

HOUSE OF BONDAGE BY ERNEST COLE

Maison de servitude par Ernest Cole

ON LOOKING AT HOUSE OF BONDAGE NOW : ALAMENT, ANINDICREMENT BY MONGANE WALLY SEROTE

P7

While on the one hand, Ernest Cole's new House of Bondage spares nothing about the antihuman impact of the apartheid system on the South African nation; on the other hand, it consistently and continuously shows that the hard-as-diamonds human spirit, no matter how faint its sparkle, will flicker stubbornly and continuously with the hope and determination for freedom, life, and living no matter the odds against it.

D'un côté, le House of Bondage d'Ernest Cole n'épargne rien de l'impact antihumain du système d'apartheid sur la nation sud-africaine ; de l'autre, il montre avec constance que l'esprit humain, dur comme diamant, aussi faible que puisse scintiller son éclat, continuera de vaciller avec obstination, porté par l'espoir et la détermination de conquérir la liberté, la vie et l'existence, quelles que soient les probabilités contre lui.

Through photographs, and text where necessary, we are taken step by step to understand the illuminated view that freedom and love for life are innate to the human spirit. This was expressed by the majority of South Africans, Black and white, when they pitted their lives and convictions against the apartheid system, enduring the greatest and cruel odds, as their struggle painfully gave birth to the Freedom Charter, twelve years before House of Bondage. The line was drawn when the struggle for the liberation of South Africa reached the political milestone to proclaim that:

À travers des photographies, et des textes quand nécessaire, nous sommes guidés pas à pas vers cette vision éclairée : la liberté et l'amour de la vie sont innés à l'esprit humain. Cela s'est incarné chez la majorité des Sud-Africains, Noirs et blancs, quand ils ont engagé leur vie et leurs convictions contre le système d'apartheid, affrontant les épreuves les plus cruelles et les probabilités les plus hostiles, alors que leur lutte enfanta douloureusement la Charte de la Liberté, douze ans avant House of Bondage. La ligne de démarcation fut tracée lorsque la lutte pour la libération de l'Afrique du Sud atteignit cette étape politique majeure où l'on proclama que :

We, the People of South Africa, declare for all our country and the world to know: that South Africa belongs to all who live in it, black and white, and that no government can justly claim authority unless it is based on the will of all the people.

Nous, le Peuple d'Afrique du Sud, déclarons pour notre pays et pour que le monde entier le sache : l'Afrique du Sud appartient à tous ceux qui y vivent, Noirs et blancs, et aucun gouvernement ne peut légitimement revendiquer l'autorité s'il ne repose pas sur la volonté de tout le peuple.

This new edition of House of Bondage becomes an indictment, if a nonracial, nonsexist, democratic South Africa, which should at least be demonstrating her possibility to become prosperous, continues to demonstrate the poverty of thought and perpetuate the deeply abject state of poor Black people.

Cette nouvelle édition de *House of Bondage* devient un réquisitoire, si une Afrique du Sud non raciale, non sexiste et démocratique, qui devrait au moins prouver sa capacité à prospérer, continue de révéler la pauvreté de sa pensée et perpétue l'état d'abjection profond dans lequel vivent les Noirs pauvres.

If those who saw or experienced the Ernest Cole photographs when they were published in 1967 froze in disbelief and shock and were outraged that people ever lived life that way, fifty-five years after its publication, they should be shocked into full-blown disgust to find that indeed, life lived by the majority of Black people in South Africa is still the same.

Soon, the Coles of South Africa, living in the democratic South Africa will emerge to demonstrate against that state of affairs.

Bientôt, les Cole d'Afrique du Sud, vivant dans cette Afrique du Sud démocratique, émergeront pour protester contre cet état de fait.

P8

Of course, the question which must follow after seeing the horror depicted in Cole's photographs is: Why, why if there are human beings living in horror, have those conditions not been challenged and changed? Why, why are those conditions so persistent?

Bien sûr, la question qui doit suivre après avoir vu l'horreur dépeinte dans les photographies de Cole est : pourquoi, pourquoi, si des êtres humains vivent dans l'horreur, ces conditions n'ont-elles pas été remises en cause et changées ? Pourquoi, pourquoi ces conditions sont-elles si persistantes ?

Some of the photographs state succinctly and categorically, that everything humanly possible was done, relentlessly, to resist and destroy not only a cruel, but also a most inhuman apartheid and colonial system.

Certaines de ces photographies affirment avec concision et catégorique que tout ce qui était humainement possible a été fait, sans relâche, pour résister et détruire un système d'apartheid et colonial non seulement cruel, mais aussi profondément inhumain.

Although photographed so briefly, something in the being of those captured by Cole's camera is always revealing the utter rejection of their state of affairs. The impact of the brutality is expressed through their frozen silence, as it is also, the loudest rejection of their state of affairs.

Bien que saisis si brièvement par l'objectif de Cole, ceux qu'il photographie laissent toujours transparaître, dans leur être même, un rejet absolu de leur condition. L'impact de la brutalité s'exprime par leur silence figé, qui est aussi, paradoxalement, le rejet le plus retentissant de leur situation.

Most of the photographs in House of Bondage whisper this message. While Cole seems invisible in the book, as one becomes engrossed by the photographs, one sees how the eyes, faces, postures, and beings who are the subject of these moments conspire with this freedom fighter, soldier of the people, Ernest Kole, nom de guerre, Ernest Cole. They secretly, quite quietly claim their freedom, not only for themselves-but because these are photographs, capable of freezing time forever, and because the human spirit viewing them recognizes and will always claim the freedom of being-they declare their freedom in that forever moment for all to know: it is inhuman not to be free.

La plupart des photographies de *House of Bondage* murmurent ce message. Bien que Cole semble invisible dans le livre, à mesure qu'on s'immerge dans les images, on découvre comment les yeux, les visages, les postures et les êtres qui en sont les sujets complotent avec ce combattant de la liberté, ce soldat du peuple, Ernest Kole – nom de guerre : Ernest Cole. Ils revendiquent secrètement, bien silencieusement, leur liberté, non seulement pour eux-mêmes, mais parce que ces photographies, capables de figer le temps pour toujours, et parce que l'esprit humain qui les regarde les reconnaît et revendiquera toujours la liberté d'être, ils déclarent leur liberté dans cet instant éternel, pour que tous le sachent : il est inhumain de ne pas être libre.

In the lowest moments, in being so invisible, Ernest Cole searches, finds, and records the abject condition of children who are forever, as the photographs state, trapped in poverty. It is a poverty that

deforms the human form and exudes a smell of destitution and suffering. Must things be so very bad before we, as human beings, take a stand as Cole did?

Dans les moments les plus sombres, en se rendant presque invisible, Ernest Cole cherche, découvre et fixe l'état d'abjection des enfants à jamais piégés dans la pauvreté, comme l'attestent ses photographies. Une pauvreté qui déforme le corps humain et exhale une odeur de dénuement et de souffrance. Faut-il que les choses soient si désespérément graves pour que nous, êtres humains, prenions position comme l'a fait Cole ?

Whether the children are aware or not, their innocence is a great protest. Seeing that this happens to them as children, that their abject state persists, and they begin to carry it as if it is normal-it is their skins and scalps-must demonstrate the callousness of the human condition. It must be a declaration, it must pose the question: What is civilization?

Que les enfants en aient conscience ou non, leur innocence même est une grande protestation. Le fait que cela leur arrive dès l'enfance, que leur état d'abjection persiste et qu'ils finissent par le porter comme une normale – comme leur peau, leur cuir chevelu –, doit révéler l'endurcissement de la condition humaine. Cela doit être une déclaration, cela doit poser la question : Qu'est-ce que la civilisation ?

P9

In other words, when children are born into a world where grave cruelty is already meted against them in their helplessness, in their innocence, this ceases to be only a charge against apartheid, but an indictment of humanity.

Autrement dit, quand des enfants naissent dans un monde où une cruauté extrême s'exerce déjà contre eux, dans leur impuissance, dans leur innocence, cela cesse d'être une accusation portée contre l'apartheid seulement : cela devient un réquisitoire contre l'humanité toute entière.

Human beings consciously and deliberately founded the apartheid system, colonialism, imperialism. People who sit in air-conditioned high-rise offices plot for these conditions to be a reality for other human beings because the countries of those, the subjects of the Coles of the world in Africa, Asia, Latin America, happen to be endowed abundantly with natural resources.

Des êtres humains ont consciemment et délibérément fondé le système d'apartheid, le colonialisme, l'impérialisme. Des gens assis dans des bureaux climatisés, en haut de gratte-ciel, ourdissent pour que ces conditions deviennent une réalité pour d'autres êtres humains – tout simplement parce que les pays de ceux qui sont les sujets des Cole de ce monde, en Afrique, en Asie, en Amérique latine, regorgent de richesses naturelles.

The photographs are skillfully consistent in categorically exposing that the only human beings in these systems then, in South Africa, and as Cole later reveals in the United States, were white. The photographs were and are also consistent in categorically exposing how the nonhuman human beings then, in South Africa, were and are non-white. The photographs were then and are now succinct in demonstrating the truth they were expressing: that non-whites were made to be nonhumans by the racism of the apartheid system of South Africa and the racism of the world.

Les photographies, avec une habileté constante, exposent catégoriquement que les seuls êtres humains dans ces systèmes – en Afrique du Sud à l'époque, et comme Cole le révèle plus tard aux États-Unis – étaient blancs. Elles étaient et restent tout aussi constantes à exposer catégoriquement comment les êtres humains déshumanisés, en Afrique du Sud alors comme aujourd'hui, étaient et sont non-blancs. Ces images étaient et demeurent succinctes dans leur démonstration de la vérité qu'elles exprimaient : les non-blancs étaient réduits à des non-humains par le racisme du système d'apartheid sud-africain et par le racisme du monde entier.

Ernest Cole's photographs also show that he was systematic in searching and easily finding, at great risk to his being and life, the horrors of the apartheid system. He was caught many times by the pass

police who found the photographs on him. He told many stories which saved him, but he knew that time and luck were not on his side; sooner rather than later they both would run out for him.

Les photographies d'Ernest Cole montrent aussi qu'il a méthodiquement cherché et facilement trouvé – au péril de son être et de sa vie – les horreurs du système d'apartheid. Il a été arrêté à plusieurs reprises par la police des passeports, qui découvrait les photos sur lui. Il a inventé maintes histoires pour se sauver, mais il savait que le temps et la chance n'étaient pas de son côté : tôt ou tard, l'un et l'autre viendraient à manquer.

In order to survive, he had to give up the pride of his identity, an African of Bapedi, by changing his last name and assuming an English surname, Cole, and ultimately he had to give up the country of his birth, for exile. Eersterust, where he was born, must have been a mixed township then, meaning, Black Africans and Africans of mixed race, lived in the same area. By assuming that English last name, he was declaring himself a person of mixed race – an alive and walking human camouflage. This to protect his person, but also so that he could disappear and not be seen as a Mopedi African, Ernest Kole, while he went about his underground work of photographing the impact of the apartheid system, which the United Nations declared «a crime against humanity.»

Pour survivre, il a dû renoncer à la fierté de son identité – un Africain Bapedi – en changeant de nom et en adoptant un patronyme anglais, Cole. Finalement, il a dû quitter le pays de sa naissance pour l'exil. Eersterust, où il est né, était probablement un township mixte à l'époque, c'est-à-dire un lieu où vivaient côte à côte des Africains noirs et des Métis. En adoptant ce nom anglais, il se déclarait métis – un camouflage humain vivant et ambulante. Cela pour protéger sa personne, mais aussi pour disparaître aux yeux des autorités et ne plus être perçu comme un Africain Bapedi, Ernest Kole, tandis qu'il menait son travail clandestin : photographier l'impact d'un système que l'ONU a qualifié de « crime contre l'humanité ».

P10

Cole had to ask and answer the question: How could he most effectively and skillfully execute the careful planning and selection of House of Bondage, which of course would need time, and still protect his personal and subjects' safety? How must he execute this responsibility with the greatest precision? Where would he be, as he froze the images forever on celluloid, so that they must become the effective evidence of history for humanity for eternity?

Cole a dû se poser et répondre à cette question : comment pouvait-il exécuter avec la plus grande efficacité et habileté le travail méticuleux de planification et de sélection pour House of Bondage – un projet qui, bien sûr, exigeait du temps –, tout en protégeant sa sécurité et celle de ses sujets ? Comment devait-il assumer cette responsabilité avec la plus grande précision ? Où devait-il se placer, lui, au moment de figer à jamais ces images sur celluloid, pour qu'elles deviennent des preuves historiques efficaces pour l'humanité, à jamais ?

We must ask, are they still asking the right questions now in this era, which purports to be the most civilized of all?

Nous devons nous demander : posent-ils encore les bonnes questions aujourd'hui, à une époque qui prétend être la plus civilisée de toutes ?

This horror of racism was everywhere, the photographs say.

Cette horreur du racisme était partout, disent les photographies.

It did not matter whether they were passengers on a train, at work places, in school, at home with their families, in hospitals as patients, in a place of prayer, in the very place where they were born, everywhere they had to be, Black Africans were subjected. Even when they were sent to almost concentration camp sites at the mines, which became their places of abode, or when they were at cemeteries, or in jail, horror of horrors defined and define their lives, the photographs say.<

Peu importait qu'ils soient passagers dans un train, sur leur lieu de travail, à l'école, chez eux avec leur famille, à l'hôpital en tant que patients, dans un lieu de prière, ou même là où ils étaient nés : partout où

ils devaient être, les Africains noirs étaient soumis. Même lorsqu'ils étaient envoyés dans des sites ressemblant à des camps de concentration – les mines qui devenaient leur lieu de vie –, ou qu'ils se trouvaient dans des cimetières, ou en prison, l'horreur des horreurs définissait et définit encore leur existence, disent les photographies.

In the silence and banality of the photographs the utter mercilessness, brutality, and ruthlessness of racism is expressed page after page in House of Bondage. Racism imposes a non-life on living human beings and renders death, which it brings close enough to touch by its presence, to the human beings who are its subjects.

Dans le silence et la banalité des photographies, House of Bondage exprime, page après page, l'absolue absence de pitié, la brutalité et la cruauté implacable du racisme. Le racisme impose une non-vie à des êtres humains vivants et rend la mort – qu'il approche assez près pour qu'on puisse la toucher de la main – familière à ceux qui en sont les sujets.

Why, why is it so? Why are so many people, children, youth, workers, men, women, nations subjected to such utter cruelty?

Pourquoi, pourquoi en est-il ainsi ? Pourquoi tant de personnes – enfants, jeunes, travailleurs, hommes, femmes, nations entières – sont-elles soumises à une cruauté aussi absolue ?

The question must be asked and answered honestly, so that the answer to the question can define the solution to the problem accurately.

La question doit être posée et répondue avec honnêteté, afin que la réponse puisse définir avec précision la solution au problème.

The cruelty meted out against Black people then, and now in South Africa, is about the worth of the abundant wealth of South Africa. Systems have been put in place that are maintained and sustained even now by very complex historical, political, social, and economic systems buttressed internationally, continentally, and nationally so that that wealth is for the few at the expense of the majority.

La cruauté infligée aux Noirs, hier comme aujourd'hui en Afrique du Sud, concerne la valeur des immenses richesses du pays. Des systèmes ont été mis en place – maintenus et perpétués jusqu'à présent par des mécanismes historiques, politiques, sociaux et économiques complexes, soutenus à l'échelle internationale, continentale et nationale – afin que ces richesses profitent à une minorité, au détriment de la majorité.

P11

There is nowhere to hide for those with black skin. The color of their skin is branding for those whose limb, being, and life must be exploited, so the photographs state. And precisely because there is no human being who will ever accept such brutal cruelty, their oppression and suppression must be maximized by the oppressor and exploiter to counter any thought, feeling, or intention of revolt against the inhuman system.

Il n'y a nulle part où se cacher pour ceux qui ont la peau noire. La couleur de leur peau est une marque au fer rouge pour ceux dont les membres, l'être et la vie doivent être exploités, affirment les photographies. Et précisément parce qu'aucun être humain n'acceptera jamais une telle cruauté brutale, leur oppression et leur répression doivent être poussées à l'extrême par l'opresseur et l'exploiteur, afin d'étouffer toute pensée, tout sentiment ou toute intention de révolte contre ce système inhumain.

Everything, every effort, is and will forever be made as effective as possible to maintain this status quo by the oppressor. The system is well-oiled to deny the humanity of those who are Black and affirm that the place for those who are not white is one where there is no choice but to accept, no matter the pain and challenge, that it is normal to be Black and inhuman.

Tout, chaque effort, est et sera toujours déployé avec la plus grande efficacité pour maintenir ce statu quo par l'opresseur. Le système est bien huilé pour nier l'humanité de ceux qui sont noirs et affirmer que la

place de ceux qui ne sont pas blancs est un espace où il n'y a d'autre choix que d'accepter, peu importe la douleur et les défis, qu'il est normal d'être noir et inhumain.

Black people have never ever accepted, and will never ever, accept this dictate. No human beings have ever accepted such a dictate. This is the most important message, which the photographs state quietly but resolutely. This also is the message, which Ernest Cole was prepared to die for as a freedom fighter, armed with his cameras.

Les Noirs n'ont jamais accepté, et n'accepteront jamais, ce diktat. Aucun être humain n'a jamais accepté un tel diktat. Voilà le message le plus important, que les photographies énoncent calmement mais avec fermeté. C'est aussi le message pour lequel Ernest Cole était prêt à mourir en tant que combattant de la liberté, armé de ses appareils photo.

Why is oppression and abject exploitation, of human beings by other human beings, so persistent and relentless? House of Bondage poses this question, once more, to humanity as it is republished in a new edition.

Pourquoi l'oppression et l'exploitation abjecte d'êtres humains par d'autres êtres humains sont-elles si persistantes et implacables ? House of Bondage, en étant réédité, pose à nouveau cette question à l'humanité.

No matter the very dire challenges of being poor, discriminated against, and being, by law, objects of exploitation and oppression, the people in the photographs by Ernest Cole claim life and living.

Peu importe les défis désespérés de la pauvreté, de la discrimination et d'être, par la loi, des objets d'exploitation et d'oppression, les personnes dans les photographies d'Ernest Cole revendiquent la vie et le fait de vivre.

Cole's fragmented, handwritten note, for the «Black Ingenuity» chapter, that the flourishing «of culture, of creativity, and of all the things they [the apartheid state] failed to stamp out» becomes part of the eternal evidence of all that is not known, that which was hidden, which is now laid bare, to state that, by their making music and art, dancing and sporting, the utterly battered were living life, which they had to forever claim.

La note manuscrite et fragmentée de Cole, pour le chapitre « Black Ingenuity » (« L'ingéniosité noire »), souligne l'épanouissement « de la culture, de la créativité, et de tout ce qu'ils [l'État d'apartheid] n'ont pas réussi à éradiquer ». Ce texte devient une preuve éternelle de tout ce qui était inconnu, caché, et qui est aujourd'hui révélé : en faisant de la musique, de l'art, en dansant, en pratiquant le sport, les êtres totalement brisés vivaient la vie – une vie qu'ils devaient sans cesse revendiquer.

P13

BLACK SPOTS, PHOTOGRAPHIC SPECTRES

TACHES NOIRES, SPECTRES PHOTOGRAPHIQUES

Seen under a microscope or through a loupe, an offset-printed photograph is an accretion of black spots. These halftone dots form rosette patterns, swimming before the eyes, suffusing planes of white space beneath. The spots flood the field of vision, until the lens is removed, and the image becomes whole. Black spots are the matter of the photobook, the means through which pictures take form-trans-

ferred from the printing plate onto a rubber cylinder, and then again, onto the sheets themselves. Page after page, these black spots of ink fill the surfaces of the publication. Huddled close and sequenced strategically, they form a visual narrative. On page 64, Ernest Cole defines a «black spot» accordingly:

Observée au microscope ou à la loupe, une photographie imprimée en offset est un amas de taches noires. Ces points tramés forment des rosaces, flottant devant les yeux, imprégnant les plans blancs en dessous. Les taches envahissent le champ visuel, jusqu'à ce que l'on retire la lentille, et l'image redevienne un tout. Les taches noires sont la matière même du livre photo, le moyen par lequel les images prennent forme—transférées de la plaque d'impression sur un cylindre en caoutchouc, puis à nouveau sur les feuilles elles-mêmes. Page après page, ces taches d'encre noire remplissent les surfaces de la publication. Serrées les unes contre les autres et ordonnées de manière stratégique, elles constituent un récit visuel. À la page 64, Ernest Cole définit ainsi un «black spot» :

... a «black spot» is an African township marked for obliteration because it occupies an area into which whites wish to expand. The township may have been in existence for fifty years and have a settled population of twenty-five or fifty or seventy-five thousand people. Nonetheless, if the whites so decree, it can literally be wiped off the map and its people relocated in Government-built housing projects in remote areas.

un «black spot» est un township africain marqué pour l'effacement parce qu'il occupe un territoire que les Blancs souhaitent s'approprier. Ce township peut exister depuis cinquante ans et abriter une population sédentarisée de vingt-cinq, cinquante ou soixante-quinze mille personnes. Pourtant, si les Blancs l'ordonnent, il peut littéralement être rayé de la carte et ses habitants déplacés vers des logements sociaux construits par le gouvernement dans des zones reculées.

Here, black spots mark Black communities soon to be spectres. Cole's House of Bondage conjures them photographically, making visible the myriad forms of violence embedded in everyday life under the apartheid system. Deftly harnessing image and text, Cole mines the grounds upon which Black life in South Africa during the twentieth century was surveilled, regulated, and subjected to forms of punitive existence. His lucid analysis and sophisticated visual grammar produces a blistering critique that reverberates not through the register of the spectacular, but rather through the relentless documentation of so-called unremarkable scenes. With each image and caption, Cole wages an undeniable case against apartheid-fully formed and solid in its manifestation. Replete with haunting images and searing testimony, this landmark publication is one of the most important works of twentieth-century photography, and its shadow looms large in histories of photobook making.

Ici, les taches noires signalent des communautés noires promises à devenir des spectres. House of Bondage les matérialise par la photographie, révélant les innombrables violences tissées dans le quotidien sous l'apartheid. En orchestrant image et texte avec une précision chirurgicale, Cole sonde les mécanismes par lesquels la vie noire en Afrique du Sud fut, au XXe siècle, surveillée, encadrée et soumise à des conditions d'existence punitives. Son analyse implacable et sa syntaxe visuelle rigoureuse composent une critique déchirante, qui frappe moins par l'éclat du sensationnel que par l'accumulation implacable de scènes en apparence anodines. Image après image, légende après légende, Cole érige un réquisitoire irréfutable contre l'apartheid – déjà achevé, massif dans son évidence. Peuplé d'images hantées et de témoignages brûlants, cet ouvrage fondateur compte parmi les plus grands livres photographiques du XXe siècle, et son ombre s'étend longuement sur l'histoire du médium.

In conceiving of House of Bondage, Cole was profoundly inspired by Henri Cartier-Bresson. He has said, «in 1959, something happened that changed my life. I was given The Decisive Moment (1952), a book of excellent photographs which showed life as it was. Later I traded this book for Bresson's People of Moscow (1955).» While Cartier-Bresson's photobooks buoyed Cole with inspiration, the weight of responsibility soon set in, and according to Cole, «I knew then what I must do. I would do a book of photographs to show the world what the white South African had done to the black.» Through almost seven years of furtive photographic work, he traversed the infrastructural and architectural, spatial and social environments of the country-picturing its police, its miners, its hospitals, its schools. In

structuring House of Bondage, Cole methodically deconstructs every aspect of racialized life in South Africa through fourteen photographic sections, each of which he introduces. These sections function poetically and politically-an iterative ode for those who have neither the luxury nor the inclination to perceive such modes as separate.

En concevant *House of Bondage*, Cole puisa une inspiration profonde chez Henri Cartier-Bresson. Il confia plus tard : « En 1959, un événement changea ma vie. On m'offrit *Images à la sauvette* (1952), un livre de photographies exceptionnelles montrant la vie telle qu'elle était. Plus tard, je l'échangeai contre *Les Européens* [ou *People of Moscow*, 1955, de Bresson]. » Si les livres de Cartier-Bresson nourrissent son élan, le poids de la responsabilité s'imposa bientôt. Comme il l'explique : « Je sus alors ce que je devais faire. Je réaliserais un livre de photographies pour montrer au monde ce que le Sud-Africain blanc avait infligé au Noir. » Pendant près de sept ans de travail photographique clandestin, il parcourut les infrastructures et les architectures, les espaces et les milieux sociaux du pays – saisissant ses policiers, ses mineurs, ses hôpitaux, ses écoles. Dans la structure de *House of Bondage*, Cole démonte méthodiquement chaque facette de la vie racialisée en Afrique du Sud à travers quatorze sections photographiques, qu'il introduit lui-même. Ces chapitres opèrent à la fois poétiquement et politiquement – une litanie itérative pour ceux qui n'ont ni le luxe ni l'envie de dissocier ces registres.

Yet House of Bondage itself is a fugitive object-the work of a photographer who had seen South Africa with resolute clarity and recognized the creation of his work necessitated fleeing from his country's hold. As such, the book is as much the product of transnational subterfuge as prolonged photographic study; Cole secured a passport under the guise of making a pilgrimage to Lourdes, France, and fled South Africa for Europe in May 1966. While a good portion of his contact sheets had been smuggled out by New York Times journalist Joseph Lelyveld when Lelyveld was expelled from the country a month prior, Cole carried a number of prints and layout sheets with him. To avoid the confiscation of his negatives, they were left in photographer Struan Robertson's care to be mailed to him later.

Pourtant, *House of Bondage* est un objet en fuite – l'œuvre d'un photographe qui avait vu l'Afrique du Sud avec une lucidité sans faille et compris que sa réalisation exigeait d'échapper à l'emprise de son pays. À ce titre, le livre est autant le fruit d'une ruse transnationale que d'une étude photographique de longue haleine. Cole obtint un passeport sous prétexte d'un pèlerinage à Lourdes, en France, et quitta clandestinement l'Afrique du Sud pour l'Europe en mai 1966. Si une grande partie de ses planches-contact avait déjà été exfiltrée par le journaliste du *New York Times* Joseph Lelyveld, expulsé du pays un mois plus tôt, Cole emporta avec lui des tirages et des maquettes de mise en page. Pour éviter la saisie de ses négatifs, il les confia au photographe Struan Robertson, chargé de les lui envoyer ultérieurement.

P14

Cole arrived in New York on September 10, 1966, having spent prior months in London, Paris, Copenhagen, and Hamburg sharing his pictures and the book dummy with interested parties at the Paris and London offices of Magnum Photos, as well as Stern, Paris Match, and the London Sunday Times. At the time, the breadth and depth of apartheid rendered in his pictures had been neither seen nor fully understood by those beyond the bounds of South Africa, making House of Bondage appealing as both a social document and a photobook in and of itself. Almost as soon as Cole set foot in the United States, Magnum's New York bureau chief Lee Jones sold the story to LIFE and negotiated the publication of House of Bondage with Jerry Mason of Ridge Press, who packaged the book for Random House. 3 An introduction by Lelyveld was commissioned, though it appears Cole initially had poet Keorapetse Kgositse (1938-2018) in mind. 4 Kgositse has recalled.

Cole arriva à New York le 10 septembre 1966, après avoir passé les mois précédents à Londres, Paris, Copenhague et Hambourg, où il avait présenté ses images et les maquettes du livre aux bureaux parisiens et londoniens de Magnum Photos, ainsi qu'à Stern, Paris Match et le Sunday Times de Londres. À l'époque, l'ampleur et la profondeur de l'apartheid saisies dans ses photographies étaient encore méconnues, voire incomprises, en dehors des frontières sud-africaines, ce qui conférait à *House of Bondage* une double valeur : celle d'un document social et d'un objet photographique à part entière. Dès son arrivée aux États-

Unis, le chef du bureau new-yorkais de Magnum, Lee Jones, vendit le reportage à LIFE et négocia la publication du livre avec Jerry Mason de Ridge Press, qui en assura l'édition pour Random House. Une préface fut commandée à Lelyveld, bien que Cole ait d'abord songé au poète Keorapetse Kgositsile (1938–2018). Ce dernier a raconté :

WHEN ERNEST

WHILE STEINING

When Ernest came to New York, when he got the offer to put that book together, initially he got in touch with me to do the text. He wanted a South African to write the text, someone who knew clearly what informed the photographs. In fact, when the photographs were ready, and they had all been selected and so on, he gave me a copy, to start working on it ... Then I didn't hear from him. I think he must have been a bit embarrassed when the change was made, so he never told me that there was a change. So when I found out that it was being handled differently I was a little frustrated and angry, because I was excited! The photographs excited me, and I was looking forward to working with him on this.

Quand Ernest est arrivé à New York, quand il a reçu l'offre de rassembler ce livre, il m'a d'abord contacté pour le texte. Il voulait qu'un Sud-Africain écrive le texte, quelqu'un qui comprenait clairement ce qui nourrissait les photographies. En fait, quand les photos étaient prêtes, toutes sélectionnées et ainsi de suite, il m'en a donné une copie pour que je commence à travailler dessus... Puis je n'ai plus eu de ses nouvelles. Je pense qu'il a dû être un peu gêné quand le changement a été fait, alors il ne m'a jamais dit qu'il y avait un changement. Donc quand j'ai découvert que c'était géré autrement, j'étais un peu frustré et en colère, parce que j'étais enthousiaste ! Les photographies m'excitaient, et j'avais hâte de travailler avec lui sur ce projet.

While settling into the swing of life in the United States, Cole came to grips with his new environment, creating a body of work about Black American rural and urban experience. • Grasping the palpable parallels between con texts generated deep-seated discontent, but also provided a space of solidarity and photographic affinity with his Black American peers. 1 Notably, Cole sat in on critiques with the Kamoinge Workshop, and is remembered fondly by C. Daniel Dawson as a photographer who «knew how to reduce a photograph to its essential elements be they graphic or political, leaving us beautifully crafted living artifacts of the human condition.»

En s'adaptant au rythme de la vie aux États-Unis, Cole a saisi les réalités de son nouvel environnement, produisant un corpus sur l'expérience rurale et urbaine des Noirs américains. Saisir les parallèles tangibles entre les contextes a nourri un profond malaise, mais a aussi ouvert un espace de solidarité et d'affinités photographiques avec ses pairs afro-américains. Dawson, C. Daniel, se souvient notamment de lui avec affection comme d'un photographe qui « savait réduire une photographie à ses éléments essentiels, qu'ils soient graphiques ou politiques, nous laissant des artefacts vivants et magistralement travaillés de la condition humaine. »

In August 1967, House of Bondage was published in North America. Measuring 11 3/8 by 8 1/8 inches (290 by 207 mm), it spanned 192 pages and 184 photographs, enfolded into a moody, dark dust jacket that framed the book somewhat sensationally, with the tagline: «A South African Black Man Exposes in His Own Pictures and Words the Bitter Life of His Homeland Today.» Beneath, the book was bound in cream-colored linen, the title emblazoned across the top right corner, debossed in gold. The publication was printed in Italy by Mondadori Editore, prepared and produced by Ridge Press in New York, and copublished by Random House in North America and later by Penguin's Allen Lane imprint in the United Kingdom. Magnum worked in tandem to serialize the story widely throughout the world in France, the United States, Germany, Great Britain, Italy, Sweden, Norway, Finland, Denmark, the Netherlands, and Japan—referred to in distribution sets as «Being Black in South Africa.» 9 Predictably, the book was banned in South Africa in May 1968, months after garnering rave reviews in the United States. Despite this formal prohibition, the book still found its way into the homes and hands of photographers throughout South Africa.

En août 1967, *House of Bondage* fut publié en Amérique du Nord. De format 290 × 207 mm (11 3/8 × 8 1/8 pouces), il comptait 192 pages et 184 photographies, enveloppées dans une jaquette sombre et dramatique portant en exergue : « Un homme noir sud-africain révèle, en images et en mots, l'amère réalité de son pays aujourd'hui ». Sous cette couverture, le livre était relié en toile crème, le titre gravé en lettres dorées en haut à droite. L'ouvrage fut imprimé en Italie par Mondadori Editore, préparé et produit par Ridge Press à New York, puis coédité par Random House en Amérique du Nord et ultérieurement par Allen Lane (Penguin) au Royaume-Uni. Magnum Photos coordonna une diffusion internationale sous forme de feuilletton, sous le titre « Being Black in South Africa », dans des pays comme la France, les États-Unis, l'Allemagne, le Royaume-Uni, l'Italie, la Suède, la Norvège, la Finlande, le Danemark, les Pays-Bas et le Japon. Sans surprise, le livre fut interdit en Afrique du Sud en mai 1968, quelques mois après avoir reçu des critiques élogieuses aux États-Unis. Malgré cette censure officielle, il circula clandestinement entre les mains de photographes sud-africains.

As a finished object, House of Bondage elegantly demonstrates the means through which apartheid submerged all aspects of life. Through a close reading of the 1967 edition's front endpapers, Sally Gaule has called attention to how within a composition where there are no physical barriers, the separation across railines remains crystal clear. Here, the original endpapers serve as bookmarks to the first edition contained within (pages 30-31 and 204-5). In their place are contact sheets, which crack open Cole's staid, restrained photographic tactics, which «ask us to read below the surface of what is presented,» and take on the matter and meaning of that which is made invisible.

En tant qu'objet achevé, *House of Bondage* illustre avec élégance la manière dont l'apartheid imprégnait tous les aspects de la vie. Sally Gaule, dans une analyse des pages de garde de l'édition de 1967, souligne comment, en l'absence de barrières physiques, la séparation raciale y reste d'une clarté cristalline. Ici, les pages de garde originales servent de repères aux premières et dernières sections du livre (pages 30-31 et 204-205). À leur place figurent des planches-contact, qui révèlent les stratégies photographiques mesurées de Cole, nous invitant « à lire au-delà de la surface de ce qui est montré » et à saisir la matière et le sens de ce que le régime rendait invisible.

P15

Graphically, the book is concise, yet expansive-exquisitely defined in its articulations of interminable terror. This is a testament to Cole's discipline. As Geoff Mphakati (1940-2004) has recalled, «Ernest was a very strict person. He had very strict principles, which he adhered to. He was highly self-disciplined. He was one person who was so disciplined it was frightening.»¹³ The treatment of pictures in House of Bondage mimics the editorial layouts with which Cole was familiar in his magazine work, recalling the mid-century photo essays for which magazines such as Zank! and Drum were well known-the latter where Cole worked as a darkroom and then layout assistant. Double-page spreads feature full-bleed images-the open maw of the ravenous apartheid machine, engulfing blurred figures of young men scrambling in their com mute (cover; pages 78-79) and punctuating the steady flow of photos tiling across open sheets. Incisive captions are nestled above and along side image pairs, trios, and tableaux, whose columns and rows transgress the midline fold across left- and right-hand-side pages.

Graphiquement, le livre est à la fois concis et expansif, d'une précision exquise dans sa représentation d'une terreur sans fin. Cela témoigne de la discipline de Cole. Comme l'a rappelé Geoff Mphakati (1940-2004) : « Ernest était une personne très stricte. Il avait des principes très rigoureux, auxquels il se tenait. Il faisait preuve d'une autodiscipline redoutable. » La mise en page de *House of Bondage* reprend les codes des maquettes de magazines qu'il connaissait bien, évoquant les grands reportages photographiques des années 1950-1960, comme ceux de Zank! ou de Drum – ce dernier où Cole avait travaillé comme assistant en laboratoire puis en mise en page. Les doubles pages en pleine page (comme la gueule vorace de la machine apartheid engloutissant des silhouettes floues de jeunes hommes en pleine course, en couverture et pages 78-79) rythment la progression des images, disposées en mosaïque sur des feuilles ouvertes. Des légendes cinglantes accompagnent ces paires, trios ou compositions visuelles, dont les colonnes et les rangées franchissent délibérément la pliure centrale entre les pages de gauche et de droite.

From contact sheet to page layout, one perceives a nuanced interplay between Cole's aim to encompass as much information as photographically possible, while cultivating a particular kind of attention on the pages of the publication. As a result, the emotive force of House of Bondage emerges through its resistance to spectacular forms of violence, and refusal to portray the Black South African in a position of static victimhood. The images resound clearly in their renderings of life saturated by domination-signified most clearly through signage (pages 94-97). The book's title forms what scholar Hlonipha Mokoena has defined «as among many phrases and terms that may be called apartheid's past vocabularies,» which are the «ideological, philosophical, and historical analyses that were deployed during apartheid to either assert its righteousness or delineate its injustices.»¹⁴ Engaging the negation of Black subjectivity as his site of photographic production, Cole revealed the paralyzing paradox at play when one's home-the place one knows best-is the root of alienation. He exposed these structures with the expressed hope of bringing about a reality wherein such a space might offer something different for Black life.

Des planches-contacts à la mise en page, on perçoit un jeu subtil entre la volonté de Cole de saisir le plus d'informations possible par l'image, tout en cultivant une forme d'attention particulière sur les pages du livre. Ainsi, la force émotionnelle de House of Bondage émerge moins par le spectaculaire que par son refus de représenter les Sud-Africains noirs en victimes passives. Les images résonnent avec une clarté cruelle dans leur depiction d'une vie saturée par la domination – symbolisée notamment par les panneaux signalétiques (pages 94-97). Le titre même du livre s'inscrit, comme l'a souligné l'historienne Hlonipha Mokoena, parmi « ces phrases et termes qui constituent les vocabulaires passés de l'apartheid », soit « les analyses idéologiques, philosophiques et historiques mobilisées pour justifier sa légitimité ou en dénoncer les injustices ». En prenant pour terrain photographique la négation de la subjectivité noire, Cole révèle le paradoxe paralysant d'un lieu familier – le chez-soi – devenu source d'aliénation. Il en démasque les mécanismes avec l'espoir explicite d'ouvrir la voie à une réalité où cet espace pourrait enfin offrir autre chose à la vie noire.

Though House of Bondage was a success by any measure-selling out in less than a year-and Cole garnered a name for himself in the United States, the book was out of print by the 1980s and his later work in the United States was never published.¹⁵ As is often how the history of modern and contemporary photography on the African continent has unfolded outside of its borders, Cole's work made appearances in group exhibitions where South Africa occupied a place of import. However, in the 2012-13 exhibition The Rise and Fall of Apartheid: Photography and the Bureaucracy of Everyday Life, organized by Okwui Enwezor in collaboration with Rory Bester at the International Center of Photography, Cole's House of Bondage served as a photographic lodestar for the exhibition's expansion of the horizons of twentieth-century photography, in the process exposing the field's Eurocentric comfort zone and the limited discourse produced therein.'

Bien que House of Bondage ait connu un succès indéniable – épuisé en moins d'un an – et que Cole se soit fait un nom aux États-Unis, le livre était épuisé dès les années 1980, et ses travaux ultérieurs en Amérique ne furent jamais publiés. Comme c'est souvent le cas pour l'histoire de la photographie moderne et contemporaine africaine en dehors du continent, son œuvre ne réapparaissait qu'à travers des expositions collectives où l'Afrique du Sud occupait une place symbolique. Ce n'est qu'avec l'exposition The Rise and Fall of Apartheid: Photography and the Bureaucracy of Everyday Life (2012-2013), organisée par Okwui Enwezor en collaboration avec Rory Bester à l'International Center of Photography, que House of Bondage a retrouvé une place centrale. Le livre y fut érigé en référence photographique majeure, élargissant les horizons de la photographie du XXe siècle tout en exposant les zones de confort eurocentristes du milieu et les limites du discours qui en découle.

Beyond this intervention into histories of photography, it is important to reckon with photography as history in South Africa through House of Bondage. As Darren Newbury has argued, «photography provided a means of apprehending apartheid, and it is impossible imagining the cultural landscape of contemporary South Africa without [its] documentary record.»¹⁷ Through the prism of Cole's life, one might detect the unfolding genres of photojournalism, social documentary practice, the power

of image and text in cultivating different forms of attention, and the social networks forged through photographic practice during the course of apartheid, as well as those fledgling years after 1994.

Au-delà de cette réinscription dans l'histoire de la photographie, House of Bondage invite à considérer la photographie elle-même comme une forme d'histoire en Afrique du Sud. Comme l'a soutenu Darren Newbury, « la photographie a offert un moyen de saisir l'apartheid, et il est impossible d'imaginer le paysage culturel de l'Afrique du Sud contemporaine sans son témoignage documentaire ». À travers le prisme de la vie de Cole, on discerne l'évolution des genres – photojournalisme, documentaire social –, le pouvoir de l'image et du texte pour façonner différentes formes d'attention, ainsi que les réseaux sociaux tissés par la pratique photographique pendant l'apartheid, et durant les premières années post-1994.

P16

Therefore, to trace the making of House of Bondage is to move into the darkrooms of Zonk! and linger in the breakrooms of Jirigen Schadeberg's Drum. It is to rove through she beens with Alf Kumalo, revel in the sounds of John Coltrane and Miles Davis at the editing table with Struan Robertson, tarry with Peter Magubane on fiery debates about authorship, and grasp the visual world from which the palpable terrors of the Soweto Uprising emerge immortalized by Sam Nzima's shattering image of Hector Pieterse being carried by Mbuyisa Makhubo. As Tamar Garb describes, House of Bondage «represents a departure from the photographic humanism of Drum and inaugurates the decades of underground 'struggle' photography that would become a crucial component of the anti-apartheid movement.»

Retracer la genèse de House of Bondage, c'est donc pénétrer dans les laboratoires de Zonk!, s'attarder dans les salles de pause du Drum de Jürgen Schadeberg. C'est arpenter les shebeens avec Alf Kumalo, s'imprégner des sons de John Coltrane et Miles Davis aux côtés de Struan Robertson pendant les montages, débattre àprement avec Peter Magubane sur la question de l'auteur, et saisir ce monde visuel d'où émergeront, gravées à jamais, les terreurs tangibles du soulèvement de Soweto – cristallisées par l'image déchirante de Sam Nzima, celle d'Hector Pieterse porté par Mbuyisa Makhubo. Comme l'écrit Tamar Garb, le livre « marque une rupture avec l'humanisme photographique de Drum et inaugure des décennies de photographie 'de lutte' clandestine, devenue un pilier du mouvement anti-apartheid ».

In kind, Cole is the quintessential South African photographer's photographer-both conceptually, and through the making of his legacy.⁹ The country's twin pillars, Santu Mofokeng (1956-2020) and David Goldblatt (1930-2018), sustain strains of Cole in their approaches. Perhaps most directly attending to spatial politics, the recent publication of Mofokeng's 1986 series Train Church and Goldblatt's 1989 monograph The Transported of KwaNdebele offer intriguing corollaries to Cole's «Nightmare Rides» (pages 72-81). Both emerging from a documentary tradition akin to Cole, these photographers are revered for their wedding of rigor with empathy, and shared belief in the power of the image being irrevocably tied to the marshalling of language. Mofokeng deploys these forms to delve deeply into the interiors of Black life across South Africa, reveling in the mercurial movements of the spirit and the soul. In turn, Goldblatt embraces spatiality as an organizing principle, working to inspect the suffocating «structure of things» within the apartheid system-its white supremacist phantom limbs extending onwards through time.

À ce titre, Cole incarne le photographe sud-africain par excellence – tant sur le plan conceptuel que par l'héritage qu'il a laissé. Les deux piliers du pays, Santu Mofokeng (1956-2020) et David Goldblatt (1930-2018), perpétuent des échos de sa démarche. Leurs travaux récents, comme la série Train Church de Mofokeng (1986) ou The Transported of KwaNdebele de Goldblatt (1989), établissent des parallèles frappants avec les « Nightmare Rides » de Cole (pages 72-81). Tous deux issus d'une tradition documentaire proche de celle de Cole, ces photographes allient rigueur et empathie, partageant la conviction que la puissance de l'image est indissociable de la maîtrise du langage. Mofokeng explore les profondeurs de la vie intérieure noire en Afrique du Sud, capturant les mouvements insaisissables de l'esprit et de l'âme. Goldblatt, lui, adopte l'espace comme principe organisateur, disséquant « la structure étouffante des choses » au sein du système apartheid – ces membres fantômes du suprémacisme blanc qui persistent à travers le temps.

With its publication, House of Bondage initiated a tectonic shift in photobook-making by south African photographers, paving the way for Peter Magubane's Black as I Am, made in collaboration with Zindzi Mandela (1978), Goldblatt's In Boksburg (1982), Roger Ballen's Platteland (1994), Zander Blom's The Drain of Progress (2007), Sabelo Mlangeni's Country Girls (2010), Mikhael Subotzky and Patrick Waterhouse's Ponte City (2014), and Zanele Muholi's Faces and Phases (2014), among others! Whether obliquely or acutely referenced, none of these publications exist without Cole's acuity of vision, unflinching focus, and courageous commitment to the photographic medium and the photobook as a generative form.

Avec sa publication, House of Bondage a provoqué un bouleversement dans l'histoire du livre photographique sud-africain, ouvrant la voie à des œuvres comme Black as I Am de Peter Magubane (en collaboration avec Zindzi Mandela, 1978), In Boksburg de Goldblatt (1982), Platteland de Roger Ballen (1994), The Drain of Progress de Zander Blom (2007), Country Girls de Sabelo Mlangeni (2010), Ponte City de Mikhael Subotzky et Patrick Waterhouse (2014), ou encore Faces and Phases de Zanele Muholi (2014). Qu'il soit cité de manière explicite ou implicite, aucun de ces livres n'aurait existé sans la lucidité de Cole, son regard implacable et son engagement courageux envers la photographie et le livre comme forme génératrice.

Yet, when the Apartheid Museum opened its doors in Johannesburg, in November 2001- more than thirty years after the publication of House of Bondage-it marked the first time Cole's photographs were officially shown publicly in South Africa.» In the permanent exhibition Life Under Apartheid, Cole's images were reproduced and mounted on large-scale sheets of dibond-floatingexpanses on brick walls, serving as a steely photographic passage way bathed in sunlight overhead. This was how I first encountered Cole's work: as a Nigerian immigrant schoolgirl in Johannesburg trying to make sense of a potent site of national memorialization during the country's first decade of multiracial democracy. As I write this piece in New York, the city where he died destitute and well before his time, I recall the 1968 feature of EBONY where Cole introduced the images of House of Bondage, stating «they should give readers some feeling of what it is like to be a black man in South Africa. And they may also explain why in, of all countries, I should feel somewhat at home in the United States.»

Pourtant, lorsque l'Apartheid Museum a ouvert ses portes à Johannesburg en novembre 2001 – plus de trente ans après la parution de House of Bondage –, ce fut la première fois que les photographies de Cole étaient officiellement exposées en Afrique du Sud. Dans l'exposition permanente « Life Under Apartheid », ses images étaient reproduites et montées sur de grands panneaux en dibond, flottant comme des étendues métalliques sur les murs de brique, formant un passage photographique baigné par la lumière zénithale.

C'est ainsi que j'ai découvert son travail : en tant qu'écolière nigériane immigrée à Johannesburg, cherchant à comprendre ce lieu puissant de mémoire nationale durant la première décennie de démocratie multiculturelle du pays. Alors que j'écris ces lignes à New York, la ville où il est mort dans la précarité et bien trop tôt, je me souviens de l'article d'EBONY en 1968 où Cole présentait les images de House of Bondage en déclarant : « Elles devraient donner aux lecteurs une idée de ce que signifie être un homme noir en Afrique du Sud. Et elles expliquent peut-être pourquoi, de tous les pays, je me sens quelque peu chez moi aux États-Unis. »

Whether legible through South African solidarity in the face of the eviction of Palestinian families from Sheikh Jarrah, East Jerusalem, to make way for Israeli settlements, or heard through the collective screams of «Black Lives Matter» on the streets of Minneapolis, Louisville, and Portland, House of Bondage is sobering in its continued relevance-over fifty years after its publication. This vital edition makes Cole's indefatigable work available to a new generation of readers, and importantly, introduces a chapter of previously unpublished material culled from a cache of negatives returned to the estate in 2017 (pages 206-31). Cole had selected the chapter's images on his contact sheets and appears to have titled it «Black Ingenuity,» but ultimately the section was cut from the first edition. Here, we encounter the section in its full glory-intimate and attentive to forms of Black South African social, cultural, and artistic expression that flourished despite apartheid, and which continue to exceed its restrictive frame.

Qu'il s'agisse des solidarités sud-africaines face à l'expulsion de familles palestiniennes de Cheikh Jarrah, à Jérusalem-Est, pour laisser place à des colonies israéliennes, ou des cris collectifs « Black Lives Matter » dans les rues de Minneapolis, Louisville ou Portland, *House of Bondage* conserve une actualité glaçante, plus de cinquante ans après sa publication. Cette réédition essentielle rend l'œuvre infatigable de Cole accessible à une nouvelle génération de lecteurs et, surtout, inclut un chapitre inédit tiré d'une série de négatifs restitués à sa succession en 2017 (pages 206-231). Cole avait sélectionné ces images sur ses planches-contact et semblait avoir intitulé ce chapitre « Black Ingenuity », avant qu'il ne soit finalement supprimé de la première édition. On y découvre aujourd'hui, dans toute sa splendeur, un hommage intime et attentif aux formes d'expression sociale, culturelle et artistique des Sud-Africains noirs – qui, malgré l'apartheid, ont su prospérer et dépasser son cadre oppressif.

This edition's cover also reflects the mobility and strength of Cole's imagery. Equally at home in the context of other publications, the picture was recently featured on the cover for Darby English and Charlotte Barat's 2019 volume Among Others: Blackness at MoMA. For English, the image suggests how it «feels to break apartheid, even though we know it doesn't, except in a small sense-albeit a small sense that matters, for making thinkable something otherwise very hard to think.»¹⁵ The dynamism of the photographic composition-akin to the book itself-is rooted in its fugitivity. In an act of documentary defiance, the blurred figures attest to the possibility of Black life that can't be contained by the strictures of apartheid. Indeed, House of Bondage is a manual for those reaching towards that seemingly impossible break-a counter to the inertia of unbelievable living conditions made believable. Resilient and resounding, it is an insistent affirmation of Black life in a world of sustaining structures that coax and prod, insist and disavow its possibilities. With impatience and precision, Cole's images are a guide in movement and unending struggle-for those grasping for light, for those gasping for breath.

La couverture de cette édition reflète aussi la mobilité et la force des images de Cole. Tout aussi pertinente dans d'autres contextes, cette photographie a récemment illustré la couverture d'*Among Others: Blackness at MoMA* (2019), dirigé par Darby English et Charlotte Barat. Pour English, elle évoque « ce que signifie briser l'apartheid, même si on sait qu'il ne l'est pas vraiment – sauf dans un sens modeste, mais crucial, car elle rend pensable ce qui semble autrement impensable ». Le dynamisme de cette composition – à l'image du livre lui-même – puise sa puissance dans sa fugacité. Par un acte de défiance documentaire, les silhouettes floues témoignent d'une vie noire que les contraintes de l'apartheid ne parviennent pas à enfermer. *House of Bondage* est un manuel pour ceux qui tendent vers cette rupture apparemment impossible, une réponse à l'inertie de conditions de vie invraisemblables, pourtant rendues réelles. Résistant et résonant, il affirme avec insistance la persistance de la vie noire dans un monde où les structures dominantes la nient, la sollicitent ou la désavouent. Avec une impatience et une précision sans faille, les images de Cole guident un mouvement perpétuel, une lutte sans fin – pour ceux qui cherchent la lumière, pour ceux qui étouffent.

P21

THE SPEARPOINT PIVOTED: THE RISE OF ERNEST COLE

LE FER DE LANCE S'INVERSE : L'ESSOR D'ERNEST COLE

In contemporary South Africa, and indeed around the world, Ernest Cole remains a shadowy figure. In this, he is at one with the mass of Black South Africans who lived and suffered under apartheid. New York Times correspondent Joseph Lelyveld titled his Pulitzer Prize-winning account of apartheid South Africa in the 1980s, Move Your Shadow, not merely because he had discovered a South African language handbook that had recommended this as an instruction to an African golf caddy, but also because Black lives were endured in, and condemned to, the shadowlands.' Ernest Cole's unique skill was to turn his camera on the previously ignored shadows.

En Afrique du Sud contemporaine, comme ailleurs dans le monde, Ernest Cole reste une figure dans l'ombre. En cela, il partage le sort de la majorité des Sud-Africains noirs qui ont vécu et souffert sous l'apartheid. Le correspondant du New York Times Joseph Lelyveld intitula son récit primé par le Pulitzer sur l'Afrique du Sud des années 1980 *Move Your Shadow* (Déplace ton ombre), non seulement parce qu'il avait découvert un manuel de langue sud-africain conseillant cette phrase pour s'adresser à un caddie noir sur un terrain de golf, mais aussi parce que les vies noires étaient reléguées, et condamnées, à ces zones d'ombre. Le talent unique de Cole fut de braquer son objectif sur ces ombres jusqu'alors ignorées.

House of Bondage (1967) has been out of print for many years and has never been easily available to purchase in South Africa until now. Ernest Cole's photography was not exhibited in South Africa during his lifetime and a major exhibition of his work, under the aegis of the Hasselblad Foundation, did not arrive in South Africa until 2010, twenty years after his death. And yet Cole had published the first anti-apartheid photography book; he had traveled to America and been associated with the photography agency, Magnum Photos; he was a product of the Sophiatown cultural renaissance and had also been a figure in the South African exile communities of the United States and Europe in the 1960s. All before he was thirty years old.

House of Bondage (1967) est resté épuisé pendant des décennies et n'a jamais été facilement accessible en Afrique du Sud – jusqu'à aujourd'hui. Les photographies d'Ernest Cole n'y furent jamais exposées de son vivant, et une grande rétrospective, organisée sous l'égide de la Hasselblad Foundation, n'y arriva qu'en 2010, vingt ans après sa mort. Pourtant, avant même d'avoir trente ans, Cole avait publié le premier livre photographique anti-apartheid, voyagé aux États-Unis, collaboré avec l'agence Magnum Photos, émergé de la renaissance culturelle de Sophiatown, et marqué les communautés sud-africaines en exil en Amérique et en Europe dans les années 1960.

Ernest Cole is a paradoxical figure – smothered in mythology and submerged in mean ingoften imposed on him by (white) others. Where the Black African subjects of apartheid were routinely forced by regulation and circumstance into either simplistic passivity or furious agency, Cole was a fluid, mercurial figure able to navigate and even transcend the petty restrictions of apartheid bureaucracy. The surviving evidence of which there was little of Cole's life is profoundly contradictory. It is as if the camera had drifted in and out of focus or the audio became garbled in places.

Ernest Cole est une figure paradoxale – à la fois enveloppée de mythes et noyée sous des interprétations qui lui ont souvent été imposées (par des Blancs). Là où les Sud-Africains noirs étaient systématiquement réduits, par les lois et les circonstances, à une passivité simpliste ou à une révolte stéréotypée, lui était une présence fluide, insaisissable, capable de contourner, voire de dépasser, les mesquineries de la bureaucratie apartheid. Les traces qui subsistent de sa vie – rares – sont profondément contradictoires. Comme si l'objectif avait perdu sa netteté par moments, ou que l'audio se parasitait

he narrative of Ernest Cole's rise and fall is often described as a tragedy – how racism in South Africa, Europe, and the United States destroyed a great talent – he abandoned photography and died of cancer in 1990, in New York, just before his fiftieth birthday, after periods of homelessness, having lost control of his photographic archive. But there was nothing tragic in Cole's meteoric rise: by eighteen, employed by Drum; by twenty-one, one of South Africa's first Black freelance photographers; by twenty-seven, the author of the first internationally published anti-apartheid photography book. All of this was achieved in a society where apartheid was being ratcheted up, theoretically reducing Cole's opportunities for self-expression. Lucky and unlucky timing shadowed Cole throughout his life.

L'histoire d'Ernest Cole est souvent présentée comme une tragédie : le racisme en Afrique du Sud, en Europe et aux États-Unis aurait brisé un grand talent – il abandonna la photographie et mourut d'un cancer en 1990 à New York, peu avant ses cinquante ans, après des périodes de sans-abrisme et la perte du contrôle de ses archives. Pourtant, rien de tragique dans son ascension fulgurante : à dix-huit ans, engagé par Drum ; à vingt et un ans, l'un des premiers photographes noirs indépendants d'Afrique du Sud ; à vingt-sept ans, auteur du premier livre photographique anti-apartheid publié à l'international. Tout cela dans une société où l'apartheid se durcissait, réduisant théoriquement ses marges de manœuvre. Le hasard, tantôt favorable, tantôt cruel, a jalonné sa vie.

Ernest Levi Tsoaloane Kole was born on March 21, 1940, in Eersterust, a township near Pretoria. His father was a tailor and his mother, a wash erwoman. He was the fourth of six children and is said to have suffered from malnutrition as a child. The Kole family owned their property in Eersterust, placing them as solidly middle class. Cole (he later changed the spelling of his surname) was actually born at a time of increas ingopportunity for Africans in South Africa. The requirements of the Second World War had created an extraordinary hunger for change, as well as political and economic possibilities for workers. Although South Africa had been seg regated for manyyears, the demands of the war economy drew workers from the rural areas to the mines and heavy industry of the Transvaal northern province in Soth Africa.

Ernest Levi Tsoaloane Kole naît le 21 mars 1940 à Eersterust, un township près de Pretoria. Son père est tailleur, sa mère blanchisseuse. Quatrième d'une fratrie de six, il aurait souffert de malnutrition enfant. Propriétaires de leur maison à Eersterust, les Kole appartiennent à une classe moyenne noire stable. Paradoxalement, Cole (il modifiera plus tard l'orthographe de son nom) voit le jour à une période d'opportunités croissantes pour les Africains en Afrique du Sud. Les besoins de la Seconde Guerre mondiale ont suscité un appétit exceptionnel de changement, ainsi que des possibilités politiques et économiques pour les travailleurs. Bien que la ségrégation y soit ancrée depuis des décennies, les exigences de l'économie de guerre attirent les ruraux vers les mines et l'industrie lourde du Transvaal.

As Philip Bonner has noted in theJournal of Southern African Studies, there were «marked parallels between the migration of black share-croppers from the American South in ... the aftermath of the First World War and the migration of African labour tenants from white South African farms in the 1930s and 1940s.» He identified «analogous causes (the increasingly depressed conditions of both groups, as well as natural disasters)». « In particular, Bonner emphasized «the paradox of the coexistence of servitude and mobility in both situations ... This was South Africa's version of the Great Migration and just as the US Great Migration proletariat in the northern states and the creative awakening known as the Harlem Renaissance in the 1920s, so the urban Black African and the Sophiatown renaissance duly emerged in South Africa. The reputation of Sophiatown in the 1950s rest primarily on the popular arts: journalism, fiction, music, dancing, and to a lesser extent, photography.

Comme l'a souligné Philip Bonner dans le Journal of Southern African Studies, « les migrations des métayers noirs du Sud américain après la Première Guerre mondiale présentent des parallèles frappants avec celles des fermiers africains chassés des terres blanches sud-africaines dans les années 1930-1940 ». Il y voit « des causes analogues (la dégradation croissante de leurs conditions, ainsi que les catastrophes naturelles) ... », insistant surtout sur « le paradoxe de la coexistence entre servitude et mobilité dans les deux cas ». Ce fut la version sud-africaine de la Grande Migration : tout comme le prolétariat afro-américain des États du Nord et l'éveil créatif de la Renaissance de Harlem dans les années 1920, l'Afrique du Sud vit émerger une classe urbaine noire et une renaissance culturelle centrée sur Sophiatown. La réputation de ce quartier dans les années 1950 repose avant tout sur les arts populaires – journalisme, littérature, musique, danse, et dans une moindre mesure, la photographie.

P22

When Ernest Cole was eight years old he discovered photography. According to Joseph Lelyveld, Cole saw a camera and immediately decided that he wanted one of his own. In the same year, 1948, the National Party under the leadership of Dr. D. E. Malan won power and began to institute apartheid

legislation. By the age of fourteen or fifteen, Cole had secured access to a camera-either borrowed from a neighbor or as a gift from a Catholic priest, depending on the version of the story-and created a darkroom in his home. Musician Julian Babula, Cole's childhood friend, remembered him photographing people with a box camera and charging them for small prints.

À huit ans, Ernest Cole découvre la photographie. Selon Joseph Lelyveld, il voit un appareil et décide aussitôt d'en posséder un. Cette même année, 1948, le Parti national de D. F. Malan remporte les élections et commence à instaurer les lois de l'apartheid. Vers quatorze ou quinze ans, Cole se procure un appareil – emprunté à un voisin ou offert par un prêtre catholique, selon les versions – et aménage un laboratoire dans sa maison. Le musicien Julian Babula, ami d'enfance de Cole, se souvient de lui prenant des portraits avec un boîtier rudimentaire et vendant des tirages à ses voisins.

As Cole's fascination with photography intensified, his faith in the education system was knocked back. In 1953, the Bantu Education Act circumscribed the prospects of Black South Africans. Hendrik Verwoerd, the Minister of Native Affairs, declared that «Blacks should never be shown the greener pastures of education; they should know that their station in life is to be hewers of wood and drawers of water.» Disgusted with Bantu Education and aware of the removal of the possibilities that the limited missionary education had previously provided, Cole abandoned school in 1957 and continued his education via a postal course with Wolsey Hall Oxford.

Alors que sa passion pour la photographie grandissait, Cole perdit toute foi dans le système éducatif. En 1953, le Bantu Education Act restreignit drastiquement les perspectives des Sud-Africains noirs. Hendrik Verwoerd, ministre des Affaires indigènes, déclara sans détour : « Les Noirs ne doivent jamais entrevoir les pâturages plus verts de l'éducation ; ils doivent savoir que leur place est de couper du bois et de puiser de l'eau. » Révulsé par cette loi et conscient de la disparition des maigres opportunités offertes par l'enseignement missionnaire, Cole quitta l'école en 1957 et poursuivit sa formation par correspondance avec Wolsey Hall Oxford.

Ernest Cole's early employment included being a messenger, a clerk, and an assistant to a Chinese studio photographer. He was also employed for a brief period by one of Drum's competitor Zonk! Magazine. Having learned the basics of photography, he approached Drum in March 1958 where he met Jurgen Schadeberg the first of a series of white mentors. Schadeberg recalled in his memoir, that Cole claimed «he was making a living from social photos but was more interested and involved in documentary photography and photojournalism.» Schadeberg secured Cole work as a darkroom assistant and agreed to provide training in picture editing. In addition, Cole enrolled in a correspondence course in «professional picture-making» with the New York Institute of Photography.

Les premiers emplois d'Ernest Cole comprenaient coursier, commis et assistant pour un photographe de studio chinois. Il travailla aussi brièvement pour Zonk!, un concurrent de Drum. Après avoir appris les bases de la photographie, il contacta Drum en mars 1958, où il rencontra Jurgen Schadeberg – le premier d'une série de mentors blancs. Schadeberg se souvient dans ses mémoires que Cole affirmait « gagner sa vie avec des photos sociales, mais s'intéresser davantage à la photographie documentaire et au photojournalisme ». Schadeberg lui obtint un poste d'assistant en laboratoire et accepta de le former au travail d'édition d'images. Cole s'inscrivit également à un cours par correspondance en « création photographique professionnelle » auprès du New York Institute of Photography.

Cole spent only a year at Drum, but his time there was formative to his thinking. His apprenticeship was not a complete success; Schadeberg felt that Cole's diffident manner did not endear him to Tom Hopkinson, the former editor of Picture Post in London and a major force in photojournalism, who had become editor of Drum in early 1958. At this time, Cole was well down the pecking order at the magazine where Peter Magubane, Alf Kumalo, Bob Gosani, Ian Berry, and Schadeberg had their pick of the best assignments. Drum may have offered work opportunities that most other areas of the South African media did not but it always retained white control of the means of production. The editor, the sub-editor, and picture editors were white throughout the 1950s.

Cole ne passa qu'un an à Drum, mais cette période fut déterminante pour sa pensée. Son apprentissage ne fut pas un succès total : Schadeberg estimait que son attitude réservée ne lui attirerait pas les faveurs de Tom Hopkinson, ancien rédacteur en chef de Picture Post à Londres et figure majeure du photojournalisme, devenu rédacteur en chef de Drum début 1958. À l'époque, Cole occupait une position subalterne au magazine, où Peter Magubane, Alf Kumalo, Bob Gosani, Ian Berry et Schadeberg bénéficiaient des meilleures missions. Drum offrait peut-être des opportunités professionnelles rares dans les autres médias sud-africains, mais la maîtrise des moyens de production y restait aux mains des Blancs. Rédacteur en chef, sous-rédacteurs et responsables photo étaient blancs durant les années 1950.

The Drum that Cole joined in 1958 did not possess the anarchic spirit of the magazine under Anthony Sampson's or Sylvester Stein's editorial tenures, but Hopkinson's «professionalism» could not completely suppress the tabloid modernism so neatly summarized by a «man with expansive hair in a floppy American suit, at the Bantu Men's Social Centre» in Sampson's book Drum (1956): «Tribal music! Tribal history! Chiefs! We don't care about chiefs! Give us jazz and film stars, man. We wa Duke Ellington, Satchmo, and hot dames! Yes brother, anything American. You can cut out t junk about kraals and folk tales and Basutos i blankets-forget it! You're just trying to keep backward, that's what! Tell us, what's happen right here, man, on the Reef!»

Le Drum que Cole rejoignit en 1958 n'avait plus l'esprit subversif de l'époque d'Anthony Sampson ou de Sylvester Stein, mais le « professionnalisme » de Hopkinson ne parvint pas à étouffer entièrement ce modernisme de tabloïd, si bien résumé par un homme aux cheveux volumineux en costume américain décontracté, au Bantu Men's Social Centre, dans le livre de Sampson Drum (1956) : « La musique tribale ? L'histoire tribale ? Les chefs ? On s'en fout ! Donne-nous du jazz, des stars de cinéma, mec. On veut Duke Ellington, Satchmo, des nanas canon ! Oui, frère, tout ce qui vient d'Amérique. Tu peux te garder tes histoires de kraals, de contes populaires et de Basothos en couvertures – ça, c'est du passé ! Tu veux juste nous maintenir dans l'arriération, c'est tout ! Parle-nous de ce qui se passe ici, sur le Reef, mon pote ! »

P23

Ernest Cole learned a number of lessons at Drum: the first was that resistance to apartheid could take many forms-it could be engineered through utilizing international styles and ideas just as intensely as it could be triggered by employing new technology. Luckily for Cole, photography was not yet recognized by the conservative white establishment in South Africa as any kind of threat. He also learned that «culture» can be used to oppress as easily as it can be employed to establish solidarity. Finally, Cole was faced with the essential riddle of resistance to apartheid-the internationalist, multicultural, consensual approach or the nationalist, anti-white, pan-African model. This tension would bubble through Cole's life both in South Africa and in the United States and was, per haps, never resolved.

Chez Drum, Cole tira plusieurs enseignements. D'abord, que la résistance à l'apartheid pouvait prendre mille formes : s'inspirer de styles et d'idées internationaux était aussi efficace que d'adopter de nouvelles technologies. Heureusement pour lui, la photographie n'était pas encore perçue comme une menace par l'establishment blanc conservateur. Il comprit aussi que la « culture » pouvait servir à opprimer autant qu'à fédérer. Enfin, il fut confronté au dilemme central de la lutte anti-apartheid : falloir-il privilégier une approche internationaliste, multiculturelle et consensuelle, ou un modèle nationaliste, anti-blanc et panafricain ? Cette tension traversera toute sa vie, en Afrique du Sud comme aux États-Unis, sans qu'il ne la résolve vraiment.

It was also exactly what Anthony Sampson described being explained to him in 1951 by «a suave African undertaker and boxing promoter,» underlining the tension between collaboration with white leaders and the need for a Black controlling voice: «I can tell you what's wrong with Drum ... You see, it's got the white hand on it-that's what I call it. Drum's what white men want Africans to be, not what they are What we want, you see, is a paper, which belongs to us-a real black paper. We want it to be our Drum, not a white man's Drum.»

C'était précisément ce qu'Anthony Sampson rapportait en 1951, après qu'un « entrepreneur de pompes funèbres africain élégant et promoteur de boxe » lui eut expliqué, soulignant la tension entre collaboration

avec les dirigeants blancs et la nécessité d'une voix noire autonome : « Je peux te dire ce qui cloche avec Drum... Tu vois, il a la patte blanche, comme je dis. Drum, c'est ce que les Blancs veulent que les Africains soient, pas ce qu'ils sont vraiment. Nous, ce qu'on veut, c'est un journal à nous – un vrai journal noir. On veut que ce soit notre Drum, pas le Drum d'un Blanc. »

Within a year, Cole moved on from Drum to a job as a photographer at the Bantu World-the biggest African newspaper in Johannesburg. He had tasted the possibilities of the 1950s, he had recognized the creative options for resistance to the apartheid state, and he was confident enough to believe that he could take advantage of what British prime minister Harold Macmillan described as «the wind of change.» South Africa was indeed in the midst of a storm: the death of sixty-nine Africans at Sharpeville on March 21, 1960-Cole's twentieth birthday-the collapse of the Johannesburg Stock Exchange, and the institution of a state of emergency heralded what some Africans called the period of «pre-rev(olution)». It also signalled the Afrikaner repression that reached its apogee in 1965.

En moins d'un an, Cole quitta Drum pour un poste de photographe au Bantu World, le plus grand journal africain de Johannesburg. Il avait saisi les possibilités des années 1950, identifié les voies créatives de résistance à l'État apartheid, et assez confiance en lui pour croire pouvoir profiter de ce que le Premier ministre britannique Harold Macmillan appela « le vent du changement ». L'Afrique du Sud était en effet en pleine tempête : la mort de soixante-neuf Africains à Sharpeville le 21 mars 1960 – jour de ses vingt ans –, l'effondrement de la Bourse de Johannesburg et l'instauration de l'état d'urgence marquèrent ce que certains Africains appelèrent la période « pré-révo » (pré-révolutionnaire). Ce fut aussi le signal d'une répression afrikaner qui atteindra son paroxysme en 1965.

In 1960, another major development affected Cole. The family home in Eersterust was subjected to «forced removal.» The area was designated as «coloured» (mixed race), and the Kole family, despite owning the freehold on their property, was relocated to the township of Mamelodi on the outskirts of Pretoria. The family home was destroyed but the family were paid compensation. To a young person like Cole this would have been a devastating wake-up call to his family's vulnerability in the apartheid state. To what degree this influenced Cole's decision to secure reclassification from «Black» to «coloured» is not known, but it would have taught him that the struggle with apartheid can never be a fair contest. To resist, one had to learn to cheat.

En 1960, un autre événement majeur toucha Cole : sa famille fut victime d'un « déplacement forcé » à Eersterust. Le quartier fut classé « coloured » (métis), et les Kole, malgré leur plein droit de propriété, furent relogés de force à Mamelodi, en périphérie de Pretoria. Leur maison fut détruite, mais ils reçurent une indemnité. Pour un jeune homme comme Cole, ce fut un électrochoc brutal sur la vulnérabilité des siens face à l'État apartheid. On ignore dans quelle mesure cela influença sa décision de se faire reclasser de « Noir » en « Coloured », mais une chose était claire : la lutte contre l'apartheid ne serait jamais un combat loyal. Pour résister, il fallait tricher.

Ernest Kole's transformation into Ernest Cole has been the subject of decades of speculation. The average number of people in South Africa on an annual basis who managed to reclassify was minuscule. The name change is important because Kole is an African name and Cole a coloured (mixed race) or white name. Being classified coloured as opposed to Black provided Cole with advantages over his Black African competitors: he could apply for a passport and he did not have to carry the pass book which would have limited his ability to work as a free lance photographer. His reclassification remains of interest to many South Africans because it provides a reason why the police might have pursued or blackmailed Cole. It also demonstrates a shocking to whites-ability to beat the bureaucracy. As Deborah Posel observed in African Studies Review: «Apartheid racial categories ... were wielded as instruments of surveillance and control by a state animated by fantasies of omniscience as much as omnipotence.»

La métamorphose d'Ernest Kole en Ernest Cole alimente les spéculations depuis des décennies. Le nombre de personnes parvenant à se faire reclasser chaque année en Afrique du Sud était infime. Ce changement de nom est significatif : Kole est un patronyme africain, tandis que Cole sonne « coloured » (métis) ou

blanc. Ce reclassement lui offrit des avantages sur ses concurrents noirs : il put demander un passeport et éviter le « pass book », qui aurait entravé son travail de photographe indépendant. Cette manœuvre intrigue encore les Sud-Africains, car elle explique pourquoi la police aurait pu le traquer ou le faire chanter. Elle révélait aussi – au grand scandale des Blancs – qu'on pouvait tromper la bureaucratie. Comme l'a noté Deborah Posel dans *African Studies Review* : « Les catégories raciales de l'apartheid [...] servaient d'outils de surveillance et de contrôle pour un État obsédé par des fantasmes d'omniscience autant que d'omnipotence. »

But we have no idea when-between 1961 and 1964-he reclassified; the evidence suggests that he might have changed his name before his classification. Cole's family recall that his younger siblings also reclassified as «coloured», implying that this was less an act of mysterious shape-shifting than a relatively straightforward gaming of the system. Though questions persist, as Ivor Powell acknowledged in his essay, «A Slight Small Youngster with an Enormous Rosary»: «... in order to pursue his self-perceived destiny, Cole effectively had to engage in systematic deception, to go undercover. He lived in disguise and behind a persona Faced with the intractability of circumstance as an African in apartheid South Africa, Cole responded in a characteristically (and, in many ways, traditionally) African way. He put on the mantle of the trickster. In order to be the self he perceived himself to be, he became or presented himself as being what he was not.»

Pourtant, on ignore à quel moment – entre 1961 et 1964 – il se fit reclasser ; les indices suggèrent qu'il aurait changé de nom avant même sa réaffectation raciale. Sa famille se souvient que ses jeunes frères et sœurs firent de même, ce qui laisse penser que cette manœuvre était moins une métamorphose mystérieuse qu'une simple ruse administrative. Comme l'a écrit Ivor Powell dans « A Slight Small Youngster with an Enormous Rosary » : « Pour accomplir ce qu'il considérerait comme sa destinée, Cole dut recourir à une tromperie systématique, agir dans l'ombre. Il vécut déguisé, derrière une identité d'emprunt. Confronté à l'inflexibilité de sa condition d'Africain en Afrique du Sud, il réagit de manière typiquement – et, à bien des égards, traditionnellement – africaine : il endossa le rôle du tricheur. Pour être lui-même, il dut se faire passer pour ce qu'il n'était pas. »

P24

Ernest Cole in the 1960s often played multiple roles. Not a full member of the Sophiatown set, he would be better described as a «child of the revolution.» Although widely known and popular amongst the Black musicians, writers, and artists of the Witwatersrand, he was also an individual-perhaps, a loner-who never seemed happy to be part of a group or a clique in a society forcibly delineated into groups. Cole was something of a second-generation «New African», the Sophiatown version of Harlem's «New Negro» of the 1920s. Or was he a South African version of a London mod with his scooter, his fascination with modern jazz, his neat clothes, in particular his shirts that he would only allow his mother to iron to his exact requirements?

Dans les années 1960, Ernest Cole jouait souvent plusieurs rôles à la fois. Sans être pleinement intégré au cercle de Sophiatown, on pourrait plutôt le décrire comme un « enfant de la révolution ». Bien qu'il fût connu et apprécié des musiciens, écrivains et artistes noirs du Witwatersrand, il restait un solitaire, mal à l'aise dans les groupes ou les cliques d'une société artificiellement cloisonnée. Était-il un « New African » de seconde génération, l'équivalent sophiatownien du « New Negro » de Harlem dans les années 1920 ? Ou plutôt une version sud-africaine d'un « mod » londonien, avec son scooter, sa passion pour le jazz moderne et ses vêtements soignés – ses chemises, qu'il ne laissait personne repasser à sa place, pas même sa mère ?

There seems little doubt that Ernest Cole had a close friendship with Geoff Mphakati, a fascinating character from Mamelodi who also seemed able to transcend apartheid. By the late 1980s, Mphakati would become a town-ship impresario promoting bands and artists, but in the 1960s he was somewhat in Cole's shadow. Cole's relationships with other Black photographers and journalists appear to have been a little distant. Black photographers of this period rarely assisted each other, preferring instead the competitive struggle for great visual stories. In a newspaper culture that barely credited

photographers, there were often brutal arguments about whose photo was whose. Cole and Peter Magubane were well known for their disagreements that on occasion led to blows. Despite the usual tittle-tattle, there is very little reliable trace of romantic attachments in the surviving documentary record.

Ernest Cole entretenait sans doute une amitié étroite avec Geoff Mphakati, personnage fascinant de Mamelodi qui, lui aussi, semblait défier les contraintes de l'apartheid. Dans les années 1980, Mphakati deviendrait un impresario des townships, promoteur de groupes et d'artistes, mais dans les années 1960, il évoluait encore dans l'ombre de Cole. Les relations de Cole avec les autres photographes et journalistes noirs paraissent plus distantes. À cette époque, les photographes noirs s'entraidaient rarement, préférant une compétition acharnée pour les meilleurs reportages visuels. Dans une culture de presse où les crédits étaient rares, les disputes sur la paternité des clichés pouvaient devenir violentes. Cole et Peter Magubane étaient connus pour leurs désaccords, parfois réglés à coups de poing. Malgré les ragots habituels, les archives ne conservent presque aucune trace fiable de liaisons amoureuses.

Writer Aggrey Klaaste's pen-portrait captures something of Cole's character and explains why he might have provoked South Africa's macho journalistic culture: «He wasn't part of my group at all; we considered him a bit of a snob. The reason was that our group was a hell-raising group of people who drank a lot. Ernest Cole in my view, fell into the group of Nat Nakasa 'and Lewis Nkosi, in a strange way. They, Nat and Lewis, did not stay in the townships, they stayed in the white suburbs somewhere and they went to 'mixed' parties (that kind of thing people used to do where white 'liberal' ladies could glory in being so 'advanced' they would deign to drink, or even dance, with blacks) and they read books from Wits University, that kind of thing. So they were considered 'uppity' people by us.»⁹ Writer Nat Nakasa committed suicide in July 1965 in New York City, on the verge of embarking on a tour of the Deep South with Peter Magubane for LIFE. Following a year as a Nieman Fellow at Harvard and being effectively «banned» from returning to South Africa, Nakasa declared himself a «native of nowhere.»

Le portrait qu'Aggrey Klaaste brosse de Cole éclaire son caractère et explique pourquoi il pouvait irriter la culture journalistique machiste sud-africaine : « Il ne faisait pas du tout partie de notre bande ; on le trouvait un peu snob. Nous, c'était une bande de fêtards qui buvaient sans compter... Ernest Cole, à mon avis, appartenait plutôt au cercle de Nat Nakasa et Lewis Nkosi, d'une drôle de manière. Eux, Nat et Lewis, ne vivaient pas dans les townships, mais dans les quartiers blancs, ils fréquentaient des soirées 'mixtes' (ces trucs où des dames blanches 'progressistes' se glorifiaient d'être assez 'avancées' pour daigner boire, voire danser avec des Noirs), ils lisaient des livres de l'université du Witwatersrand... Bref, on les considérait comme des 'prétentieux'. » Nat Nakasa, écrivain, se suicida en juillet 1965 à New York, à la veille d'un reportage dans le Sud profond avec Peter Magubane pour Life. Après une année en tant que boursier Nieman à Harvard et une interdiction de retour en Afrique du Sud, il s'était déclaré « natif de nulle part ».

It is interesting that the three key mentors in Ernest Cole's life during the early 1960s were white men: Jürgen Schadeberg, Struan Robertson, and Joseph Lelyveld. None of his mentors were South Africans. Schadeberg was German, Robertson was English, and Lelyveld is American. Intriguingly, all three are also Cole's biographers, of a sort. Schadeberg, working closely with Cole's township friend, Geoff Mphakati, made a documentary film about Cole in the late 1990s. Struan Robertson, who permitted Cole to work from his Johannesburg studio rent-free and lent him Cartier-Bresson photography books, wrote an unpublished account of Cole's life, extracts from which were published in Ernest Cole: Photographer. O Joseph Lelyveld wrote the original introduction to House of Bondage (not republished here) and summed up Cole's story in Move Your Shadow.

Il est frappant de constater que les trois mentors clés d'Ernest Cole au début des années 1960 étaient des hommes blancs, et aucun Sud-Africain : Jürgen Schadeberg, Struan Robertson et Joseph Lelyveld. Le premier était allemand, le second anglais, le troisième américain. Plus intrigant encore, tous trois sont en quelque sorte ses biographes. Schadeberg, en collaboration avec l'ami de Cole, Geoff Mphakati, réalisa un documentaire sur lui à la fin des années 1990. Struan Robertson, qui avait autorisé Cole à utiliser gratuitement son studio de Johannesburg et lui avait prêté des livres de Cartier-Bresson, rédigea un récit inédit sur sa vie, dont des extraits furent publiés dans Ernest Cole: Photographer. Quant à Joseph Lelyveld,

il signa l'introduction originale de House of Bondage (non reprise ici) et consacra un chapitre à Cole dans Move Your Shadow.

P25

But the problem with Ernest Cole's biography is that it demands the biographer impose meaning on the subject. In order to identify and detail the narrative of Cole's life and resolve the compartmentalization and lacunae, the biographer is forced to make leaps that are in effect imaginative and fantastical. I do not believe that any of Cole's mentors got anywhere near capturing his full story, and Gunilla Knape's version seems clunky in portraying him as a tragic hero and intentionally vague, especially on details that might raise questions about how the Hasselblad Foundation came to possess Cole's contact sheets and prints. 11 The essential problem with Cole is that huge amounts of biographical documentary material has either been hidden or destroyed. The book that you are reading was only possible because the Hasselblad Foundation and Skandinaviska Enskilda Banken—where Cole's negatives were claimed to have been stored in a safe deposit box since 1972—returned Cole's House of - Cole Family Trust in 2017. For seven years, the Hasselblad Foundation refused to return more than five hundred vintage prints, claiming that the Cole Family Trust must provide «proof of title» for the works while offering none itself.

Le problème avec la biographie d'Ernest Cole, c'est qu'elle exige du biographe qu'il impose un sens à son sujet. Pour reconstituer le récit de sa vie, combler les vides et les compartiments obscurs, il faut souvent faire des bonds interprétatifs, voire spéculatifs. Aucun de ses mentors, à mon sens, n'a saisi l'intégralité de son histoire, et la version de Gunilla Knape, qui en fait un héros tragique, paraît maladroite, surtout quand elle élude les détails gênants – comme la manière dont la Hasselblad Foundation a acquis ses planches-contact et ses tirages. Le vrai nœud du problème ? Une grande partie des archives biographiques a été soit cachée, soit détruite. Ce livre n'a pu voir le jour que parce que la Hasselblad Foundation et la Skandinaviska Enskilda Banken – où les négatifs de Cole étaient censés être conservés dans un coffre depuis 1972 – ont finalement restitué les matériaux de House of Bondage au Cole Family Trust en 2017. Pendant sept ans, la fondation avait refusé de rendre plus de cinq cents tirages vintage, exigeant du Trust qu'il prouve sa propriété... sans en apporter elle-même la moindre preuve.

There is surprisingly little evidence of Ernest Cole's work in the 1960s when pictures were often published without credits. It is known that he shot picture stories for the Rand Daily Mail, and in 1962-1963 he provided a number of photographs to Drum and the communist news paper New Age—a strange choice for a person who is often portrayed as anti-political—as well as the [Johannesburg] Sunday Express. One of Cole's New Age stories addressed conditions on the mines, a subject that was taboo at Drum, a publication that was built on mining money, but that was later given significant space in House of Bondage. A number of his picture stories appeared in the New York Times during the period of Joseph Lelyveld's tenure as correspondent in South Africa (1965-66).

Étonnamment peu de traces subsistent du travail d'Ernest Cole dans les années 1960, une époque où les photos étaient souvent publiées sans crédits. On sait qu'il réalisa des reportages pour le Rand Daily Mail, et qu'en 1962-1963, il fournit des clichés à Drum ainsi qu'à New Age – un choix surprenant pour quelqu'un souvent présenté comme apolitique –, mais aussi au Sunday Express [de Johannesburg]. L'un de ses sujets pour New Age portait sur les conditions dans les mines, un thème tabou à Drum, financé par l'industrie minière, mais qu'il développera plus tard dans House of Bondage. Plusieurs de ses reportages parurent dans le New York Times pendant la période où Joseph Lelyveld en était le correspondant en Afrique du Sud (1965-1966).

FFFFF

Ivor Powell recognized that «[Cole] photo graphs like a spy or a secret agent... He operates as a pimpernel, stealing images.»¹³ There is no doubt that Cole prided himself on his ability to retain a level of invisibility as he swiftly raised and lowered his camera to his eye. It has been claimed that in the mines,

he hid his camera in a paper bag under a sandwich and photographed through a small rip in the paper. Moving to one side the questions of whether Ernest Cole's photography actually replicates or references the surveillance features of the apartheid state, it is interesting to wonder whether there was anything intelligence-related to Cole's work. Darren Newbury, for example, spotted in Tom Hopkinson's memoir, In the Fiery Continent, that there is «a darkroom assistant, whom he gives the name Robert Ndledle, being asked to work as an informer.... It seems possible that the latter could have been Cole, who worked as an assistant to Schadeberg at the time.»

Ivor Powell soulignait que « [Cole] photographiait comme un espion ou un agent secret... Il opérait en scarabée, volant des images ». Sans conteste, Cole tirait fierté de sa capacité à passer inaperçu, levant et baissant prestement son appareil. On raconte qu'il dissimulait parfois son appareil dans un sac en papier sous un sandwich, photographiant à travers une petite déchirure. Sans trancher sur la question de savoir si sa photographie reproduit ou non les mécanismes de surveillance de l'État apartheid, une interrogation persiste : ses activités avaient-elles un lien avec le renseignement ? Darren Newbury, par exemple, a relevé dans les mémoires de Tom Hopkinson, In the Fiery Continent, l'évocation « d'un assistant de laboratoire, nommé Robert Ndledle, recruté comme indicateur... » – un profil qui pourrait correspondre à Cole, alors assistant de Schadeberg.

Cole's first appearance in the Security Police files was in 19631 as revealed by a Freedom of Information (FOI) request by Darren Newbury in 2011: «COLE is a reporter for the Rand Daily Mail and came to our attention for the first time when [BLANK] he telephoned a listed communist Ruth SLOVO ... He asked her what she was going to do about Vryheid (the town), to which she answered that COLE and [BLANK] would have to go there, but that she would issue further instructions later on.»5 In 1963, Ruth First was working as a journalist for the New Age newspaper, a successor publication to the communist Guardian. She was arrested in August 1963 and imprisoned in solitary confinement for 117 days. Ruth First fled into exile and was murdered in 1982 by the apartheid state. Cole is unlikely to have ever known that his work for New Age and Ruth First triggered his surveillance.

La première mention de Cole dans les archives de la police de la Sûreté remonte à 1963, révélée par une demande d'accès à l'information (FOI) de Darren Newbury en 2011 : « COLE est reporter au Rand Daily Mail et a attiré notre attention pour la première fois lorsqu'il [NOM MASQUÉ] a téléphoné à la communiste répertoriée Ruth SLOVO... Il lui a demandé ce qu'elle comptait faire à propos de Vryheid (la ville), à quoi elle a répondu que COLE et [NOM MASQUÉ] devaient s'y rendre, mais qu'elle donnerait des instructions plus tard. » En 1963, Ruth First travaillait comme journaliste pour New Age, successeur du Guardian communiste. Arrêtée en août 1963, elle fut placée à l'isolement pendant 117 jours. Exilée par la suite, elle fut assassinée en 1982 par l'État apartheid. Cole ignorait probablement que son travail pour New Age et ses contacts avec Ruth First avaient déclenché sa surveillance.

P26

nowhere. Cole appeared on the rookie New York Times correspondent's doorstep in Johannesburg seeking work. He later admitted to Lelyveld that he was «coming under pressure, he said, to act as an informer. He told me of his determination not to say yes and the danger of saying no. The best thing, he thought, was to stall.» Lelyveld is brutally self-critical about his own sense that Cole had an agenda beyond anti-apartheid photography. Eventually, Lelyveld's suspicions «disappeared entirely, leaving behind only an eerie sense of how close I had come to doing a serious injustice to a friend who all along had been placing enormous confidence in me.»

Joseph Lelyveld se souvient que Cole l'avait contacté en 1965, « comme surgit de nulle part ». Le photographe s'était présenté chez le jeune correspondant du New York Times à Johannesburg en quête de travail. Il lui avoua plus tard « subir des pressions pour devenir informateur, précisant qu'il refusait catégoriquement, mais que dire non était tout aussi dangereux. La meilleure solution, selon lui, était de temporiser ». Lelyveld, dans une autocritique sans concession, reconnaît avoir un temps soupçonné Cole d'avoir une agenda caché au-delà de la photographie anti-apartheid. « Ces doutes se sont finalement

dissipés, ne laissant qu'un étrange sentiment : celui d'avoir failli commettre une grave injustice envers un ami qui, dès le début, m'avait accordé une confiance immense. »

Cole was subject to intense surveillance and intimidation during his last few months in South Africa. Both Lelyveld and Struan Robertson remember a peculiar Yugoslavian who posed as a journalist but was later exposed as a member of the Pretoria Police. Robertson recalled: «[He] began hanging around the studio, pestering us both about stories we might be working on.»⁷ Darren Newbury's FOI documents further reveal the comprehensive nature of the Security Police surveillance of Cole: 'A [BLANK] source reveals that a letter from [BLANK], New York, has been seen in [COLE's] possession. According to the contents of the letter, he intends to publish a book about apartheid, illustrated with photographs. However the company informed him that the material he wanted to publish was of such a nature that they had not yet been able to find a printer willing to print it. They agreed that the nature was exceptional, and proposed publishing parts of it in the form of articles in magazines. Meanwhile they would approach other publishers with the aim of having it published in book form.'

Durant ses derniers mois en Afrique du Sud, Cole fut soumis à une surveillance étroite et à des intimidations. Lelyveld et Struan Robertson se souviennent d'un étrange Yougoslave se faisant passer pour journaliste, avant d'être démasqué comme membre de la police de Pretoria. Robertson raconte : « Il traînait autour du studio, nous harcelant, [Robertson et Cole], pour savoir sur quels sujets nous travaillions. » Les documents obtenus par Darren Newbury via une demande d'accès à l'information (FOI) révèlent l'ampleur de l'espionnage dont Cole faisait l'objet : « Une source [non identifiée] signale qu'une lettre en provenance de [expurgé], New York, a été trouvée en sa possession. Selon son contenu, il projette de publier un livre sur l'apartheid, illustré de photographies. Cependant, l'éditeur lui a indiqué que le matériel était si explosif qu'aucun imprimeur n'acceptait de le traiter. Tout en reconnaissant son caractère exceptionnel, ils ont proposé de publier des extraits sous forme d'articles dans des magazines, en attendant de trouver une maison d'édition pour une version complète. »

*Perhaps the strangest intelligence allegation levelled against Ernest Cole is that he stored his negatives at the United States Information Service (USIS) office in Johannesburg and that an American diplomat assisted Cole in smuggling his prints out of the country. The USIS reading room in Johannesburg has long been cast in the African-and, indeed, Afrikaner popular imagination as a CIA front used to peddle resources to the Pan Africanist Congress (PAC). And there certainly was a connection between Ernest Cole and the PAC, not least the fact that Cole's first meeting in London following his flight from Johannesburg was supposedly «with an influential member of the [PAC].»⁹ According to Darren Newbury: «While details about the precise nature of [Cole's] interactions with USIS staff are unclear, it is striking that Cole was prepared to place at least a portion of his life's work for safekeeping in their hands ... Nevertheless, the fact that he had independent access to the offices, and a cabinet in which to store his negatives, suggests a rather closer relationship than one might have expected.»²⁰ Newbury's suggestions appear to be substantiated in a letter from Argus Tresidder to Cole in January 1968, congratulating him on the publication of *House of Bondage*. Tresidder had been a foreign service officer with USIS in South Africa and had gone on to become Public Affairs Attaché in Sweden. He recounts «almost getting in trouble» because Cole's negatives were kept in the office of another foreign service officer in USIS (Bob Rockweiler). Tresidder also states that he carried several boxes of Cole's prints out of South Africa to the American Embassy in Nairobi.»*

L'une des allégations les plus étranges concernant Cole est qu'il aurait entreposé ses négatifs au bureau du United States Information Service (USIS) à Johannesburg, et qu'un diplomate américain l'aurait aidé à faire sortir clandestinement ses tirages du pays. Le centre de documentation de l'USIS à Johannesburg, souvent perçu dans l'imaginaire africain – et afrikaner – comme une couverture de la CIA servant à soutenir le Pan Africanist Congress (PAC), ajoute une couche de mystère. Il existe en effet des liens entre Cole et le PAC : son premier rendez-vous à Londres après sa fuite de Johannesburg aurait été « avec un membre influent du [PAC] ». D'après Darren Newbury : « Si les détails précis de ses échanges avec le personnel de l'USIS restent flous, il est frappant que Cole ait confié une partie de son œuvre à leur garde... Son accès indépendant aux locaux, et le fait qu'il disposait d'un casier pour y stocker ses négatifs, suggèrent une

relation plus étroite qu'on ne l'imaginerait. » Ces hypothèses semblent confirmées par une lettre d'Argus Tresidder à Cole en janvier 1968, le félicitant pour la publication de *House of Bondage*. Tresidder, ancien officier des services extérieurs de l'USIS en Afrique du Sud puis attaché aux affaires publiques en Suède, y évoque « avoir frôlé les ennuis » parce que les négatifs de Cole étaient conservés dans le bureau d'un autre agent, Bob Rockweiler. Il précise aussi « avoir transporté plusieurs caisses de ses tirages d'Afrique du Sud jusqu'à l'ambassade américaine de Nairobi ».

During April 19661 Joseph Lelyveld received word that his work visa was not going to be renewed and that he would need to leave the country before he was expelled. He left South Africa carrying a number of Cole's contact sheets on April 26. On the same day, Cole received his visa for a trip to Lourdes, France. The FOI releases also show that Tom Hopkinson, the former editor of Drum, by then living in Kenya, may have played a role in Cole being granted a visa to travel through Nairobi... Ernest Cole departed South Africa on May 9; he was never to return. Struan Robertson believed that Cole was forced to flee into exile because after shooting a story about Black gangsters (tsotsis) mugging whites in Pretoria, he had been approached by the police and ordered to testify against the tsotsis in open court. Robertson also claimed that: «Geoff Mphakati, with financial help from New York Times correspondent Joe Lelyveld, organized a passport and a plane ticket.»

En avril 1966, Joseph Lelyveld apprit que son visa de travail ne serait pas renouvelé et qu'il devrait quitter le pays avant d'être expulsé. Il partit le 26 avril, emportant avec lui plusieurs planches-contact de Cole. Ce même jour, Cole obtint un visa pour un voyage à Lourdes, en France. Les archives révélées par la demande d'accès à l'information (FOI) suggèrent aussi que Tom Hopkinson, ancien rédacteur en chef de *Drum* alors installé au Kenya, aurait facilité l'obtention d'un visa de transit par Nairobi pour Cole... Ernest Cole quitta l'Afrique du Sud le 9 mai 1966. Il n'y revint jamais. Struan Robertson affirmait que Cole avait été contraint à l'exil après avoir photographié des gangsters noirs (tsotsis) agressant des Blancs à Pretoria : la police l'aurait alors sommé de témoigner contre eux en cour. Robertson ajoutait : « Geoff Mphakati, avec l'aide financière du correspondant du New York Times Joe Lelyveld, lui aurait procuré un passeport et un billet d'avion. »

P27

House of Bondage was published in 1967, and in 1968 Ernest Cole was banned in perpetuity by the South African state. He was now, like Nat Nakasa, a «native of nowhere.» Cole is the youngest person on the 1968 list of banned South Africans living in exile, and he is the only «reporter,» his «whereabouts» are given as «unknown.»¹⁴ Internal apartheid security correspondence in 1968-released to Darren Newbury in an FOI request-revealed, «By distributing photographs which in South Africa can be considered as exceptional occurrences, exploiting this and representing it as the daily and general situation in the same way as the Communists have done in the past, places Cole in the same category as the Communists ... it should not be forgotten that the people helping him in America are our arch-enemies. They are using Cole to spread liberalist or pink Communist views about us under the pretext that he is one of the oppressed people who have fled ... I am convinced that if we do not stop this in time, these writings will be smuggled into the country and distributed to Bantu schools here, as is constantly being done with other integration propaganda from America. Coming from an escapee from the RSA [Republic of South Africa], this will have a greater impact if it is distributed.

House of Bondage parut en 1967, et en 1968, l'État sud-africain frappa Cole d'une interdiction à vie. Comme Nat Nakasa avant lui, il devint un « natif de nulle part ». À 24 ans, il était le plus jeune nom sur la liste de 1968 des Sud-Africains bannis en exil – le seul qualifié de « reporter », avec une mention « lieu de résidence : inconnu ». Une correspondance interne des services de sécurité de l'apartheid, exhumée en 2011 par Darren Newbury via une demande FOI, révélait : « En diffusant des photographies présentées comme des faits exceptionnels en Afrique du Sud, mais qu'il dépeint comme la norme quotidienne – à l'instar des communistes par le passé –, Cole se range dans leur catégorie... Il ne faut pas oublier que ses soutiens aux États-Unis sont nos ennemis jurés. Sous couvert de défendre un opprimé en fuite, ils exploitent son cas pour propager des idées libérales ou crypto-communistes sur notre pays. Je crains que, si nous n'y mettons pas un terme, ces écrits ne soient introduits clandestinement et distribués dans les

écoles bantoues, comme le reste de la propagande intégrationniste en provenance d'Amérique. Venant d'un fugitif de la RSA [République d'Afrique du Sud], l'impact en sera d'autant plus grand. »

... According to the considered opinion of my Department, the book concerned is calculated to sow the seeds of hostility towards the RSA. From newspaper reports reaching us from abroad about Cole and his book it is clear that even the self-confessed Communists are not having as much success with agitations against us as Cole has achieved now. »

« Selon l'avis éclairé de mon département, ce livre est conçu pour semer les graines de l'hostilité envers la RSA. D'après les comptes rendus de presse étrangers qui nous parviennent, il apparaît clairement que même les communistes avoués ne parviennent pas à nous nuire autant que Cole y est parvenu avec cette publication. »

Ernest Cole made enormous strides at a young age, but he was also too far ahead of the curve. In the focus on youth and education in his work, he presciently foreshadowed the slaughter of the children of Soweto in 1976, in his work on the mines he instinctively understood the role that the miners-in particular the unions-would play in the 1970s and '80s. David Goldblatt's first book, On the Mines, would not appear for another seven years.²⁶ And in his belief that the cultural battlefield was as significant as the political arena, Cole was leading where the ANC would later follow.

Ernest Cole a accompli des progrès remarquables dès son jeune âge, mais il était aussi en avance sur son temps. En centrant son travail sur la jeunesse et l'éducation, il a, avec une lucidité prophétique, annoncé le massacre des enfants de Soweto en 1976. Dans ses reportages sur les mines, il avait intuitivement saisi le rôle que les mineurs – et en particulier les syndicats – joueraient dans les années 1970 et 1980. On the Mines, le premier livre de David Goldblatt, ne paraîtrait que sept ans plus tard. Et en considérant le champ culturel comme un front aussi crucial que l'arène politique, Cole a tracé une voie que l'ANC emboîterait bien plus tard.

For the next decade, a conflict rooted in perception, and in representation, would take place for South Africa in the pages of newspapers and magazines across the globe. The apartheid state was prepared to invest enormous sums of money in a propaganda struggle that was effectively a culture war that would later become known as the Information Scandal. From 1965 until 1976, resistance to apartheid lay dormant and was only really given new impetus by the Soweto Uprising. What twenty-six-year-old Ernest Cole could not have imagined was that apartheid would survive in different forms for another twenty-four years and was, in 1966, accelerating into its most devastating fascist period.

Pendant la décennie suivante, un conflit fondé sur la perception et la représentation se joua pour l'Afrique du Sud dans les pages des journaux et magazines du monde entier. L'État apartheid était prêt à engloutir des sommes colossales dans une bataille propagandiste, une véritable guerre culturelle qui serait plus tard connue sous le nom de « Information Scandal ». Entre 1965 et 1976, la résistance à l'apartheid somnola, ne retrouvant un nouvel élan qu'avec le soulèvement de Soweto. Ce que le jeune Cole, âgé de vingt-six ans, ne pouvait pas imaginer, c'est que l'apartheid survivrait sous différentes formes pendant encore vingt-quatre ans – et qu'en 1966, il entrait dans sa phase la plus dévastatrice, aux relents ouvertement fascistes.

THE QUALITY OF REPRESSION

L'EXCELLENCE DE LA RÉPRESSION

Today I think the split between black and white in South Africa is irreconcilable. The whites are certain that it is our heart's desire to be integrated into their society as social and economic equals, but they are wrong. The cruelty of apartheid-separateness has infected us as well as them: We believe as fervently as they that there should be as little contact between the races as may be possible. For only by separation more absolute than the most ardent racist could wish does there seem to be a chance of freedom from the suffering and oppression that living beside white men inflicts upon us.

Aujourd'hui, je pense que la fracture entre Noirs et Blancs en Afrique du Sud est irréconciliable. Les Blancs sont convaincus que notre vœu le plus cher est de nous intégrer à leur société en tant qu'égaux, sur les plans social et économique. Ils se trompent. La cruauté de l'apartheid – cette séparation – nous a contaminés autant qu'eux. Nous croyons, avec autant de ferveur qu'eux, qu'il faut réduire au minimum les contacts entre les races. Car seule une séparation plus radicale que ne le souhaitent les racistes les plus acharnés semble offrir une chance de nous libérer de la souffrance et de l'oppression que nous inflige la coexistence avec les hommes blancs.

It is a bitter fate that we have been slow to read the lesson of our history. Our anguish is in many ways intensified by the policies of the present Government. All my life I have endured them and, as I have never known anything else till now, they seem particularly atrocious to me. Yet our plight has been deepening for more than three hundred years, ever since the first venturesome whites invaded our land in search of trade, and stayed on to possess us.

C'est un constat amer : nous avons mis du temps à tirer les leçons de notre histoire. Notre souffrance est, à bien des égards, aggravée par les politiques du gouvernement actuel. Je les ai subies toute ma vie et, n'ayant jamais connu autre chose, elles me semblent particulièrement atroces. Pourtant, notre calvaire dure depuis plus de trois cents ans, depuis que les premiers Blancs aventureux ont envahi notre terre à la recherche de commerce, avant d'y rester pour nous posséder.

At times in the past, our leaders were persuaded that there might be accommodations enabling black and white to abide peacefully in the same country. At times, as we learned the white man's ways and bent our backs to his tasks for the meager wage he paid, we were encouraged to believe that we might one day share in his future. How soon this happened, it was patiently explained, depended on us. As we overcame our deficiencies, lost our political and economic innocence, civilized our savage nature, and worshipped the white God, we would earn the white man's friendship and approval. Then would the best of us have a seat in his councils and the privilege of acting like white men.

Par le passé, nos dirigeants ont parfois cru possible un compromis permettant aux Noirs et aux Blancs de coexister pacifiquement dans le même pays. Par moments, alors que nous apprenions les manières de l'homme blanc et courbions l'échine pour ses tâches contre un salaire de misère, on nous a laissé croire que nous pourrions un jour partager son avenir. On nous expliquait avec patience que cela ne dépendait que de nous : si nous surmontions nos lacunes, perdions notre naïveté politique et économique, civilisons notre nature sauvage et adorions le Dieu blanc, nous gagnerions son amitié et son approbation. Alors, les meilleurs d'entre nous auraient une place dans ses conseils et le privilège d'agir comme des hommes blancs.

Yet it has turned out that we studied the white man's language only to learn the terms of our servitude. Three hundred years of white supremacy in South Africa have placed us in bondage, stripped us of dignity, robbed us of self-esteem, and surrounded us with hate.

Pourtant, il s'avère que nous avons étudié la langue de l'homme blanc seulement pour mieux comprendre les termes de notre servitude. Trois cents ans de suprématie blanche en Afrique du Sud nous ont réduits en esclavage, dépouillés de notre dignité, volé notre estime de nous-mêmes et enfermés dans la haine.

It is an extraordinary experience to live as though life were a punishment for being black. No day passes without a reminder of your guilt, a rebuke to your condition, and the risk of trouble for transgressing laws devised exclusively for your repression. Some of these are merely petty and mean-spirited, others terrible in their severity and injustice. They deny the small comforts of a park bench and a drinking

fountain, they make essential permits subject to the caprice of hard-eyed bureaucrats, and they countenance imprisonment without charges, drumhead justice, and political exile.

Vivre comme si la vie était une punition pour le simple fait d'être noir est une expérience hors du commun. Pas un jour ne passe sans un rappel de votre ruse supposée, une réprimande pour votre condition, ou le risque d'ennuis pour avoir enfreint des lois conçues uniquement pour vous réprimer. Certaines ne sont que mesquines et vindicatives, d'autres, terrifiante par leur sévérité et leur injustice. Elles vous privent des petits réconforts d'un banc public ou d'une fontaine à eau, soumettent les permis indispensables au bon vouloir de bureaucrates au regard dur, et tolèrent l'emprisonnement sans inculpation, une justice expéditive et l'exil politique.

Legal indignities eventually become part of the reality of your existence-onerous, but unavoidable, and in a way tolerable, like a bad climate. What frightens and freezes are the sudden, direct attacks on yourself as a person. The white man's fear of blackness-and whatever it symbolizes for him-goads him unmercifully. His hatred erupts on slight provocation. One slip, one fancied slight, one ill-considered act or hasty word, and he is upon you, an enemy ablaze with rage and emboldened by his immunity. All blacks have seen white men and women thus. All have been tongue-lashed. Perhaps not quite all have been bullied, threatened, shoved, spat upon, slapped, or slugged.

Les humiliations légales finissent par s'intégrer à la réalité de votre existence – pénibles, mais inévitables, et d'une certaine manière tolérables, comme un mauvais climat. Ce qui terrifie et glace, ce sont les attaques soudaines, directes, contre votre personne. La peur du Blanc face à la noirceur – et tout ce qu'elle représente pour lui – le pousse sans pitié. Sa haine explose au moindre prétexte. Un faux pas, une offense imaginaire, un geste ou une parole mal pesés, et le voilà qui fond sur vous, ennemi consumé par la rage et sûr de son impunité. Tous les Noirs ont vu des Blancs, hommes et femmes, dans cet état. Tous ont essayé leurs injures. Peut-être pas tous n'ont été intimidés, menacés, bousculés, crachés, giflés ou frappés. there is no recourse

There is no recourse. The protective institutions of society are not for you. Police, magistrates, courts-all the apparatus of the law reinforces the already absolute power of the white baas and his madam.

Aucun recours possible. Les institutions censées protéger ne sont pas faites pour vous. Police, magistrats, tribunaux – toute la machine judiciaire ne fait que renforcer le pouvoir déjà absolu du baas blanc et de sa femme.

P33

Your own people are as nothing. The strong father, the harboring mother, the blood brother nothing. The loyalty of families, the allegiances of tribes, the many cultural denominators by which people may be claimed as allies in time of need they are nothing. Asocial groups they have no status or influence. As individuals they may already have given in to lethargy and despair.

Vos proches ne comptent pour rien. Le père fort, la mère protectrice, le frère de sang – rien. La loyauté des familles, les allégeances tribales, les multiples repères culturels qui pourraient faire de vos semblables des alliés en temps de détresse – tout cela ne vaut rien. En tant que groupes sociaux, ils n'ont ni statut ni poids. En tant qu'individus, ils ont peut-être déjà cédé à la léthargie et au désespoir.

In such an atmosphere it is difficult to develop or hold onto a feeling of your own worth. Not only is your very being under relentless attack, but all your fellows are likewise under siege. You look vainly for heroes to emulate. The company of the besieged has a high casualty rate: Many already half-believe the white man's estimate of their worthlessness.

Dans une telle atmosphère, il est difficile de cultiver ou de conserver un sentiment de sa propre valeur. Non seulement votre existence même est sans cesse attaquée, mais tous vos semblables subissent le même siège. Vous cherchez en vain des héros à imiter. Parmi les assiégés, les pertes sont lourdes : beaucoup finissent par croire, au moins à moitié, à l'évaluation que le Blanc fait de leur nullité.

For want of anything else, anger becomes a motivation and a refuge. Superficially you must stay cool, however hard it is to do so. Retribution is swift for cheeky Kaffirs. But inside there is fire. You rise in the morning filled with sour thoughts of your poverty under the white economy. I remember days when I was so broke I could not afford the little gas I needed to go here or there to shoot pictures with the film I had nearly starved myself to buy. Whenever I could, I accepted invitations to the homes of white liberals for the food they offered until it stuck in my throat at the thought of how casually they could regard it, while at our house we wondered whether there would be porridge on the morrow.

Faute de mieux, la colère devient une motivation, un refuge. En apparence, il faut garder son sang-froid, aussi difficile que ce soit. Les Kaffirs insolents sont promptement châtiés. Mais intérieurement, le feu couve. Vous vous levez le matin avec l'amertume de votre pauvreté dans l'économie blanche. Je me souviens de jours où j'étais si ruiné que je ne pouvais même pas me payer l'essence nécessaire pour aller prendre des photos avec la pellicule que je m'étais presque privée de nourriture pour acheter. J'acceptais les invitations chez des Blancs libéraux pour leur nourriture – jusqu'à ce que cela me reste en travers de la gorge, à l'idée de la facilité avec laquelle ils l'offraient, tandis que chez nous, nous nous demandions s'il y aurait de la bouillie le lendemain.

Where you go in South Africa oppression weighs upon you. There is never a day that your anger lacks for fuel. At its highest pitch you are shaken by its violence, and you feel you will go mad in the streets or commit murder.

Où que vous alliez en Afrique du Sud, l'oppression pèse sur vous. Pas un jour sans que votre colère ne trouve de quoi s'alimenter. À son paroxysme, sa violence vous ébranle, et vous craignez de devenir fou dans la rue ou de commettre un meurtre.

But you do not. You make your own contribution to repression by repressing anger. Among friends you do not even talk of the outrages you bear. It simply feeds the flames. So you smolder, but you do not explode.

Pourtant, vous ne le faites pas. Vous participez vous-même à la répression en étouffant votre colère. Même entre amis, vous ne parlez pas des outrages que vous subissez. Cela ne ferait qu'attiser les flammes. Alors vous couvez, mais vous n'explosez pas.

Today implacable, unreasoning hate is a barrier neither white nor black can pass. Between them there is no glimmer of fellow feeling, no will to understand. What has developed in both races is a rigid and perverse psychology of opposites. Whatever the other says must be untrue: whatever the other likes must be bad; whatever the other fears and hates must have some value; whenever the other is decent, distrust him; whenever the other smiles in friendship, beware.

Aujourd'hui, une haine implacable et déraisonnable dresse entre Noirs et Blancs une barrière infranchissable. Aucune lueur de solidarité, aucune volonté de compréhension. Ce qui s'est développé chez les deux races, c'est une psychologie rigide et perverse des opposés : tout ce que l'autre dit doit être faux ; tout ce qu'il aime doit être mauvais ; tout ce qu'il craint et déteste doit avoir quelque valeur ; chaque fois qu'il se montre décent, méfiez-vous ; chaque fois qu'il sourit en signe d'amitié, redoublez de prudence.

You may escape, but you carry your prison smell with you. Where parks are free and benches available, you do not want them. Good food does not impress you. Vacations are for fools. You do not try too hard or expect too much of yourself. For it is still a white man's world and you feel your difficulties are the result of being black. You boldly meet the white man's eye and bite your tongue when it slips and calls him baas.

Vous pouvez fuir, mais vous emportez avec vous l'odeur de votre prison. Là où les parcs sont libres et les bancs accessibles, vous n'en voulez pas. La bonne nourriture ne vous impressionne pas. Les vacances sont pour les imbéciles. Vous ne vous efforcez pas trop, vous n'attendez pas grand-chose de vous-même, car c'est toujours un monde d'hommes blancs, et vous attribuez vos difficultés à votre couleur de peau. Vous soutenez hardiment le regard de l'homme blanc – et vous mordez votre langue quand elle fourche et l'appelle baas.

*Your anger is unabated, for each day's newly discovered small liberties recall restrictions in the past.
But as it flows-hot, strong, and unchecked-you know that in its dissipation is your first real freedom.*

Votre colère ne faiblit pas, car chaque petite liberté nouvellement découverte vous rappelle les restrictions passées. Mais à mesure qu'elle s'écoule – brûlante, puissante, sans entraves –, vous comprenez que sa dissipation est votre première vraie liberté.

P34

THE MINES

LES MINES

South Africa's wealth is rooted firmly in great mineral resources: diamonds, platinum, iron, copper, uranium, and, above all, gold. Gold was discovered a century ago and today the ore still pours from fifty-five operating mines. Most of these are located in the Witwatersrand of Transvaal, the ore-rich hills upon which Johannesburg, the «Golden City», has risen. So important is the Rand that South Africa has applied the name to its basic monetary unit. The mines produce about seventy per cent of the free world's supply of gold. In 1966, the output was nearly thirty-one million fine ounces worth nearly \$1,100,000,000.

La prospérité de l'Afrique du Sud repose solidement sur ses immenses ressources minières : diamants, platine, fer, cuivre, uranium, et surtout, l'or. Découvert il y a un siècle, le métal précieux continue d'affluer depuis cinquante-cinq mines en exploitation. La plupart se situent dans le Witwatersrand, au Transvaal, ces collines riches en minerai sur lesquelles s'est bâtie Johannesburg, la « Cité de l'Or ». Le Rand est si crucial que l'Afrique du Sud en a fait l'unité monétaire de base. Les mines y produisent environ 70 % de l'or du monde libre. En 1966, la production s'élevait à près de 31 millions d'onces d'or pur, pour une valeur approchant les 1,1 milliard de dollars.

The work of mining the gold-and three tons of earth from shafts two miles deep must be sifted to yield one ounce-falls entirely to Africans. Twenty four hours a day, six days a week, half a million Africans are at work in the earth. Of course, the mining companies also employ many whites, but all in supervisory capacities. Even those working under ground, and designated as miners, never touch pick or shovel or drilling machines. The brute work is done by Africans, although they are never given the dignity of being called miner, only «boy»-or «boss boy», if they head up a work gang, the highest job to which they can aspire.

L'extraction de l'or – où il faut tamiser trois tonnes de terre issue de puits profonds de trois kilomètres pour obtenir une seule once – incombe entièrement aux Africains. Vingt-quatre heures sur vingt-quatre, six jours par semaine, un demi-million d'entre eux travaillent sous terre. Les compagnies minières emploient aussi de nombreux Blancs, mais uniquement à des postes de supervision. Même ceux qui descendent dans les galeries, bien que désignés comme « mineurs », ne touchent jamais pioche, pelle ni foreuse. Le labeur pénible est réservé aux Africains, qui n'ont jamais la dignité d'être appelés « mineurs », seulement « boy » – ou « boss boy » s'ils dirigent une équipe, le poste le plus élevé qu'ils puissent espérer.

Labor for the mines works under contract and is recruited in the back-country tribal areas by mining company agents. Some men come from Lesotho and Botswana (formerly Basutoland and Bechuana-

land), others from as far away as Zambia and Angola. It is one of the rigidities of South African administration that the mines are permitted to import labor in droves, but that an outlander who crosses the border looking for work is subject to arrest and deportation.

La main-d'œuvre des mines travaille sous contrat et est recrutée par des agents des compagnies dans les zones tribales reculées. Certains hommes viennent du Lesotho et du Botswana (anciennement Basutoland et Bechuanaland), d'autres de aussi loin que la Zambie et l'Angola. L'une des rigidités de l'administration sud-africaine veut que les mines puissent importer massivement de la main-d'œuvre, tandis qu'un étranger franchissant la frontière à la recherche d'un emploi risque l'arrestation et l'expulsion.

Recruits from all points are brought to the tremendous Witwatersrand Native Labor Association main depot in Johannesburg. Here they are processed and assigned to the mines where they will work for the duration of their contract. It was at the depot that I got my first look at this fundamental aspect of South Africa's economy in operation.

Les recrutés, venus de tous horizons, sont acheminés vers l'immense dépôt principal de la Witwatersrand Native Labour Association à Johannesburg. C'est là qu'ils sont enregistrés et affectés aux mines où ils travailleront pour la durée de leur contrat. C'est dans ce dépôt que j'ai découvert pour la première fois ce rouage essentiel de l'économie sud-africaine en action.

I was about twenty at the time, aspiring to be a photographer, but working meanwhile as a layout assistant for Drum, an English-language magazine published in Johannesburg for African readers. Drum was unusual in having a racially mixed staff and widely popular for its exposes of the injustices of apartheid. But the wealthy white South African who owned the magazine also owned mines. Thus, when the editor announced one day that the Chamber of Mines wanted to run an advertising supplement in Drum, we were asked to cooperate. The supplement was aimed at attracting new laborers to the mines and the editorial department was expected to develop a success story on an individual miner. It was not an idea any of us sympathized with, for we all knew how grisly the mines really were. But the publisher was determined, and soon a reporter and photographer were sent off to show how well a career in the mines paid off.

J'avais une vingtaine d'années, je rêvais de devenir photographe, mais je travaillais alors comme assistant en mise en page pour Drum, un magazine en anglais publié à Johannesburg pour les lecteurs africains. Drum se distinguait par son équipe mixte et ses reportages percutants sur les injustices de l'apartheid. Pourtant, le riche propriétaire blanc du magazine possédait aussi des mines. Quand la rédaction apprit que la Chambre des mines souhaitait insérer un encart publicitaire dans Drum, on nous demanda de collaborer. Cet encart visait à attirer de nouveaux travailleurs vers les mines, et le service rédactionnel devait produire un récit édifiant sur un mineur ayant « réussi ». L'idée ne nous enthousiasmait guère : nous savions tous à quel point les conditions réelles étaient sordides. Mais le propriétaire insista, et bientôt, un reporter et un photographe furent envoyés illustrer les « avantages » d'une carrière minière.

One day the photographer could not go and I was chosen to stand in for him. We were picked up by a Chamber of Mines official and driven to the WNLA depot. The official conversed easily with the white reporter and ignored me. To him I was just another « bloody Kaffir » with a menial job to do and he carried on as though I were not there. This is customary and you grow used to it. I would have been surprised if he had treated me any differently.

Un jour, le photographe ne put se libérer et on me désigna pour le remplacer. Un responsable de la Chambre des mines vint nous chercher et nous conduisit au dépôt de la WNLA. L'homme discutait aisément avec le reporter blanc et m'ignorait superbement. Pour lui, j'étais un « sale Kaffir » de plus chargé d'une besogne subalterne, et il se comportait comme si je n'existais pas. C'est l'usage, on finit par s'y habituer. J'aurais été surpris qu'il en soit autrement.

At the depot we passed through the main gate in the high brick wall surrounding it and entered a complex of office buildings, sheds, and hospital facilities scattered over an area.

Au dépôt, nous franchîmes le portail principal dans le haut mur de briques qui l'enceignait, pénétrant ainsi dans un ensemble de bâtiments administratifs, de hangars et d'installations médicales dispersés sur un vaste terrain.

The yard was swarming with African men. There were Zulus, Swazis, Xhosas, airsick Barotses flown in from Zambia in a mining company plane, Shangaans from Mozambique, and Kwanyamas and Ovambos from South West Africa. All had signed on for a stint in the mines, although not many could read the contract in their hands. Read or not, each man was committed to an initial work period of nine months if he were from a protectorate, twelve months if from anywhere else. He would work nine or ten hours a day, six days a week, and his starting pay would be forty-two American cents a day. (That was 1961. Now it is up to forty-six cents a day.) The most he could look forward to, after many years in the mines in the highest grade he could attain, was \$38, one sixth of the beginning pay for novice white miners.

La cour grouillait d'hommes africains : des Zoulous, des Swazis, des Xhosas, des Barotsés mal remisés de leur vol depuis la Zambie dans un avion de la compagnie minière, des Shangaan du Mozambique, des Kwanyamas et des Ovambos du Sud-Ouest africain. Tous avaient signé pour une période de travail dans les mines – neuf mois s'ils venaient d'un protectorat, douze sinon. Peu pouvaient lire le contrat qu'ils tenaient à la main. Qu'ils l'aient lu ou non, chacun s'engageait à travailler neuf ou dix heures par jour, six jours par semaine, pour un salaire de départ de quarante-deux cents américains par jour. (C'était en 1961 ; aujourd'hui, il est passé à quarante-six cents.) Au mieux, après des années de labeur dans les mines et au grade le plus élevé qu'ils puissent atteindre, ils pourraient espérer gagner 38 dollars – soit un sixième du salaire d'embauche d'un mineur blanc débutant.

The African can be discharged, but he cannot quit. If he tries to escape he is branded a deserter and mine detectives from a special squad are sent to track him down.

L'Africain peut être licencié, mais il ne peut pas démissionner. S'il tente de s'enfuir, on le déclare déserteur et des détectives miniers d'une brigade spéciale sont lancés à ses trousses.

«Actually, we prefer to hire these country chaps,» the mine official said. «Otherwise we would have to compete with local industry in wages, and the urban African gets more money than we're willing to pay. The truth is that we are doing these men a favor by letting them work in the mines. That way they can supplement the income they get from their farms in their tribal lands at home.»

« En réalité, nous préférons engager ces campagnards », déclara l'officier des mines. « Sinon, nous devrions rivaliser avec les salaires de l'industrie locale, or les Africains des villes gagnent plus que ce que nous sommes prêts à payer. La vérité, c'est que nous leur rendons service en les employant dans les mines. Comme ça, ils peuvent compléter les revenus de leurs fermes, sur leurs terres tribales. »

P35

It was a twisted picture, although with a measure of truth in it. The urban African may not be doing very well, but he makes more than the coolie wage of the mines and he will not take a mine job. The mine operators argue that they cannot afford to pay more because, while there is inflation in everything else, the price of gold (\$35 the ounce) has not gone up in more than three decades. This cuts no ice with city Africans; the profit is there and the mine owners are neither ill-housed, ill-clothed, or ill-fed. They have assured themselves a never-ending supply of rural Africans and thus can get by without modernizing their equipment, upgrading their people, or paying decent wages.

Un raisonnement tordu, mais qui contenait une part de vérité. L'Africain urbain, même modestement loti, gagne plus que le salaire de misère des mines et refuse ces emplois. Les exploitants miniers prétendent ne pouvoir augmenter les salaires, arguant que, malgré l'inflation généralisée, le prix de l'or (35 dollars l'once) n'a pas bougé depuis plus de trente ans. Cet argument ne convainc pas les citoyens noirs : les profits existent, et les propriétaires de mines ne manquent ni de logement, ni de vêtements, ni de nourriture. Ils se sont assuré un flux inépuisable de ruraux africains, ce qui leur évite de moderniser leur équipement, de former leur personnel ou de verser des salaires décents.

So it is that labor comes to the WNLA depot, contract in hand, ready to dig the treasure under ground. That first day I saw them standing in their patient lines, some queuing up to be fingerprinted, others stripped naked for mass medical examination. Some had been issued a tunic and pants, the cost of which would be deducted from their first wages, and an identification bracelet.

Ainsi arrive la main-d'œuvre au dépôt de la WNLA, contrat en poche, prête à extraire le trésor des entrailles de la terre. Ce premier jour, je les vis faire la queue avec patience : les uns attendaient d'être pris d'empreintes, les autres, nus, subissaient un examen médical collectif. Certains avaient déjà reçu une tunique et un pantalon, dont le coût serait prélevé sur leur premier salaire, ainsi qu'un bracelet d'identification.

Once a man has run the course at the depot, and completed the administrative procedures, he is assigned to a mine in the Rand or to one of the Orange Free State gold fields, and transferred there by train.

Une fois les formalités du dépôt accomplies, l'homme est affecté à une mine du Rand ou des champs aurifères de l'État libre d'Orange, puis acheminé sur place par train.

I resolved to learn more about the mines, and in the years that followed I made my way to ten or more big mine compounds in the Rand. Sometimes I made friends with an African guard at the gate who would let me in. Sometimes I showed up so often the guards assumed I worked there. Once in, I was rarely interfered with. To the white guards, as to the mine official, I was just another Kaffir and they paid no attention to me. As a result, I had considerable freedom to see what I wanted to see.

Je décidai d'en savoir plus sur les mines. Au fil des années, je parvins à pénétrer dans une dizaine de grands complexes miniers du Rand. Parfois, je me liais d'amitié avec un gardien africain qui me laissait entrer. Parfois, ma présence si fréquente finit par leur faire croire que j'y travaillais. Une fois à l'intérieur, on ne m'importunait guère. Pour les gardes blancs, comme pour le responsable de la mine, j'étais un Kaffir comme un autre – ils ne me prêtaient aucune attention. J'eus ainsi une liberté considérable pour observer ce que je voulais.

The living conditions of the men who work the mines of South Africa are miserable almost beyond imagining-worse even than in the worst slums of Johannesburg. The miners are quartered in long, brick-walled structures with corrugated iron roofs. They live twenty to a room that measures eighteen by twenty-five feet. Each man has a concrete cubicle, the slab floor of which is his bed. What little furniture the common room contains-a few rough wooden tables and benches-is made by the occupants. Threadbare tunics and trousers hang about; it is a jungle of clothes. The most privacy a man can get is to hang a blanket in front of his bunk.

Les conditions de vie des mineurs sud-africains sont misérables au-delà de l'imaginable – pires encore que dans les taudis les plus sordides de Johannesburg. Ils sont entassés dans de longs bâtiments en brique aux toits de tôle ondulée. Vingt hommes partagent une pièce de cinq mètres sur huit. Chaque mineur dispose d'un cubicule en béton, dont la dalle nue lui sert de lit. Les rares meubles de la pièce commune – tables et bancs de bois brut – sont fabriqués par les occupants eux-mêmes. Des tuniques et des pantalons usés jusqu'à la corde pendent un peu partout, formant une forêt de haillons. Le seul semblant d'intimité consiste à tendre une couverture devant sa couchette.

Plumbing is not only ancient but inadequate. Shower rooms are crowded with men trying to bathe while others do their meager laundry.

Les installations sanitaires ne sont pas seulement vétustes, mais insuffisantes. Dans les salles de douche bondées, les hommes tentent de se laver tandis que d'autres y font leur lessive, aussi maigre soit-elle.

Food? Ask a man what the food is like and he says, «Like pig's food.» At mealtime the men line up to have their ration ladled out by a kitchen employee who uses a shovel to slop the porridge onto their plates. Each man must show a job ticket; only those who have worked may eat.

La nourriture ? Demandez à un mineur ce qu'il en pense, il répondra : « De la bouillie pour cochons. » À l'heure des repas, les hommes font la queue pour recevoir leur ration, servie à la pelle par un employé de

cuisine qui leur verse la bouillie directement dans l'assiette. Chacun doit présenter son ticket de travail : seuls ceux qui ont peiné ont droit à manger.

Breakfast is at 5 a.m. and consists of sour porridge and coffee. Lunch, after the first work shift ends between 1 and 3 p.m., is nyula, a stew of cabbage, carrots, and other vegetables, and sometimes meat, plus maize porridge. Supper is maize porridge and beans. The men crowd into their stuffy rooms to eat or squat outdoors. There is no dininghall, although there is a bar serving beer and hardliquor. Whenever possible the men go outside the compound to buy extra food-corn meal, for instance-which they cook themselves.

Le petit-déjeuner, servi à 5 heures du matin, se compose de bouillie aigre et de café. Le déjeuner, après la première équipe (entre 13 et 15 heures), consiste en nyula – un ragoût de chou, carottes et autres légumes, parfois agrémenté de viande –, accompagné de bouillie de maïs. Le dîner se limite à de la bouillie de maïs et des haricots. Les hommes s'entassent dans leurs chambres étouffantes pour manger ou s'accroupissent dehors. Pas de réfectoire, mais un bar où l'on sert bière et alcools forts. Dès qu'ils le peuvent, ils sortent du complexe pour acheter des vivres supplémentaires – de la farine de maïs, par exemple –, qu'ils cuisinent eux-mêmes.

Sunday is the mine worker's dayoff, but boredom makes this almost the worst day of all. Separated from their families, with recreation facilities almost nonexistent, the men mostly sit outside their rooms, doing nothing. Some sleep. Others take a walk or sew new patches on their ragged clothing.

Le dimanche, jour de repos, est presque le pire de tous. Coupés de leur famille, sans aucune activité de loisir, les mineurs passent leur temps assis devant leur chambre, à ne rien faire. Certains dorment. D'autres se promènent ou raccommode leurs vêtements en lambeaux.

To relieve the tedium, a number of men participate in programs of tribal dances-the so-called «mine dances»-which are a big tourist attraction for whites visiting Johannesburg. The dances are said to be entertainment for the blacks, but the audience in the stands is strictly segregated, and somehow the dancers always end up facing the whites and showing their backs to Africans. No admission is charged, but this is no more than fair considering that the performers do not get paid and that the audience is told, by signs on the walls, not even to toss a few coins into the arena as a tip.

Pour rompre la monotonie, certains participent aux « danses des mines », des spectacles de danses tribales qui attirent les touristes blancs de Johannesburg. On prétend que ces représentations divertissent les Noirs, mais les gradins sont strictement ségrégués, et les danseurs finissent toujours par tourner le dos au public africain pour faire face aux Blancs. L'entrée est gratuite – ce qui est bien normal, puisque les artistes ne sont pas rémunérés. Les panneaux muraux rappellent même au public de ne pas jeter quelques pièces en pourboire.

Technically, the workers are free to visit the nearby townships on their day off, but few do. They often are simple, inexperienced fellows and impressed by the florid company lectures on the perils of the city, with its rough tsotsi gangs and diseased women.

En théorie, les travailleurs ont le droit de se rendre dans les townships voisins durant leur jour de congé, mais peu osent le faire. Ces hommes, souvent naïfs et sans expérience, sont impressionnés par les discours alarmistes de la compagnie sur les dangers de la ville : gangs de tsotsis violents et femmes porteuses de maladies.

P36

Thus their blank and indistinguishable days, their circumscribed existence, their cramped and inward-turning lives. With women unavailable, homosexuality is widespread. There is even a word in minetalk for sleeping with another man: matamyola. The mine officials condone and encourage this and raw jokes about matamyola are frequent.

Ainsi s'écoulent leurs journées vides et interchangeable, leur existence bornée, leurs vies repliées sur elles-mêmes. Privés de femmes, beaucoup se tournent vers l'homosexualité – au point qu'un terme du

jargon minier désigne ces relations : matamyola. Les responsables ferment les yeux, voire encouragent la pratique, et les blagues graveleuses sur le sujet abondent.

At the end of his contract, the worker can sign on again, this time (and each subsequent term) for six months, or he may go home again.

À la fin de son contrat, le travailleur peut le renouveler – pour six mois cette fois, puis à chaque fois –, ou rentrer chez lui.

If he chooses to leave, he is sent back to the WNLA depot, where he receives in a lump sum the money the mine management has been withholding for him. It is never very much, but it is a rare man who has set aside anything from his cash in hand, and it gives him a chance to reach home with some thing in his pocket. If he quits at the end of his first contract, he is given a bonus certificate which entitles him to a two-cent a day raise should he decide within six months to sign on again. If he waits longer than six months, or loses his certificate, he starts over again at the beginning rate.

S'il choisit de partir, on le renvoie au dépôt de la WNLA, où il touche en une fois l'argent que la direction a retenu sur son salaire. La somme est toujours dérisoire, mais peu d'hommes ont réussi à épargner sur leur paie courante – ce pécule leur permet au moins de rentrer avec un peu d'argent. S'il quitte la mine à l'issue de son premier contrat, on lui remet un certificat de prime lui garantissant une augmentation de deux cents par jour s'il signe un nouveau contrat dans les six mois. S'il attend plus longtemps ou égarde son certificat, il devra recommencer au salaire de base.

There are many temptations in his path, however. The white traders who run the scores at the depot, and the licensed hawkers and peddlers outside, try every wile to hustle the miners and part them from their cash as they wait for transportation on the trains that will take them home.

Pourtant, le chemin du retour est semé d'embûches. Les commerçants blancs qui tiennent les échoppes du dépôt, comme les colporteurs autorisés à l'extérieur, usent de tous les stratagèmes pour soutirer aux mineurs leur maigre pécule pendant qu'ils attendent le train du retour.

articles of clothing, or a cowboy hat, and the self-conscious grins of emancipated men. The system proceeds and they are no longer part of it. They watch the action going on around them, trying to get accustomed to free dom from casks and orders, and basking in the jokes thrown their way. At this point the hawkers descend. They grab a man's arm aggressively, or swipe his hat and shout, «C'mon, brother. C'mon,» until they have wheedled him into buying their shoddy wares. The appeal is shrewdly calculated-it is the first and last time he will ever be called brother by a white man and it often works. Some merchants even employ white girls to entice the miners into their stores by kissing them on the cheek. Many miners succumb to these blandishments and giddily spend their stake.

On reconnaît aisément ceux qui rentrent chez eux : vêtus de hardes neuves ou coiffés d'un Stetson, ils arborent le sourire gêné d'hommes enfin libérés. Le système les a rejetés, ils n'en font plus partie. Ils observent l'agitation autour d'eux, s'habituent peu à peu à l'absence de consignes, savourent les plaisanteries qu'on leur lance. C'est alors que les marchands fondent sur eux. Ils leur saisissent le bras avec insistance, leur volent leur chapeau en hurlant « Allez, frère ! Allez ! » jusqu'à ce qu'ils aient cédé et acheté leurs pacotilles. La manœuvre est habile : c'est bien souvent la première et dernière fois qu'un Blanc les appelle « frère » – et ça marche. Certains commerçants emploient même des jeunes Blanches pour attirer les mineurs en les embrassant sur la joue. Beaucoup craquent et dilapident leur argent dans une euphorie passagère.

The majority of miners reenlist when its contracts are up. Poor as a mine living is, for these men it is even poorer at home. One will tell you, «I'll be going home when the drought ends.» But it never does, and life in the mines goes on.

La plupart des mineurs renouvellent leur contrat à son terme. Précaire, leur existence dans les mines l'est encore plus chez eux. « Je rentrerai quand la sécheresse sera finie », dira l'un. Mais la sécheresse ne finit jamais, et la vie dans les mines continue.

Finally, there are the men who never reach their contract's end. These are the unlucky victims of mine accidents or of phthisis, a deadly and so far incurable disease of the lungs, which is prevalent among South African miners. In either case, the man is returned to the WNLA depot for hospitalization, cancellation of his contract, and discharge. The mine company arranges for him to get compensation, sometimes in installments, which presumably protects the improvident African from spending all his money at one time or in one place. But it also means that outstanding balances need not be paid over on a man's death and that, even in incapacity, a man does not have freedom to go his own way.

Il y a enfin ceux qui n'atteindront jamais la fin de leur contrat : les victimes d'accidents ou de phthisie, cette maladie pulmonaire mortelle et incurable, endémique chez les mineurs sud-africains. Dans les deux cas, l'homme est rapatrié au dépôt de la WNLA pour y être hospitalisé, son contrat annulé, puis résilié. La compagnie minière lui obtient une indemnité, parfois versée en plusieurs fois – mesure censée protéger l'Africain imprévoyant d'une dépense impulsive. Mais cela signifie aussi que les ardoises en suspens n'ont pas à être soldées en cas de décès, et qu'un homme, même invalide, ne recouvre pas pour autant sa liberté.

The scale of payment is frugal. For losing two legs above the knee, and thus his livelihood, one fellow I saw received \$1,036, which was being paid out at the rate of \$8.40 a month and was supposed to last him the rest of his life.

Les indemnités sont chiches. Un homme ayant perdu ses deux jambes au-dessus du genou – et donc tout moyen de subsistance – touchait 1 036 dollars, versés à raison de 8,40 dollars par mois. Une somme censée lui durer toute une vie.

However they leave sick, injured, worn out, or hale and hearty with the savings of twenty years' work at \$38 a month they are never missed. For as they go out the gate, there always are new men coming in.

Qu'ils partent malades, estropiés, épuisés ou valides avec les économies de vingt ans de labeur à 38 dollars par mois, personne ne les regrette. Car à peine ont-ils franchi la grille que d'autres les remplacent.

P39

At assignment desk (left) clerk's rubber stamp dictates mine where man will work. Below: The Zits are tedious; processing may take two days, time for which men are not paid. Opposite: Fingerprinting is necessary step in issuance of all-important pass legalizing workman's presence in white area for duration of his job.

À gauche, au bureau d'affectation : le tampon de l'employé désigne la mine où l'homme travaillera. Ci-dessous : les formalités administratives sont interminables ; l'attente peut durer deux jours, deux jours non rémunérés. En face : la prise d'empreintes, étape obligatoire pour obtenir le laissez-passer indispensable – celui qui légalise sa présence en zone blanche pour la durée de son contrat

P43

During group medical examination (preceding pages), the nude men are herded through a string of doctors' offices. After processing, they wait at railroad station for transportation to mine. Identity tag on wrist shows shipment of labor to which man is assigned.

Lors de l'examen médical collectif (pages précédentes) : les hommes, nus, sont dirigés en file à travers une série de cabinets médicaux. Une fois les formalités terminées, ils attendent en gare le train qui les mènera à la mine. Le bracelet d'identité au poignet indique le convoi de main-d'œuvre auquel chacun est affecté.

P45

Left: Section of Rand Leases mine compound, outside Johannesburg, where African miners live while on contract. No families or women are allowed. This is a typical compound, with buildings laid out in a square and only one gate. Barracks-like buildings are divided into starkly simple rooms (below) with bunk space for twenty men. There are no closets or cupboards, so clothes and boots hang all over.

À gauche : une section du complexe minier de Rand Leases, en périphérie de Johannesburg, où logent les mineurs africains sous contrat. Ni familles ni femmes n'y sont autorisées. L'agencement est typique :

des bâtiments disposés en carré, une seule entrée. Les baraquements sont divisés en chambres spartiates (ci-dessous), où vingt hommes partagent des couchettes en béton. Pas de placards ni d'armoires – vêtements et bottes pendent où ils peuvent.

P47

Left: Kitchen helper dumps food on men's plates with shovel. Diet is nyula, a vegetable mixture, and maize-meal porridge served twice aday. Below: Miner sleeps on concrete slab, must supply own bedding. Storage is improvised. Cardboard punched with holes and hung from the ceiling serves one man as holder for his spoons.

À gauche : un aide-cuisinier sert la nourriture à la pelle dans les assiettes. Le menu se limite au nyula (mélange de légumes) et à la bouillie de maïs, servis deux fois par jour. Ci-dessous : un mineur dort sur une dalle de béton – à lui de fournir sa literie. Le rangement s'improvise. Un homme a percé des trous dans du carton suspendu au plafond pour y glisser ses cuillères.

P49

Miners are idle on Sunday. Some, like man with penny whistle, pass time with musical instruments. Below, right : Man stares at snapshot of his wife on tribal reserve, whom he will not see for duration of his contract.

Le dimanche, les mineurs traînent leur ennui. Certains, comme cet homme à la flûte en fer-blanc, tuent le temps avec des instruments de fortune.

Ci-dessous, à droite : un mineur fixe la photo de sa femme, restée dans la réserve tribale. Il ne la reverra pas avant la fin de son contrat.

P50

Left, Men going home. They leave with more than they brought with them: bicycles, foot Lockers filled with junk clothing, blankets, other things bought at concession stores. As old group leaves, new one arrives (right), driven to mines by failing crops. Man with cane is signing on again despite wooden leg, result of mine accident. Below stands Johannesburg, Golden City, built by African labor and wealth of gold extracted from the earth.

À gauche : des mineurs rentrent chez eux, chargés de plus qu'à leur arrivée – vélos, malles remplies de hardes, couvertures et autres babiole achetées aux échoppes du dépôt. À droite : un nouveau groupe arrive, poussé par la misère des récoltes. L'homme à la canne s'engage à nouveau, malgré sa jambe de bois, séquelle d'un accident minier. Ci-dessous : Johannesburg, la Cité d'Or, bâtie par le travail africain et la richesse tirée des entrailles de la terre.

P52

POLICE & PASSEPORTS

POLICE & PASSEPORTS

Much of what is reported here and throughout this book will seem incredible to people living outside South Africa, beyond the confines of apartheid. When I say that people can be fired or arrested or

abused or whipped or banished for trifles, I am not describing the exceptional case for the sake of being inflammatory. What I say is true and most white South Africans would acknowledge it freely. They do not pretend these things are not happening. The essential cruelty of the situation is not that all blacks are virtuous and all whites villainous, but that the whites are conditioned not to see anything wrong in the injustices they impose on their black neighbors. The cold impersonality and righteousness of white supremacy are what make life in South Africa monstrous, and the ordinary standards of judging people's worth irrelevant.

Une grande partie de ce qui est rapporté ici et dans ce livre paraîtra incroyable aux personnes vivant hors d'Afrique du Sud, en dehors des limites de l'apartheid. Quand j'affirme que des gens peuvent être licenciés, arrêtés, maltraités, fouettés ou bannis pour des riens, je ne décris pas un cas exceptionnel dans le but de provoquer. Ce que je dis est vrai – et la plupart des Blancs sud-africains le reconnaîtraient volontiers. Ils ne prétendent pas que ces choses n'arrivent pas. L'essentiel de la cruauté de la situation ne réside pas dans le fait que tous les Noirs seraient vertueux et tous les Blancs méchants, mais dans le fait que les Blancs sont conditionnés à ne voir aucun mal dans les injustices qu'ils infligent à leurs voisins noirs. C'est la froideur impersonnelle et la certitude morale de la suprématie blanche qui rendent la vie en Afrique du Sud monstrueuse, et qui rendent les critères ordinaires d'évaluation de la valeur des gens sans pertinence.

The standard by which the police operate, for instance, is cruelly simple. To them every black man is a criminal suspect. In a technical sense, the police are not far off the mark to be so suspicious. The laws of apartheid are a far-reaching tangle of restrictions, reaching so deeply into everyday life that it is a rare African who does not violate some law. In fiscal 1964, some 2,200,000 crimes were reported in South Africa, which has a total population of only seventeen million people. One-third of these were not crimes in any moral sense, but crimes that only a black man could commit by being in the wrong place, at the wrong time, with the wrong papers. If a black man sits on a park bench reserved for whites, he can be fined up to \$840, or jailed up to three years, or whipped (maximum: ten lashes), or any combination of the three. To qualify to have his wife and children live with him in an urban area, an African who was not born in that area must have lived there for fourteen years and have held one job for all of that time. The African worker may not strike. Maximum penalty: \$1,400 and three years in prison. Any African may be summarily removed from the town in which he lives, should the Government decide he represents «surplus labor.» The Government can cancel the employment of any African, for whatever reason, regardless of how long he has been so employed and even if his employer opposes the cancellation. Police are entitled, without warrant, to enter and search suspicious premises at any time of the day or night. A boy who continues to live with his parents after reaching his eighteenth birthday, unless he gets a special permit to do so, commits a crime. The Government may empower police constables to arrest and imprison a man without trial. A prisoner can be detained for up to 180 days without being charged. The sentences of political prisoners are, in effect, open-ended and can be prolonged indefinitely. Anyone openly critical of the Government policies can be banished to a remote camp or be confined indefinitely to his home. Newspapers can be forbidden to quote such a person on any subject. Anyone who writes a message on the wall of a building advocating increased political rights for blacks is guilty of sabotage. Minimum sentence: five years. Africans may not possess firearms. Minimum penalty: five years. Maximum penalty: death. A policeman may at any time call upon any African who is sixteen or older to produce his reference book. If the African fails to produce it, or if his papers are not in order, he is committing a criminal offense and is liable to a fine or imprisonment.

Les critères selon lesquels la police agit sont d'une simplicité cruelle. Pour elle, tout homme noir est un suspect. Sur le plan technique, les policiers n'ont pas tout à fait tort d'être aussi méfiants. Les lois de l'apartheid forment un enchevêtrement de restrictions si vastes, s'insinuant si profondément dans la vie quotidienne, qu'il est rare qu'un Africain n'en enfreigne aucune. En 1964, environ 2 200 000 crimes ont été recensés en Afrique du Sud, pays qui ne compte alors que dix-sept millions d'habitants. Un tiers de ces infractions n'étaient des crimes en aucun sens moral, mais des délits qu'un homme noir seul pouvait commettre – en se trouvant au mauvais endroit, au mauvais moment, avec les mauvais papiers.

Si un homme noir s'assoit sur un banc de parc réservé aux Blancs, il peut être condamné à une amende allant jusqu'à 840 dollars, ou emprisonné jusqu'à trois ans, ou fouetté (dix coups maximum), ou subir une

combinaison de ces peines.

Pour qu'un Africain né hors d'une zone urbaine puisse y faire vivre sa femme et ses enfants, il doit y avoir résidé quatorze ans et occupé le même emploi pendant toute cette période.

L'ouvrier africain n'a pas le droit de faire grève. Peine maximale : 1 400 dollars d'amende et trois ans de prison.

Tout Africain peut être expulsé sans préavis de la ville où il vit si le gouvernement décide qu'il représente une « main-d'œuvre excédentaire ».

Le gouvernement peut révoquer l'emploi de tout Africain, pour quelque raison que ce soit, peu importe la durée de son emploi, même si son employeur s'y oppose.

La police a le droit, sans mandat, de pénétrer et de fouiller des locaux suspects à toute heure du jour ou de la nuit.

Un jeune homme qui continue de vivre avec ses parents après ses dix-huit ans, s'il n'obtient pas d'autorisation spéciale, commet un délit.

Le gouvernement peut habiliter les agents de police à arrêter et emprisonner un individu sans procès.

Un détenu peut être maintenu en détention jusqu'à 180 jours sans inculpation.

Les peines des prisonniers politiques sont, en pratique, indéterminées et peuvent être prolongées indéfiniment.

Toute personne critiquant ouvertement les politiques gouvernementales peut être bannie dans un camp isolé ou assignée à résidence à perpétuité. Les journaux peuvent se voir interdire de citer une telle personne, quel que soit le sujet.

Quiconque écrit un message sur un mur prônant des droits politiques accrus pour les Noirs est coupable de sabotage. Peine minimale : cinq ans.

Les Africains n'ont pas le droit de posséder des armes à feu. Peine minimale : cinq ans. Peine maximale : la mort.

Un policier peut, à tout moment, demander à tout Africain âgé de seize ans ou plus de présenter son livret de référence. Si l'Africain ne peut le produire, ou si ses papiers ne sont pas en règle, il commet une infraction passible d'amende ou d'emprisonnement.

The last is the nub of the infamous «pass laws,» a complex mesh of rules and regulations that restrict the freedom of movement of Africans. Compared to some of the other oppressive statutes of apartheid, the pass laws on paper seem modest enough. But in practice they are the keynote on which enforcement of the entire apartheid system is based.

Ce dernier point est le cœur des redoutables « lois sur les laissez-passer », un ensemble complexe de règles qui restreignent la liberté de mouvement des Africains. Sur le papier, ces lois peuvent paraître moins draconiennes que d'autres textes répressifs de l'apartheid. Mais en pratique, elles en constituent la pierre angulaire, le fondement sur lequel repose l'application de tout le système.

The African does not have the right to walk the city streets of his country. His presence in white urban areas is tolerated only as long as he is required to do his job. At all other times he is a trespasser, unless he has his reference book with its identification card and a rubber-stamp permit to move about the white community. He calls this reference book his passport to existence. Without it a black man is nothing. He cannot get a job, find housing, get married, or even pick up a parcel at the post office. He must have an employer's signature on his pass to prove he is working. Permission to look for a new job requires a separate permit. If a man wants to visit friends in another city, he needs a stamp before he can get on the train.

L'Africain n'a pas le droit de circuler librement dans les rues de son propre pays. Sa présence dans les zones urbaines blanches n'est tolérée que tant qu'il y exerce un emploi. Le reste du temps, il est considéré comme un intrus, à moins d'avoir sur lui son reference book – un livret contenant sa carte d'identité et un tampon l'autorisant à se déplacer dans les quartiers blancs. Il appelle ce document son « passeport pour exister ». Sans lui, un homme noir n'est rien. Il ne peut ni trouver de travail, ni se loger, ni se marier, ni même retirer un colis à la poste. Son laissez-passer doit porter la signature de son employeur pour prouver

qu'il est en activité. Chercher un nouvel emploi exige un permis distinct. S'il souhaite rendre visite à des amis dans une autre ville, il lui faut un tampon spécial avant même de monter dans le train.

P53

A man's pass contains his life history in brief detail. It tells his name, where he comes from, which tribe he belongs to, the name of his tribal chief, the place and date of his birth, and his father's birth place. The pass also gives a history of a man's past employment (too many jobs, briefly held, can be a mark against him), tells whether he has paid his taxes and indicates his grade of employment-domestic servant, laborer, student, clerk, etc.

Le laissez-passer d'un homme résume son histoire en quelques lignes. On y lit son nom, son lieu d'origine, sa tribu d'appartenance, le nom de son chef tribal, son lieu et sa date de naissance, ainsi que celui de son père. Ce document retrace aussi son parcours professionnel (trop d'emplois successifs et brefs peuvent lui être préjudiciables), précise s'il a acquitté ses impôts et indique sa catégorie socioprofessionnelle : domestique, ouvrier, étudiant, employé de bureau, etc.

The Government can «pull» a man's pass at any time for any reason, or for no reason at all. Simply by «stamping him out,» it may expel him from the city, even if he was born there and has a home, job, and family there. Such a man is «removed» to the tribal district of his forebears, even though he himself has never lived in that district and has no friends there or hope of employment. By keeping him in constant dread of losing his permission to stay, the pass laws succeed in their avowed purpose of never letting the African forget that he «doesn't belong» in the urban areas. They reduce him to something less than a human being; he becomes merely a unit of labor, whose only justification for being in the urban areas is to minister to the needs of the white community. When he ceases to do that, he has to go.

Le gouvernement peut «retirer» le passeport d'un homme à tout moment, pour n'importe quel motif ou sans raison aucune. Il suffit d'un tampon d'annulation pour l'expulser de la ville, même s'il y est né, même s'il y a un foyer, un travail et une famille. Un tel homme est «renvoyé» dans le district tribal de ses ancêtres, même s'il n'y a jamais vécu, n'y connaît personne et n'y a aucune chance de trouver un emploi. En le maintenant dans la crainte permanente de perdre son droit de séjour, ces lois atteignent leur objectif affiché : rappeler sans cesse à l'Africain qu'il «n'a pas sa place» en ville. Elles le réduisent à moins qu'un être humain – une simple unité de main-d'œuvre, dont la seule raison d'être en zone urbaine est de servir les besoins de la communauté blanche. Dès qu'il cesse de l'être, il doit partir.

The African must carry his passbook with him religiously, twenty-four hours a day. If he is caught without it, or if his papers are out of order (if he has no job, for instance, or has not paid his tax, or if his residence permit is made out for a city other than the one he is in), the result is almost always a fast trip to jail.

L'Africain doit porter son livret sur lui en permanence, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, comme une obligation sacrée. S'il est surpris sans lui, ou si ses papiers ne sont pas en règle (s'il est sans emploi, s'il n'a pas payé ses impôts, ou si son permis de séjour mentionne une autre ville que celle où il se trouve), le résultat est presque toujours le même : un aller simple en prison.

You can expect to be challenged for your pass practically every day. During a «blitz» as many as twenty-five hundred police sweep the streets check ingpasses, and you may be stopped a hundred times.

On peut s'attendre à être contrôlé pour son passeport pratiquement tous les jours. Lors d'un «raid», jusqu'à deux mille cinq cents policiers ratissent les rues pour vérifier les laissez-passer, et l'on peut être interpellé une centaine de fois.

The pass laws help to breed insecurity early in an African's life. A schoolboy under sixteen doesn't need a pass, but as he grows taller and puts on long pants he is likely to be picked up. A common sight in the pass office is the headmaster arriving to vouch that his students satisfy the residence requirements and are legitimately enrolled.

Les lois sur les passeports instillent l'insécurité dès le plus jeune âge. Un écolier de moins de seize ans n'a pas besoin de laissez-passer, mais à mesure qu'il grandit et qu'il porte des pantalons longs, il risque d'être interpellé. Une scène courante dans les bureaux des passeports : un directeur d'école qui se présente pour attester que ses élèves remplissent bien les conditions de résidence et sont régulièrement inscrits.

One woman I knew had no legal existence in the eyes of the law. She had been born in one city and had gone to live temporarily in another. She was stamped out of the second city and then found that by leaving her home town she had lost her right to return there. It was as though a New Yorker had been ordered out of Philadelphia for staying too long, and was then refused permission to reenter New York. So she just drifted, and when she was challenged tried her best to explain. Hier 18:57

Une femme que je connaissais n'avait aucune existence légale aux yeux de la loi. Née dans une ville, elle était partie s'installer temporairement dans une autre. On l'avait « radiée » de la seconde, puis elle avait découvert qu'en quittant sa ville natale, elle avait perdu le droit d'y revenir. C'était comme si un New-Yorkais, expulsé de Philadelphie pour y être resté trop longtemps, s'était vu refuser le droit de rentrer à New York. Alors elle errait, et quand on lui demandait ses papiers, elle tentait tant bien que mal de s'expliquer.

Lack of a permit sometimes does break up a family. I knew of one youngwoman who came from the nearby city of Vereeniging to marry a Johannesburg man. She got permission to work and took a job there. Later she quit to be a housewife. Eventually she wanted to resume work and went to apply for new papers. «Aha,» the authorities said, «you haven't worked in more than three months. Have you been having a baby? No? Then you have no excuse for not working and have lost your right to stay in Johannesburg.» Married or not, she was scamped out of town.

L'absence de permis peut parfois briser une famille. Je connaissais une jeune femme venue de Vereeniging, une ville voisine, pour épouser un homme de Johannesburg. Elle avait obtenu l'autorisation de travailler et y avait trouvé un emploi. Plus tard, elle l'avait quitté pour devenir femme au foyer. Quand elle avait voulu reprendre un travail et demander de nouveaux papiers, les autorités lui avaient rétorqué : « Ah ! Vous n'avez pas travaillé depuis plus de trois mois. Avez-vous eu un enfant ? Non ? Alors vous n'avez aucune excuse pour ne pas travailler, et vous avez perdu votre droit de séjour à Johannesburg. » Mariée ou non, on l'avait « expulsée » de la ville.

To get his first pass, the young African applies to the Commissioner of Bantu Affairs. Except for a long line he normally encounters little difficulty here. To get the rubber-stamp permit he needs, however, he must go to the Office of influx Control. Here he waits in another long, slow line; at the end of it decisions vitally affecting his future will be casually made. In order to stay in the area, he must have papers from the white official in charge of the township certifying that he has been a legal resident there since birth. These must be supported by a document from his school confirming his residence. And he must have his baptismal certificate and proof of employment. His mother must appear for interrogation, which often becomes abusive, for the petty functionaries think that shouts and curses will rattle black women into blurring out any truth they may be hiding.

Pour obtenir son premier passeport, le jeune Africain s'adresse au Commissaire aux affaires bantoues. Mis à part une longue file d'attente, il ne rencontre généralement pas de difficulté. Mais pour obtenir le tampon d'autorisation indispensable, il doit se rendre au Bureau de contrôle des flux migratoires. Là, une autre interminable queue l'attend ; à son terme, des décisions cruciales pour son avenir seront prises avec désinvolture. Pour rester dans la zone, il lui faut : un document du responsable blanc du township attestant qu'il y réside légalement depuis sa naissance, une attestation de son école confirmant son domicile, son certificat de baptême, une preuve d'emploi. Sa mère doit aussi se présenter pour un interrogatoire, souvent humiliant, car les petits fonctionnaires estiment que cris et insultes feront avouer aux femmes noires toute vérité qu'elles tenteraient de dissimuler.

But if the mother stands her ground, and the son's papers are in order, his permit will be granted. If any thing goes wrong, he will be scamped out.

Si la mère tient bon et que les papiers du fils sont en règle, le permis lui sera accordé. Si le moindre problème survient, il sera « expulsé ».

Permits to hunt for a job also are issued by Influx Control Office. The Government uses the permits to regulate the flow of incoming black labor. Such permits are usually valid for seven or fourteen days. If a man fails to find the job time, he can apply to have the permit renewed. The authorities may renew it or they may arbitrarily assign the man to a job-any job that needs filling at that moment. Employers who are personally unpopular with their help or have «unpopular» jobs that they know they can't fill any other way, use the Influx Control Office as their employment agency. If a man refuses to take the job assigned, he is stamped out of town. If he accepts, even temporarily, he is «graded» to fit the job. An experienced clerk, for instance, may be classified «domestic servant» and his papers stamped. Then he may well be stuck with that kind of employment all the rest of his life.

Les autorisations de recherche d'emploi sont également délivrées par le Bureau de contrôle des flux migratoires. Le gouvernement s'en sert pour réguler l'afflux de main-d'œuvre noire. Ces permis sont généralement valables sept ou quatorze jours. Si l'homme n'a pas trouvé de travail dans les délais, il peut demander un renouvellement – que les autorités accorderont ou non. Elles peuvent aussi lui attribuer arbitrairement un poste, n'importe lequel pourvu qu'il soit à pourvoir sur-le-champ. Certains employeurs, impopulaires auprès de leur personnel ou proposant des « métiers indésirables » qu'ils peinent à combler, utilisent ce bureau comme agence de recrutement forcé. Si le candidat refuse le poste imposé, on l'« expulse » de la ville. S'il l'accepte, ne serait-ce que provisoirement, il est « classé » en conséquence. Un commis expérimenté, par exemple, peut se voir estampillé « domestique » – et rester bloqué dans cette catégorie toute sa vie.

P54

Unless he is employed, or has a job-hunting permit, the African's freedom is short-lived. In Croesus, the big industrial area in Johannesburg, men and women looking for jobs arrive early, even before the plants open. But the police are also on the scene early, checking passes. They arrest the unemployed for vagrancy even as they stand waiting for the hiring office to open.

Sans emploi ni permis de recherche, la liberté de l'Africain est de courte durée. À Croesus, la grande zone industrielle de Johannesburg, hommes et femmes en quête de travail arrivent tôt, parfois avant même l'ouverture des usines. Mais la police est déjà sur place, contrôlant les passeports. Elle arrête les chômeurs pour vagabondage alors qu'ils font simplement la queue devant le bureau des embauches.

Most pass arrests are made by policemen who are themselves black. These African cops are resented by urban Africans as much or more than the white ones. The police like to recruit Africans fresh from the rural areas, country boys. Naturally, such a man feels nervous and insecure in the city. But his uniform and the authority it gives him are his big chance to show he is somebody-not just a country lug. White superiors successfully brainwash black cops into believing it is asin not to carry a reference book. «I have my pass» the black cop tells you righteously. «Why don't you have yours?» The inherent insult of the pass system does not occur to him.

La plupart des arrestations pour passeport sont effectuées par des policiers noirs. Ces agents africains sont haïs par les citoyens noirs autant, sinon plus, que leurs collègues blancs. La police recrute de préférence des campagnards fraîchement débarqués en ville, des garçons des zones rurales. Naturellement, ces hommes se sentent mal à l'aise et insécures dans l'environnement urbain. Mais leur uniforme et l'autorité qu'il leur confère représentent leur grande occasion de prouver qu'ils « comptent » – qu'ils ne sont plus de simples p loucs. Leurs supérieurs blancs leur ont si bien lavé le cerveau qu'ils finissent par croire qu'il est « criminel » de ne pas avoir son livret. « Moi, j'ai mon passeport, » vous lance le policier noir avec suffisance. « Pourquoi pas vous ? » L'humiliation intrinsèque du système ne lui effleure même pas l'esprit.

Pass offenses are the one crime for which no official docket has to be made up. No witness is necessary and the arresting officer does not even have to appear in court. If arrested during a pass raid, the African must endure the humiliating experience of being handcuffed and marched through the city

or township for all to see as the policeman goes about collecting new prisoners. The parade continues until the policeman runs out of handcuffs, or decides to quit for the day. Then he is taken to the neighborhood police station and held overnight. Next morning he is moved by van to the special Bantu Commissioner's Court-each city has one-which deals solely with pass offenses. Anyone arrested on a Friday must wait out the weekend in jail until the court reconvenes on Monday.

Les infractions liées aux passeports sont le seul délit pour lequel aucun procès-verbal officiel n'est établi. Aucun témoin n'est requis, et l'agent qui procède à l'arrestation n'a même pas à comparaître. Lors d'un raid, l'Africain interpellé doit subir l'humiliation d'être menotté et exhibé à travers la ville ou le township, sous les yeux de tous, tandis que le policier enchaîne les arrestations. La marche continue jusqu'à ce que l'agent n'ait plus de menottes ou décide de terminer sa journée. Le prisonnier est ensuite conduit au poste de police local et détenu jusqu'au lendemain. Le matin, un fourgon l'emmène devant le « Tribunal spécial du Commissaire aux affaires bantoues » – chaque ville en possède un, réservé aux délits de passeport. Ceux qui sont arrêtés un vendredi doivent passer le week-end en prison avant que le tribunal ne se réunisse à nouveau le lundi.

Each weekday morning vans from all over the city and surrounding townships converge on the court building. There they deposit prisoners of both sexes by the hundreds, as many as eight hundred in a single day following a particularly ambitious blitz. A crowd of Africans mills around the outside gate. They are friends and relatives of the prisoners, looking for a missing husband or father, waiting with cash to pay his fine or at least to slip him some food to take along to prison. If loved ones are not there in person to see a prisoner taken in for trial, they may never know what happened to him. So many prisoners are processed through that after sentencing they are almost impossible to trace. Handcuffed blacks were arrested for being in white area illegally.

Chaque matin de semaine, des fourgons en provenance de toute la ville et des townships environnants convergent vers le palais de justice. Ils y déversent des centaines de détenus, hommes et femmes – jusqu'à huit cents en une seule journée après un raid particulièrement massif. Une foule d'Africains se presse devant le portail : amis et proches des prisonniers, à la recherche d'un mari ou d'un père disparu, munis d'argent pour payer l'amende ou, à défaut, glisser un peu de nourriture au détenu avant son incarcération. Si personne n'est présent pour voir un prisonnier conduit à son procès, ses proches risquent de ne jamais savoir ce qu'il est devenu. Tant de détenus transitent par ce tribunal qu'après leur condamnation, il devient presque impossible de les retrouver. Des Noirs menottés, arrêtés pour présence illégale en zone blanche.

P55

During a "swoop," police are everywhere, checking passes. Left: Young boy is stopped for his pass as white plainclothesman looks on. Checks go on in the townships, too. Below: A student who said he was going to fetch his textbook is pulled in. To prove he was still in school he showed his fountain pen and ink-stained fingers. But that was not enough; in long pants he looked older than sixteen.

Lors d'un « raid », la police est omniprésente, contrôlant les passeports. À gauche : Un jeune garçon est interpellé sous le regard d'un policier en civil. Les contrôles ont aussi lieu dans les townships. Ci-dessous : Un étudiant, qui affirmait aller chercher son manuel scolaire, est arrêté. Pour prouver qu'il était encore scolarisé, il a montré son stylo-plume et ses doigts tachés d'encre. Sans succès : en pantalon long, il semblait avoir plus de seize ans.

p58

Pass raid outside Johannesburg station. Every African must show his pass before being allowed to go about his business. Top, right: Police check passes for employer's signature, proof that taxes are paid, and legality of presence in white area. Sometimes (middle) check broadens into search of a man's person and belongings. Bottom: White policeman oversees check of one man's documents, while another, who said he forgot his pass, stands by handcuffed.

Contrôle des passeports devant la gare de Johannesburg : chaque Africain doit présenter son livret avant de pouvoir vaquer à ses occupations. En haut à droite : La police vérifie la signature de l'employeur, le

paiement des impôts et la légalité de la présence en zone blanche. Au centre : Parfois, le contrôle s'étend à une fouille de la personne et de ses affaires. En bas : Un policier blanc supervise l'examen des documents d'un homme, tandis qu'un autre, prétendant avoir oublié son passeport, attend menotté.

P60

Left Every morning, Police trucks from all over the city and surrounding township converge on Bantu Commissioner's court building and up their load of pass offenders to await trial. Relatives of the arrested come to door of jail (below, left). Some bring money for fines, others bring food.

À gauche : Chaque matin, des camions de police en provenance de toute la ville et des townships environnants se dirigent vers le tribunal du Commissaire aux affaires bantoues pour y décharger leur cargaison de contrevenants aux lois sur les passeports, en attente de jugement. Ci-dessous à gauche : Des proches des arrêtés se présentent à la porte de la prison. Certains apportent de l'argent pour payer les amendes, d'autres de la nourriture.

P61

Right: Men who have finished their sentences depart under guard for their home towns. Below: People line up at Bantu Administration building to apply for passes. The line starts forming at 5:30 a.m., and latecomers may not get in. Without passes they are liable to arrest.

À droite : Des hommes ayant purgé leur peine quittent le tribunal sous escorte pour regagner leur ville natale. Ci-dessous : Une file se forme dès 5 h 30 devant le bâtiment de l'Administration bantoue pour les demandes de passeports. Les retardataires risquent de ne pas être reçus – et, sans laissez-passer, d'être arrêtés.

P62

Even in court the African must wait. But once his turn comes, justice is swift. The prisoners are led into the courtroom in small groups and one at a time they are called forward. A trial may take only a few seconds, rarely more than a minute or two. This way the magistrate can handle nearly a hundred cases before lunch and still take an hour's break for tea. No defense lawyer is present and, except for compiling a batting average close to 1.000, the prosecution has little chance to shine. Usually an interpreter is present, regardless of whether the magistrate and the prisoner speak the same language. The charge is read and the magistrate asks, "Guilty or not guilty?" The interpreter rapidly repeats the charge in dialect and adds some advice of his own: "Answer 'Your honor, I'm guilty.'" Almost invariably the defendant answers as he is cold and the magistrate pronounces sentence: so many months or so many dollars. If a man has the money, he pays his fine and goes home. If not, he must go to jail. A few plead not guilty and try to explain. But neither the interpreter nor the magistrate is much interested, and the man, still talking, is almost always packed off with the others. Usually the sentence is only for a fortnight or two. But if the charge includes vagrancy, the prisoner is in trouble. In the U.S., vagrancy is a minor crime, a misdemeanor chargeable against persons with "no visible means of support." In South Africa, it means a black who is unemployed, or does not have his employer's signature in his reference book, and can have serious consequences. When the magistrate sees that a man's pass lacks the employer's signature, he demands to know, "How do you live?" If the answer is not satisfactory, the defendant may be jailed for as much as two years, and on his release be escorted out of the area.

Même au tribunal, l'Africain doit attendre. Mais une fois son tour venu, la justice est expéditive. Les prisonniers sont introduits par petits groupes, et chacun est appelé à tour de rôle. Un procès peut durer quelques secondes, rarement plus d'une ou deux minutes. Ainsi, le magistrat peut traiter près d'une centaine de dossiers avant le déjeuner et encore prendre une pause d'une heure pour le thé. Aucun avocat de la défense n'est présent, et, à part un taux de condamnation proche des 100 %, l'accusation n'a guère l'occasion de briller. Un interprète est généralement là, que le magistrat et l'accusé parlent ou non la même langue. L'inculpation est lue, puis le magistrat demande : « Coupable ou non coupable ? » L'interprète répète rapidement les chefs d'accusation en dialecte et ajoute son propre conseil : « Répondez : "Votre Honneur, je suis coupable." » Presque toujours, l'accusé obéit. Le magistrat rend alors son verdict : tant de mois de prison ou tant de dollars d'amende. Si l'homme peut payer, il rentre chez lui. Sinon, il va en prison.

Quelques-uns plaident non coupable et tentent de s'expliquer. Mais ni l'interprète ni le magistrat ne prêtent grande attention à leurs paroles, et l'homme, encore en train de parler, est presque toujours emporté avec les autres. Généralement, la peine se limite à une quinzaine de jours. Mais si le délit inclut le vagabondage, les ennuis commencent. Aux États-Unis, le vagabondage est un délit mineur, applicable aux personnes « sans moyens de subsistance apparents ». En Afrique du Sud, cela désigne un Noir au chômage ou dont le livret ne porte pas la signature de l'employeur – et les conséquences peuvent être graves. Quand le magistrat constate l'absence de cette signature, il demande : « Comment vivez-vous ? » Si la réponse ne lui convient pas, l'accusé peut écoper de deux ans de prison et, à sa libération, être reconduit hors de la zone.

To avoid this, Africans who are in danger of being arrested often throw their passbooks away. Far better to be picked up for «losing» or «forgetting» your pass than for the unforgivable sin of unemployment. On anyday the prison population ofSouth AfricaHier.

Pour éviter ce sort, les Africains risquant l'arrestation jettent souvent leur livret. Mieux vaut être interpellé pour « perte » ou « oubli » de son passeport que pour le « crime » impardonnable du chômage. Chaque jour, les prisons sud-africaines

On anyday the prison population ofSouth Africa totals seventy thousand men and women-almost four-fifths of them black. Per capita, this is almost four times as many prisoners as in the United States. Penalties are harsher, too. In 1965, 124 prisoners were hanged-all but two of them non-white. By comparison, in the U.S. only one prisoner received capitalpunishment in 1966.

Chaque jour, la population carcérale d'Afrique du Sud compte soixante-dix mille détenus, hommes et femmes – dont près des quatre cinquièmes sont noirs. En proportion, c'est presque quatre fois plus qu'aux États-Unis. Les peines y sont aussi plus sévères : en 1965, 124 prisonniers ont été pendus, à l'exception de deux, tous non-blancs. À titre de comparaison, aux États-Unis, un seul détenu a subi la peine capitale en 1966.

One fine old British custom survives in South Africa's penal system: the whip. In 1963, according to records meticulously kept, 83,206 lashes, were meted out to 17,404 prisoners.

Une vieille tradition britannique persiste dans le système pénal sud-africain : le fouet. En 1963, selon des registres scrupuleusement tenus, 83 206 coups de fouet ont été administrés à 17 404 détenus.

The bulk of the prison population is in for pass lawoffenses and like as not they will serve their terms toiling in the fields of a Boer farmer,pulling uppota toes with their fingers. Boer farmers needcheap labor and it is a convenience that the Boer-dominated Government has a steadysupply of prisoners avail able for rent at low cost. The Government turns over the prisoner's passbook to thefarmer who has rented him, which in effect gives the farmer life-and-death control over the man. I choose those words carefully, Farmers have been known to beat their prisoners to death; if challenged they can always say the man tried to run away. In 1958, bad treatment of pris oners on farms was exposed in a public scan-dal, but it still goes on. I attended the funeral of one young man-Mokgoko was his name-who left his home in the township one day togointo the city. He never came back. It turned out he had forgotten his pass, was arrested and sentenced to serve his time on a Boer farm. While there he was beaten to death and quietly buried. Afriend whohad been pulled inwith Mokgoko managed to run away and told his family what had happened. His family engaged lawyers who got the police toinvestigate. Theyfound Mokgoko's body on the farmer's land, and-rotting-he came home at last.

La majorité des détenus purgent des peines pour infractions aux lois sur les passeports, et il est probable qu'ils accompliront leur peine en travaillant dans les champs d'un fermier boer, arrachant des pommes de terre avec les doigts. Les agriculteurs boers ont besoin d'une main-d'œuvre bon marché, et il est bien commode que le gouvernement, dominé par les Boers, leur fournisse un approvisionnement régulier de prisonniers à louer pour une somme modique. Les autorités remettent le livret du détenu au fermier qui l'a « loué », ce qui donne à ce dernier un pouvoir de vie et de mort sur l'homme. Je pèse mes mots : des fermiers ont déjà battu des prisonniers à mort ; s'ils sont interrogés, ils peuvent toujours prétendre

que l'homme a tenté de s'enfuir. En 1958, les mauvais traitements infligés aux détenus dans les fermes avaient provoqué un scandale public, mais la pratique se poursuit. J'ai assisté aux obsèques d'un jeune homme – il s'appelait Mokgoko – parti un jour de son township pour se rendre en ville. Il n'en est jamais revenu. On a découvert qu'il avait oublié son passeport, qu'il avait été arrêté et condamné à travailler dans une ferme boer. Là-bas, il a été battu à mort et enterré discrètement. Un ami, arrêté en même temps que lui, avait réussi à s'échapper et avait raconté à sa famille ce qui s'était passé. Celle-ci a engagé des avocats, qui ont obtenu une enquête policière. On a retrouvé le corps de Mokgoko sur les terres du fermier – et, en décomposition, il a enfin pu rentrer chez lui.

Was anything done to the farmer? No. Killing an African is not a serious offense in South Africa.

Le fermier a-t-il été inquiété ? Non. Tuer un Africain n'est pas un crime grave en Afrique du Sud.

But for an African to protest against the degrading pass laws can be a deadly offense. On March 21, 1960, a crowd of blacks gathered in Sharpeville, a town not far south of Johannesburg, to conduct a peaceful, unarmed protest against these despised laws. A scuffle broke out between the demonstrators and the police. By the time it quieted down, sixty-nine African men, women, and children had been shot and killed by the police in what is now known as the Sharpeville Massacre. Hier 19:35

Mais pour un Africain, protester contre les lois humiliantes sur les passeports peut devenir une offense mortelle. Le 21 mars 1960, une foule de Noirs s'était rassemblée à Sharpeville, une ville au sud de Johannesburg, pour une manifestation pacifique et sans armes contre ces lois honnie. Une bousculade éclata entre les manifestants et la police. Quand le calme revint, soixante-neuf Africains – hommes, femmes et enfants – avaient été abattus par les forces de l'ordre. L'événement est depuis connu sous le nom de massacre de Sharpeville.

P64

BLACK SPOT

TACHES NOIRES

In South Africa today a «black spot» is an African township marked for obliteration because it occupies an area into which whites wish to expand. The township may have been in existence for fifty years and have a seceded population of twenty-five or fifty or seventy-five thousand people. Nonetheless, if the whites so decree, it can literally be wiped off the map and its people relocated in Government-built housing projects in remote areas.

En Afrique du Sud aujourd'hui, un « black spot » est un township africain marqué pour être rayé de la carte parce que les Blancs souhaitent s'étendre sur cette zone. Le township peut exister depuis cinquante ans et abriter une population sédentaire de vingt-cinq, cinquante ou soixante-quinze mille personnes. Pourtant, si les Blancs l'ordonnent, il peut littéralement être effacé de la carte et ses habitants relogés dans des projets de logements construits par le gouvernement dans des zones reculées.

Action is not taken under the right of eminent domain, for this old and well-understood principle of common law permits government to appropriate property only for «necessary public use» and requires

chat «reasonable compensation» be paid. In South Africa, relocation serves only the repressive minority policy of apartheid and compensation is much less than reasonable.

L'action n'est pas menée sous le droit de domaine éminent, car ce principe ancien et bien établi du droit commun permet à un gouvernement d'exproprier des biens uniquement pour un « usage public nécessaire » et exige qu'une « compensation raisonnable » soit versée. En Afrique du Sud, la relocalisation ne sert que la politique répressive de la minorité qu'est l'apartheid, et la compensation est bien inférieure à ce qui serait raisonnable.

Authority for relocation lies in the so-called Group Areas Act of 1950, a complicated piece of legislation, many times amended, whose purpose is to assure that each of the country's racial groups shall live in isolation from the others; that nonwhite businesses shall not operate in white urban centers; and that the few property rights of Africans in urban areas shall be withdrawn.

L'autorité pour ces relocalisations repose sur la loi dite « Group Areas Act » de 1950, une législation complexe, maintes fois amendée, dont le but est de garantir que chaque groupe racial du pays vive isolément des autres ; que les entreprises non-blanches ne puissent opérer dans les centres urbains blancs ; et que les rares droits fonciers des Africains en zone urbaine leur soient retirés.

Since the law went into effect, the Nationalist Government has carved the face of South Africa into a racial checkerboard of airtight black, white, Colored, and Indian squares. Hundreds of thousands of people have been uprooted in the process. Once an area is designated white, those disqualified by skin color from remaining there must move out. Africans who owned property have had to sell at disastrously low prices and move to districts where landowning was forbidden. Traders from the Near East and Asia, who were among the first to start businesses in many towns, had to close up shop within a certain time limit and scare over in some location far from the commercial districts where the customers are. A non-white reluctant comovee moved by force. His house is razed, his goods hauled away in a truck, and the hauling expense charged to him.

Depuis l'entrée en vigueur de cette loi, le gouvernement nationaliste a découpé le visage de l'Afrique du Sud en un damier racial de cases étanches : noires, blanches, « Coloured » et indiennes. Des centaines de milliers de personnes ont été déracinées dans ce processus. Une fois qu'une zone est désignée comme blanche, ceux qui, en raison de leur couleur de peau, sont disqualifiés pour y rester doivent partir. Les Africains qui possédaient des biens ont dû les vendre à des prix désastreusement bas et déménager dans des quartiers où la propriété foncière leur était interdite. Les commerçants du Proche-Orient et d'Asie, qui furent parmi les premiers à ouvrir des entreprises dans de nombreuses villes, ont dû fermer boutique dans un certain délai et s'installer dans des lieux éloignés des quartiers commerciaux où se trouvent leurs clients. Un non-Blanc réticent à partir est déplacé de force. Sa maison est rasée, ses biens emportés dans un camion, et les frais de déménagement lui sont facturés.

Not surprisingly, the whites choose for themselves those checkerboard squares where they are already entrenched: the commercial centers and attractive, close-in suburbs. And any African township which seems to be standing in the path of progress they designate as a black spot to be taken over by expansion.

Sans surprise, les Blancs choisissent pour eux-mêmes les cases du damier où ils sont déjà bien installés : les centres commerciaux et les banlieues résidentielles attractives et proches. Et tout township africain qui semble se dresser sur le chemin du « progrès » est désigné comme « black spot » à reprendre par l'expansion.

The Government pays for the property it takes, but the sums are paltry and often tardy in coming.

Le gouvernement paie les propriétés qu'il prend, mais les sommes sont dérisoires et souvent versées avec retard.

Sophiatown, a lively center of African life and home-ownership in Johannesburg, was bulldozed into a flat expanse of rubble. The new white township that went up in its place was called Triomf. Afrikaans for

«triumph.» Alexandra, another township on the outskirts of Johannesburg, is being converted into a vast hostel for unmarried domestic servants; there are no facilities for married couples. Eersterust township, near Pretoria, where Africans began buying freehold property at the turn of the century, was torn down and its residents forcibly relocated. Lady Selborne, another old established township in the same area, also was being torn down in 1967, as this book was being written.

Sophiatown, un centre animé de la vie africaine et de la propriété immobilière à Johannesburg, a été rasé jusqu'à n'être plus qu'une étendue plate de décombres. Le nouveau township blanc construit à sa place a été nommé « Triomf », mot afrikaans pour « triomphe ». Alexandra, un autre township en périphérie de Johannesburg, est en train d'être transformé en un vaste foyer pour domestiques célibataires ; il n'y a aucune installation pour les couples mariés. Le township d'Eersterust, près de Pretoria, où les Africains avaient commencé à acheter des propriétés en pleine propriété au tournant du siècle, a été démolit et ses habitants relogés de force. Lady Selborne, un autre township bien établi dans la même région, était également en cours de démolition en 1967, au moment où ce livre était écrit.

P65

The Government describes relocation as «slum clearance» and likes to brag about its housing developments as the humanitarian solution to an «acute housing shortage.» But the African knows he is only exchanging a «slum» that was home for the sterile prison of a Government ghetto.

Le gouvernement décrit la relocalisation comme un « assainissement des bidonvilles » et aime se vanter de ses développements de logements comme de la solution humanitaire à une « pénurie aiguë de logements ». Mais l'Africain sait qu'il n'échange qu'un « bidonville » qui était son chez-soi contre la prison stérile d'un ghetto gouvernemental.

Historically, the «acute» housing problem is one the white establishment has brought on itself by continually ignoring the basic needs of the black population. The whites have always told themselves that the Africans were transients in the cities and would one day return to their tribal homelands. Among other things, this has been a rationalization for paying low wages («he can grow enough to live on back home») and failing to make provisions for housing («he doesn't belong here, anyway»).

Historiquement, le problème « aigu » du logement est celui que l'establishment blanc s'est infligé à lui-même en ignorant constamment les besoins fondamentaux de la population noire. Les Blancs se sont toujours dit que les Africains n'étaient que de passage dans les villes et retourneraient un jour dans leurs terres tribales. Parmi autres choses, cela a servi de justification pour payer des salaires de misère « il peut cultiver assez pour vivre chez lui » et pour ne pas prévoir de logements « de toute façon, il n'a pas sa place ici ».

Yet, as South Africa has grown, the whites have needed more and more black labor for commerce and industry and for domestic service. Blacks stream in from the outlands to the cities to join the labor force and become a permanent part of the urban population. Few despite the white man's fantasy ever go the other way.

Pourtant, à mesure que l'Afrique du Sud se développait, les Blancs avaient besoin de plus en plus de main-d'œuvre noire pour le commerce, l'industrie et les services domestiques. Les Noirs affluaient des campagnes vers les villes pour rejoindre la population active et devenir une partie permanente de la population urbaine. Peu – malgré le fantasme de l'homme blanc – faisaient jamais le chemin inverse.

From the start, years ago, a few of the blacks took the initiative, saved what money they could, and bought freehold property. The land area available to them was limited, but ownership was not yet forbidden. As more Africans became «industrialized» became urban workers the first black landholders shared their property with the latecomers. They set up shacks in their backyards and rented or gave them to people who couldn't find room elsewhere. Inevitably these neighborhoods soon trebled in population and, by Government standards, became overcrowded slums.

Dès le début, il y a des années, certains Noirs avaient pris l'initiative, économisé ce qu'ils pouvaient et acheté des propriétés en pleine propriété. Les terres disponibles pour eux étaient limitées, mais la propriété-

té n'était pas encore interdite. À mesure que davanatge d'Africains devenaient « industrialisés » – c'est-à-dire des travailleurs urbains – les premiers propriétaires terriens noirs partageaient leur propriété avec les nouveaux arrivants. Ils installaient des baraques dans leur arrière-cour et les louaient ou les donnaient à ceux qui ne trouvaient pas de place ailleurs. Inévitablement, ces quartiers voyaient bientôt leur population tripler et, selon les critères du gouvernement, devenaient des bidonvilles surpeuplés.

Even so, the old townships often contained a fair number of large and pleasant houses. Some were owned outright by successful Africans. Others were promotions by real-estate agents who made building loans to the occupants and took their title to the land as collateral. These occasionally were foreclosed when the family could not keep up the payments.

Pourtant, les anciens townships contenaient souvent un nombre appréciable de grandes et agréables maisons. Certaines appartenaient en propre à des Africains prospères. D'autres étaient des promotions de agents immobiliers qui accordaient des prêts immobiliers aux occupants et prenaient leur titre de propriété en garantie. Ceux-ci étaient parfois saisis lorsque la famille ne pouvait plus suivre les paiements.

When the Government decided to move in, however, the good was destroyed with the bad, the large with the small, the expensive with the cheap. Furthermore, everyone ended up in a four-room house-regardless of the size of his family or his income-because that was the only kind the Government built.

Quand le gouvernement décida d'intervenir, cependant, le bon fut détruit avec le mauvais, le grand avec le petit, le cher avec le bon marché. De plus, tout le monde se retrouva dans une maison de quatre pièces – peu importe la taille de sa famille ou ses revenus – parce que c'était le seul type que le gouvernement construisait.

Subsequently, those who were not satisfied with the Government's matchbox houses, and had the means to do something about it, built new ones in a small nearby area prescribed by the Government. Today these few nice houses on a few nice streets are the only relief from the prevailing monotony of the black townships. The Government never fails to show them off to tourists as proof that the African fares well in South Africa, although the guide forgets to mention that no black can own any land.

Par la suite, ceux qui n'étaient pas satisfaits des « maisons-boîtes d'allumettes » du gouvernement et qui en avaient les moyens en construisirent de nouvelles dans une petite zone voisine prescrite par le gouvernement. Aujourd'hui, ces quelques belles maisons dans ces quelques belles rues sont le seul répit face à la monotonie dominante des townships noirs. Le gouvernement ne manque jamais de les montrer aux touristes comme preuve que l'Africain s'en sort bien en Afrique du Sud, bien que le guide oublie de mentionner qu'aucun Noir ne peut posséder de terre.

The white man, on the other hand, met his housing pressures by expanding outward and by paring away the black man's few rights of ownership and occupation. He not only made room for himself, but he effectively destroyed any permanent foothold the African may have thought he had in the urban area.

L'homme blanc, quant à lui, a répondu à ses pressions en matière de logement en s'étendant vers l'extérieur et en rognant les quelques droits de propriété et d'occupation du Noir. Il ne s'est pas contenté de se faire de la place, il a effectivement détruit toute emprise permanente que l'Africain pouvait penser avoir en zone urbaine.

I had often heard the warning, «When a black township stands where a white suburb wants to stand, the black one must go.» How true it was I learned one morning in 1960 when Government bulldozers came clanking down the road into the neighborhood where I lived. This was in Eersterust, a black freehold township ten miles east of Pretoria. Some would call it a slum and parts of it deserved the label. But I loved Eersterust. Our house was not fancy, but it was built of brick and had six rooms. (We also had recently erected a rental building on the back part of our lot with three two-room apartments. We had begun to get income from it, but were along way from having paid for it.) I had lived most of my twenty-one years in that house, in that neighborhood. My father, a self-taught tailor, and my mother,

a washerwoman, had raised their six chil-dren in the house. Most important, we owned the buildings and the land beneath them. In fact, the property had been in my mother's family for half a century, since 1910. This was no mean achievement for an African family. The property represented the labor and savings of several lifetimes. To us it was a proud heritage.

J'avais souvent entendu l'avertissement : « Quand un township noir se trouve là où une banlieue blanche veut s'installer, le township noir doit disparaître. » À quel point c'était vrai, je l'ai appris un matin de 1960, lorsque les bulldozers du gouvernement sont arrivés en cliquetant dans la rue de mon quartier. C'était à Eersterust, un township noir en pleine propriété à seize kilomètres à l'est de Pretoria. Certains l'appelaient un bidonville, et certaines parties méritaient ce qualificatif. Mais j'avais Eersterust. Notre maison n'était pas luxueuse, mais elle était en brique et comptait six pièces. (Nous avions également récemment construit un bâtiment locatif à l'arrière de notre terrain, avec trois appartements de deux pièces. Nous commençons à en tirer un revenu, mais nous étions encore loin de l'avoir payé.) J'avais vécu la plupart de mes vingt-et-une années dans cette maison, dans ce quartier. Mon père, tailleur autodidacte, et ma mère, blanchisseuse, y avaient élevé leurs six enfants. Surtout, nous possédions les bâtiments et le terrain en dessous. En fait, la propriété appartenait à la famille de ma mère depuis un demi-siècle, depuis 1910. Ce n'était pas une mince réalisation pour une famille africaine. La propriété représentait le travail et les économies de plusieurs vies. Pour nous, c'était un héritage fier.

But under the Group Areas Act, our township was marked for demolition and its citizens for relocation. Actually, it had been declared a Coloured area. An older Coloured area closer to the city had been declared white and its residents were to be rehoused in Eersterust. The bile of apartheid flows downhill.

Mais selon le « Group Areas Act », notre township était marqué pour la démolition et ses citoyens pour la relocalisation. En réalité, il avait été déclaré zone « Coloured ». Une ancienne zone « Coloured » plus proche de la ville avait été déclarée blanche et ses habitants devaient être relogés à Eersterust. Le venin de l'apartheid coule vers le bas.

P66

Once the bulldozers began their work, they were quick about it. Within minutes the black spot had been eradicated. Our neighborhood was rubble, our house a pile of bricks. For our heritage of half a century we were paid \$840.

Une fois que les bulldozers avaient commencé leur travail, ils furent rapides. En quelques minutes, le « black spot » avait été éradiqué. Notre quartier n'était plus qu'un tas de décombres, notre maison un amas de briques. Pour notre héritage de cinquante ans, nous avons reçu 840 dollars.

My family, along with all the belongings we could carry, moved to Mamelodi, a new black «location» which the Government had put up on the far eastern edge of Pretoria. (The term «location» is deliberate: Since the African is regarded as an abstraction, without status or meaning in society, his physical displacement is also defined vaguely, rather than in terms of an entity whose inhabitants have legal rights and real responsibilities.) There we were assigned to a new house. Like our old one, it was built of brick. In fact, all Government townships are built this way: row upon identical row, acre after symmetrical acre, all exactly alike. Mamelodi had streets, but at that time they had no names. Each house could be identified only by its number. They ran from one up to ten thousand and eventually, I suppose, on to infinity.

Ma famille, avec tous les biens que nous pouvions porter, a déménagé à Mamelodi, un nouveau « location » noir que le gouvernement avait construit à la lisière est de Pretoria. (Le terme « location » est délibéré : puisque l'Africain est considéré comme une abstraction, sans statut ni signification dans la société, son déplacement physique est également défini de manière vague, plutôt qu'en termes d'entité dont les habitants ont des droits légaux et de vraies responsabilités.) Là-bas, on nous a attribué une nouvelle maison. Comme l'ancienne, elle était en brique. En fait, tous les townships gouvernementaux sont construits ainsi : rangée après rangée identique, acre après acre symétrique, toutes exactement pareilles. Mamelodi avait

des rues, mais à cette époque, elles n'avaient pas de noms. Chaque maison ne pouvait être identifiée que par son numéro. Elles allaient de un à dix mille et, je suppose, jusqu'à l'infini.

Sometimes communities are moved even before housing is ready for them. In Besterspruit, a farming village in Natal, some two thousand Africans were forced to move, despite the fact that the crops in their fields were nearly ready for reaping, and pleas by the town council that the Government township was not yet built. The Government ignored both problems. It simply erected two noisome tent cities, reminiscent of Boer War concentration camps, and put the people in them until their matchboxes should be ready. A black spot is a black spot.

Parfois, les communautés sont déplacées avant même que des logements ne soient prêts pour elles. À Besterspruit, un village agricole du Natal, quelque deux mille Africains ont été forcés de partir, bien que les récoltes dans leurs champs fussent presque prêtes à être moissonnées, et malgré les supplications du conseil municipal selon lesquelles le township gouvernemental n'était pas encore construit. Le gouvernement a ignoré les deux problèmes. Il a simplement érigé deux villes de tentes nauséabondes, rappelant les camps de concentration de la guerre des Boers, et y a placé les gens jusqu'à ce que leurs « boîtes d'allumettes » soient prêtes. Un « black spot » est un « black spot ».

We were renters, now. The privilege of owning land was forever lost to us. We had been poor before. We were poorer now. In Eersterust everything we could earn had gone to buy enough to eat. Now we had to worry about paying the rent, as well. Unlike the white tenant, who at worst may be evicted for failure to pay his rent, the African who falls behind is subject to criminal prosecution and imprisonment.

Nous étions maintenant locataires. Le privilège de posséder une terre nous était à jamais perdu. Nous étions pauvres avant. Nous étions encore plus pauvres maintenant. À Eersterust, tout ce que nous gagnions servait à acheter de quoi manger. Maintenant, nous devons aussi nous inquiéter de payer le loyer. Contrairement au locataire blanc, qui, au pire, peut être expulsé pour non-paiement de son loyer, l'Africain en retard est passible de poursuites pénales et d'emprisonnement.

The Government had put a roof over our heads and, by its own reckoning, owed us nothing more. But any good farmer does better by his cattle than the Government did for the new residents of Mamelodi. The houses were incomplete and soon began to crumble. The four small rooms had no doors, no plaster, and dirt floors. There was no running water; it had to be fetched from a tank in the street. Toilets were outside and used the bucket system. Hired crews were supposed to pick up and replace the buckets every few days, but they were sloppily supervised and came only when they felt like it. In no time at all, the streets were a mess. The stench was suffocating.

Le gouvernement nous avait mis un toit au-dessus de la tête et, selon ses propres calculs, ne nous devait rien de plus. Mais tout bon fermier traite mieux son bétail que le gouvernement ne l'a fait pour les nouveaux résidents de Mamelodi. Les maisons étaient inachevées et ont rapidement commencé à se délabrer. Les quatre petites pièces n'avaient ni portes, ni plâtre, et des sols en terre battue. Il n'y avait pas d'eau courante ; il fallait la chercher dans un réservoir dans la rue. Les toilettes étaient à l'extérieur et utilisaient le système des seaux. Des équipes engagées étaient censées ramasser et remplacer les seaux tous les quelques jours, mais elles étaient mal supervisées et ne venaient que quand elles en avaient envie. En un rien de temps, les rues étaient dans un état déplorable. La puanteur était suffocante.

In Eersterust we had eight food stores in our immediate neighborhood to choose among. In Mamelodi the nearest shopping center was a half mile away and offered a much poorer selection.

À Eersterust, nous avions huit épiceries dans notre quartier immédiat parmi lesquelles choisir. À Mamelodi, le centre commercial le plus proche était à un kilomètre et demi et offrait un choix bien plus pauvre.

Worst of all, the destruction of Eersterust had smashed the relationships we had enjoyed with our neighbors. Friends of many years' standing went out of our lives, for in Mamelodi we were not permitted to settle down with neighbors of our own choosing unless they happened to be of the same tribal background. Since we were Pedi, we were assigned to one area; our Venda, Ndebele, and Zulu friends went elsewhere, and our Indian neighbors were sent to another township. At that, we were

better off than the families that were split up. Unless a man had lived in Pretoria and worked for the same employer for a certain length of time, he did not qualify for a house in Mamelodi. Since he could not provide a home for his family, he was sent to a bachelors' hostel and his wife and children exiled to a tribal area.

Le pire, c'est que la destruction d'Eersterust avait brisé les relations que nous entretenions avec nos voisins. Des amis de longue date sont sortis de nos vies, car à Mamelodi, il nous était interdit de nous installer avec des voisins de notre choix, à moins qu'ils n'appartiennent au même groupe tribal. Puisque nous étions Pedi, on nous avait assigné une zone ; nos amis Venda, Ndebele et Zoulous sont allés ailleurs, et nos voisins indiens ont été envoyés dans un autre township. À cela près, nous étions mieux lotis que les familles qui ont été séparées. À moins qu'un homme n'ait vécu à Pretoria et travaillé pour le même employeur pendant une certaine durée, il n'avait pas droit à une maison à Mamelodi. Comme il ne pouvait pas fournir de logement à sa famille, il était envoyé dans un foyer de célibataires et sa femme et ses enfants exilés dans une zone tribale.

The homemaking instinct is strong. In time we rebuilt our lives. But it was never the same, for with Government housing came Government supervision. Mamelodi was run by a white superintendent with the assistance of a corps of sub-officials and municipal police to check on passes and enforce the laws. Whatever we did and wherever we went, white men's eyes were watching.

L'instinct de construire un foyer est fort. Avec le temps, nous avons reconstruit nos vies. Mais ce ne fut jamais pareil, car avec les logements gouvernementaux est venue la supervision gouvernementale. Mamelodi était dirigé par un surintendant blanc, assisté d'un corps de sous-officiers et de policiers municipaux pour contrôler les laissez-passer et faire respecter les lois. Tout ce que nous faisions et partout où nous allions, des yeux blancs nous observaient.

Child's home, in area declared a «black spot» has been destroyed

Maison d'enfant, dans une zone déclarée « black spot », a été détruite.

P68

African township is bulldozed out of existence to make way for white expansion. Government trucks will move residents and their few possessions to matchbox houses in new locations, usually in remote areas, perhaps not even named on map. Even to live there, families must qualify. People at right did not, and thus have not only had their homes razed, but have nowhere to go.

Un township africain est rasé pour laisser place à l'expansion blanche. Des camions gouvernementaux déplaceront les résidents et leurs rares biens vers des « maisons-boîtes d'allumettes » dans de nouvelles « locations », généralement dans des zones reculées, peut-être même non indiquées sur la carte. Même pour y vivre, les familles doivent remplir certaines conditions. Les personnes à droite [sur la photo] ne les remplissaient pas et n'ont donc pas seulement vu leurs maisons détruites, mais n'ont nulle part où aller.

P69

Left: Community of two thousand people, uprooted before new township was ready for them, was moved into tent city, instead. Child sleeps outside rather than under stifling canvas. Above: Typical location has acres of identical four-room houses on nameless streets. Many are hours by train from city jobs. Sign warns that permits are needed to enter location.

À gauche : une communauté de deux mille personnes, déracinée avant que le nouveau township ne soit prêt à les accueillir, a été placée dans une ville de tentes. Un enfant dort dehors plutôt que sous une toile étouffante. Ci-dessus : une « location » typique avec des hectares de maisons identiques de quatre pièces

sur des rues sans nom. Beaucoup sont à des heures de train des emplois en ville. Un panneau avertit que des permis sont nécessaires pour entrer dans la « location ».

P71

NIGHTMARE RIDES

VOYAGES CAUCHEMARDESQUES

Getting to or from Johannesburg by railroad is a nightmare if you are black. Trains are too few, too full, too slow. Some African commuters must leave home as early as 5 a.m. to be sure of reaching their city jobs by 7:30. Some are unable to catch a train back to their black township before 7 at night. These people may never see their homes in daylight, except on holidays. Twice each day, at the morning and evening rush hours, the segregated station platforms are a bizarre sight. At one end, a few white travelers stand about, surrounded by space. At the other, a dense mass of Africans is congregated, crowded and compressed.

Prendre le train à Johannesburg relève du cauchemar quand on est noir. Les convois sont trop rares, trop bondés, trop lents. Certains travailleurs africains doivent quitter leur township dès 5 heures du matin pour arriver à l'heure à leur emploi en ville à 7 h 30. D'autres ne parviennent à monter dans un train pour le retour qu'après 19 heures. Ces navetteurs ne voient parfois leur logement qu'à la nuit tombée, sauf les jours fériés. Aux heures de pointe, matin et soir, les quais ségrégés offrent un spectacle surréaliste : à une extrémité, quelques voyageurs blancs, entourés d'espace ; à l'autre, une masse compacte d'Africains entassés, compressés.

P72

No physical barrier separates the black and white zones. At some of the larger stations uniformed police may stand at the boundary and muscle back the crowd. But elsewhere what keeps the blacks from spilling into the white preserve is the unseen power of apartheid. Within the black zone every square inch is occupied. There is no room for more. Yet latecomers arrive and somehow they are absorbed. People are immobilized by the pressure of other people; it is like being buried in people. Their shoulders, hips, bellies, and buttocks press against yours. You cannot shift your weight or raise an arm or turn around without displacing the several bodies that encompass you.

Aucune barrière physique ne sépare les zones noire et blanche. Dans les grandes gares, des policiers en uniforme peuvent contenir la foule à la limite invisible, mais ailleurs, c'est le pouvoir invisible de l'apartheid qui maintient les Noirs dans leur espace. Dans la zone noire, chaque centimètre carré est occupé. Pourtant, des retardataires arrivent et, d'une manière ou d'une autre, la masse les absorbe. On est immobilisé par la pression des corps, comme enterré vivant. Épaules, hanches, ventres et fesses se collent les uns aux autres. Impossible de bouger un bras ou de se retourner sans déloger les corps qui vous enserrant.

Finally a train pulls in and the doors open. If it is a white train, the few white passengers step aboard leisurely and choose a seat, for perhaps eight of the eleven cars will be exclusively for them. If it is to or from a black township, all cars will be for Africans but always they are jam-packed and always there are far more people than even the most congested cars can hold. The wave of waiting humanity surges toward the doors. Elderly washerwomen balancing great loads on their heads, domestic servants re-

turn-ing from a family visit, mothers with babies riding their backs in cloth slings, office girls, workmen from factories and warehouses-all elbow and claw to get aboard. Agile youngsters clamber through the windows. The unlucky ones still on the platform dash from door to door, hoping to force away in. It is not amusing; there is much at stake. For many of these people it may be the only train that will get them to work on time, or home again before nightfall.

Enfin, un train arrive et les portes s'ouvrent. S'il s'agit d'un train pour Blancs, les quelques passagers blancs montent tranquillement et choisissent leur place – huit des onze wagons leur sont souvent réservés. S'il dessert un township noir, tous les wagons sont accessibles aux Africains, mais toujours archicombles, avec bien plus de passagers que la capacité maximale. Une vague humaine se rue vers les portes : blanchisseuses âgées portant de lourdes charges sur la tête, domestiques rentrant d'une visite familiale, mères avec des bébés sanglés dans le dos, jeunes employées de bureau, ouvriers d'usine... Tous se bousculent pour monter. Les plus agiles escaladent les fenêtres. Ceux qui restent sur le quai courent de porte en porte, espérant se faufiler. Ce n'est pas une scène comique : l'enjeu est de taille. Pour beaucoup, ce peut être le seul train qui les mènera à l'heure au travail, ou les ramènera chez eux avant la nuit.

Within seconds the cars are full-every seat, standing room, even the overhead space where passengers literally hang from the rafters. Dozens of others have crowded onto the couplings between the cars or cling to precarious hand- and footholds on the outside. «Washing» they call it. For when a train goes by at speed these passengers look like clothes hanging on a wash-line. It is no exaggeration to say that this wash hangs on for dear life. In one recent year, about one hundred and fifty Africans were killed riding the Johannesburg trains alone.

En quelques secondes, les wagons sont pleins à craquer – toutes les places assises occupées, debout dans les couloirs, et même suspendus aux barres du plafond. Des dizaines d'autres s'entassent sur les tampons entre les wagons ou s'accrochent désespérément à l'extérieur. « Faire la lessive », comme ils disent. Car à pleine vitesse, ces passagers accrochés ressemblent à du linge étendu sur une corde. Ce n'est pas une image : ils s'y cramponnent pour sauver leur vie. Rien qu'à Johannesburg, environ cent cinquante Africains sont morts ainsi en une année.

The white conductor blows his whistle. The train pulls out. A last few desperate fellows try to hurl themselves aboard, as though hoping they will stick. But they fall away. The cars are carrying some five thousand people in space designed for two thousand.

Le conducteur blanc siffle. Le train démarre. Quelques désespérés tentent encore de sauter à bord, comme s'ils espéraient s'y coller par miracle. Mais ils tombent. Les wagons, conçus pour deux mille personnes, en transportent cinq mille.

P73

Africans have become commuters more by law than by choice. The law requires non-whites to live far from the white residential and business areas where most of them work. The idea is to keep the black population out of the city environment, but not so distant as to reduce its effectiveness as a labor force.

Les Africains sont devenus des navetteurs plus par la loi que par choix. Celle-ci les oblige à vivre loin des zones résidentielles et commerciales blanches où la plupart travaillent. L'idée est de les tenir à l'écart de la ville, mais assez près pour qu'ils restent une main-d'œuvre efficace.

The answer is commuting. Every early morning and late afternoon Africans by the hundreds of thousands pour onto the Government-owned railways for the ten- or twenty-mile trek between job and home. Trains have a virtual monopoly on commuter traffic. Very few Africans own automobiles and most are too far to make bicycling or walking to work practical. At one time, PUTCO, the nation's largest privately owned bus line, operated a commuter run to the black townships around Pretoria. Such service was sorely needed and was well used. But the railroad, which is in effect the Government, refused to allow the competition. So bus service for blacks was discontinued, except on feeder routes to the railway.

La solution ? La navette. Chaque matin et chaque soir, des centaines de milliers d'Africains envahissent les chemins de fer d'État pour parcourir les dix ou vingt kilomètres entre leur domicile et leur travail. Le train a quasi le monopole : très peu d'Africains possèdent une voiture, et pour la plupart, le vélo ou la marche sont impraticables. Autrefois, PUTCO, la plus grande compagnie privée de bus, assurait des liaisons vers les townships autour de Pretoria. Le service était indispensable et très utilisé. Mais le chemin de fer, en réalité contrôlé par l'État, a refusé cette concurrence. Aujourd'hui, les bus pour Noirs n'existent plus, sauf en rabatement vers les gares.

Africans are the best customers the railroads have, a financial fact well understood by their book-keepers. The Minister of Transport has admitted in his annual budget message that, simply put, black passengers keep South Africa's railroads out of the red. Total revenue from nonwhites far exceeds that from whites. And each year the relative importance of the African passenger increases. More and more of them are forcibly relocated in remote districts, while more and more whites desert the railroad for other means of travel, such as their own automobiles.

Les Africains sont les meilleurs clients des chemins de fer – un fait financier bien compris par les comptables. Le ministre des Transports l'a reconnu dans son discours budgétaire : sans les passagers noirs, les rails sud-africains seraient dans le rouge. Leurs recettes dépassent largement celles des Blancs, et leur importance relative ne cesse de croître. De plus en plus d'entre eux sont déplacés de force vers des zones reculées, tandis que de plus en plus de Blancs délaissent le train pour la voiture individuelle.

But the «best» patrons are hardly treated as such. Railroad authorities plead that they «just can't cope» with the rising volume of black travel. Yet the same authorities proudly maintain white service at a quick, comfortable, and dependable standard.

Pourtant, ces « meilleurs » clients sont loin d'être traités comme tels. Les autorités ferroviaires prétendent « ne pas pouvoir faire face » à l'afflux de voyageurs noirs. Pourtant, elles maintiennent sans problème un service rapide, confortable et fiable pour les Blancs.

The all-black trains to and from the townships run with frustrating irregularity. I have been a commuter myself and I also have timed the trains during a railroad assignment from a Johannesburg news-paper. Rush-hour trains to the white suburbs are rarely more than three minutes apart. Similar trains to black-belt destinations lag as much as half an hour apart. If the train arrives already full, there is nothing for it but to wait for the next one.

Les trains 100 % noirs vers les townships circulent avec une irrégularité exaspérante. J'ai moi-même été navetteur et chronométré les trains pour un reportage. En heure de pointe, les convois vers les banlieues blanches passent toutes les trois minutes. Ceux vers les townships noirs peuvent mettre une demi-heure à se succéder. Si le train arrive déjà plein, il ne reste qu'à attendre le suivant.

The morning rush lasts from 5:30 a.m. until 8. Stations may be up to three miles from a township, and passengers, who may have no bus service, or be unable to afford it if there is, start walking to the depot early.

L'afflux du matin commence dès 5 h 30 et dure jusqu'à 8 heures. Les gares peuvent se trouver à près de cinq kilomètres des townships, et les passagers, souvent sans service de bus ou trop pauvres pour se l'offrir, prennent la route à pied bien avant l'aube.

At 4:30 in the afternoon the Johannesburg factories let out and from 4:45 to nearly 7 o'clock, the scene is repeated in reverse. Weekdays are bad enough, but Saturday afternoons are impossible. Between the families coming to the city to shop and the half-day workers hurrying to get home, it is chaos.

À 16 h 30, les usines de Johannesburg libèrent leurs employés, et de 16 h 45 à près de 19 heures, la scène se répète en sens inverse. La semaine est déjà difficile, mais les samedis après-midi sont ingérables : entre les familles venues faire des courses en ville et les travailleurs à mi-temps pressés de rentrer, c'est le chaos.

On Fridays there is an added difficulty. This is payday and the station platforms swarm with nimble pickpockets and purse-snatchers. They pretend to push aboard like eager commuters while lifting people's pay envelopes in the confusion.

Le vendredi, un danger supplémentaire s'ajoute : c'est le jour de paie. Les quais grouillent de pickpockets et de voleurs à la tire, qui se fondent dans la foule des navetteurs pressés pour subtiliser les enveloppes de salaire dans la cohue.

The nightmare rides that the African endures not only sap his strength but strip him of individual dignity. Yet as a disenfranchised sub-citizen he has no recourse. He can't vote to throw out the Transport Minister and to get additional trains, extra cars, and reasonably dependable service because he has no vote. As a customer he cannot choose to take his business elsewhere; the Government has vetoed competition. If he were organized into a consumers' union he might boycott the railroads by refusing to ride them and thus scramble the business machinery of Johannesburg, which however much it degrades him, depends on him. But organizing boycotts is against the law. So he goes on numbly riding the train.

Les trajets cauchemardesques que subit l'Africain non seulement épuisent ses forces, mais le privent de toute dignité individuelle. Pourtant, en sous-citoyen sans droits, il n'a aucun recours. Il ne peut voter pour renvoyer le ministre des Transports et obtenir des trains supplémentaires, des wagons en plus et un service à peu près fiable – car il n'a pas le droit de vote. En tant que client, il ne peut pas non plus choisir une autre compagnie : le gouvernement a interdit la concurrence. S'il était organisé en union de consommateurs, il pourrait boycotter les chemins de fer en refusant de les emprunter et ainsi perturber la machine économique de Johannesburg, qui, aussi dégradante soit-elle à son égard, dépend de lui. Mais organiser des boycotts est interdit par la loi. Alors il continue, hébété, à prendre le train.

The railways probably will enlarge their facilities just enough to provide a bare minimum of service for the growing numbers of African riders. For it is important, after all, to get the «bloody Kafirs» in to work. It is good business, too. Unlike so many lands, where public transportation operates at a loss and must be heavily subsidized, South Africa's black-supported railroads cost the taxpayer nothing. Instead, they turn a profit of \$10,000,000 a year for the white Government.

Les chemins de fer finiront probablement par étendre leurs infrastructures juste assez pour assurer un service minimal aux nombres croissants d'usagers africains. Car il est essentiel, après tout, que les « sales kafirs » arrivent à l'heure pour travailler. Et c'est aussi une bonne affaire. Contrairement à tant d'autres pays où les transports publics fonctionnent à perte et nécessitent des subventions massives, les chemins de fer sud-africains, financés par les Noirs, ne coûtent rien au contribuable. Ils dégagent même un bénéfice de 10 millions de dollars par an pour le gouvernement blanc.

Following pages: Africans throng Johannesburg station platform during late afternoon rush hour.

Pages suivantes : des Africains se pressent sur les quais de la gare de Johannesburg pendant l'heure de pointe du soir.

P77

Left: With no room inside train, some ride between cars. Which black train to take is matter of guesswork. They have no destination signs and no announcement of arrivals is made. Head car may be numbered to show its route, but number is often wrong. In confusion, passengers sometimes jump across track (right), and some are killed by express trains. Below: Whistle has sounded, train moving, but people are still trying to get on.

À gauche : faute de place à l'intérieur des wagons, certains voyagent entre les voitures. Savoir quel train noir prendre relève du hasard. Aucun panneau de destination, aucune annonce d'arrivée. La locomotive peut porter un numéro indiquant son itinéraire, mais il est souvent erroné. Dans cette confusion, des

passagers traversent parfois les voies en courant (à droite), et certains sont percutes par des express. En bas : le sifflet a retenti, le train démarre, mais des gens tentent encore de monter.

P81

Preceding pages : Train accelerates with its load of clinging passengers. They ride like this through rain and cold, some for the entire journey. Inside, hands cling to a suitcase, a woman carries a baby on her back. All stand packed together on the floors and seats. At end of ride comes a big squeeze (bottom) as passengers must show their tickets before passing through narrow exit gates. As they wait, more trains pull in and unload. For many the delay lasts twenty-five minutes.

Pages précédentes : le train accélère avec sa cargaison de passagers accrochés. Ils voyagent ainsi sous la pluie et le froid, certains pendant tout le trajet. À l'intérieur, des mains s'agrippent à une valise, une femme porte un bébé dans le dos. Tous se tiennent serrés, debout sur les sols et les sièges. À l'arrivée, c'est la bousculade (en bas) : les voyageurs doivent présenter leur billet avant de franchir les étroits tourniquets de sortie. Pendant qu'ils attendent, d'autres trains arrivent et déversent leurs passagers. Pour beaucoup, l'attente dure vingt-cinq minutes.

P82

THE CHEAP SERVANT

LE SERVITEUR À BON MARCHÉ

White homes are the crucible of racism in South Africa. Here the races meet, face to face, as master and servant. But unfortunately they do not mix. Nowhere is there more animosity than in the every-day relationships between household domestics and their employers. The Africans, for their part, are bitter over what they consider to be degrading treatment and poor pay. The whites are baffled when servants seem lazy, resentful, and ungrateful. White women, particularly, spend hours conferring among themselves on the problem, apparently beyond their powers of comprehension, of how to «handle» their servants. The employees of such ladies merely shrug and whisper among themselves. «When madam returns from her tea date,» they say, «you can be sure of two things: She will be in a terrible temper and she will have a brand new recipe for handling her servants.»

Les foyers blancs sont le creuset du racisme en Afrique du Sud. C'est là que les races se rencontrent, face à face, en maître et serviteur. Mais malheureusement, elles ne se mélangent pas. Nulle part il n'y a plus d'animosité que dans les relations quotidiennes entre domestiques et employeurs. Les Africains, de leur côté, sont amers face à ce qu'ils considèrent comme un traitement dégradant et une paye misérable. Les Blancs, eux, sont perplexes quand les serviteurs semblent paresseux, rancuniers et ingrats. Les femmes blanches, en particulier, passent des heures à discuter entre elles du problème, apparemment au-delà de leur compréhension : comment «gérer» leurs domestiques. Les employés de ces dames se contentent de hausser les épaules et de chuchoter entre eux : «Quand madame rentre de son thé, soyez sûr de deux choses : elle sera de très mauvaise humeur et elle aura une nouvelle recette pour gérer ses serviteurs.»

Needless to say, all servants under discussion here are black and all masters white. I have never seen or heard of a white servant in South Africa. Black help is abundantly easy to come by. In Johannesburg alone, there are seventy thousand black servants. Because they come so cheap, hardly a white family

in all the land is so poor that it cannot afford at least one or two African servants. Even a Boer of the poor-est white class, a railway line worker, for instance, will have a servant. On the job he may be only a laborer, but at home he's somebody's boss.

Inutile de dire que tous les serviteurs dont il est question ici sont noirs et tous les maîtres blancs. Je n'ai jamais vu ni entendu parler d'un serviteur blanc en Afrique du Sud. La main-d'œuvre noire est abondante et facile à trouver. À Johannesburg seule, il y a soixante-dix mille serviteurs noirs. Parce qu'ils coûtent si peu cher, il est rare qu'une famille blanche, aussi pauvre soit-elle, ne puisse se permettre au moins un ou deux serviteurs africains. Même un Boer de la classe blanche la plus pauvre, un ouvrier des chemins de fer par exemple, aura un serviteur. Au travail, il n'est peut-être qu'un manœuvre, mais chez lui, il est le patron de quelqu'un.

The middle class of South Africa is the most fortunate, compared to their economic peers in other nations. Families who would be lucky to afford part-time help-a cleaning woman once a week, perhaps-if they lived in New York or London, have staffs of five or six full-time servants in South Africa. There is an African for every job-cook-girl or cook-boy, washing-girl and nannie, chauffeur, floor-boy, and garden-boy. Among them they run the homes of South Africa. They command bustling kitchens, manicure the lawns and gardens, nurse the white infants, polish the car, scrub the floor, and walk the master's poodle. Their labor frees the white house-mistress to devote her day to enjoying the social life of her pleasant suburb, entertaining and being entertained. When she returns, her house will have been cleaned, her dinner cooked, her children scrubbed, hugged, and tucked in bed. One result of this abundance of service is that many a young white South African girl grows up and marries without ever learning how to wash a glass or to make an ordinary cup of tea.

La classe moyenne sud-africaine est la plus favorisée, comparée à ses équivalents économiques dans d'autres nations. Des familles qui, à New York ou Londres, se considéreraient chanceuses de pouvoir s'offrir une aide à temps partiel – une femme de ménage une fois par semaine, peut-être – ont en Afrique du Sud un personnel de cinq ou six serviteurs à plein temps. Il y a un Africain pour chaque tâche : cuisinière ou cuisinier, blanchisseuse, nounou, chauffeur, garçon d'étage et jardinier. Ensemble, ils font tourner les foyers sud-africains. Ils dirigent des cuisines animées, entretiennent pelouses et jardins, s'occupent des bébés blancs, cirent la voiture, récurent les sols et promènent le caniche du maître. Leur travail libère la maîtresse de maison blanche, qui peut ainsi consacrer sa journée à la vie sociale de sa agréable banlieue, recevant et étant reçue. À son retour, sa maison aura été nettoyée, son dîner préparé, ses enfants lavés, câlinés et couchés. Une conséquence de cette abondance de service est que bien des jeunes filles sud-africaines blanches grandissent et se marient sans jamais avoir appris à laver un verre ou à préparer une simple tasse de thé.

The injustice in the situation is not that the Africans are servants, but that few, if any, of them are paid decently, fed decently, or treated decently by any standard of behavior that the white would apply to themselves.

L'injustice de la situation ne réside pas dans le fait que les Africains soient serviteurs, mais dans le fait que peu, voire aucun, ne soient décentement payés, nourris ou traités selon les normes de comportement que les Blancs s'appliqueraient à eux-mêmes.

Pay, pay, pay. That is the basic issue. There is hardly an employer who does not take advantage of his help. Typical pay for a live-in servant is \$15 to \$20 a month, plus bed and meals. A few earn more, many earn less. The employer's attitude is, «I feed you, I house you. You have no other responsibilities, so what more do you need?»

Paye, paie, paie. Voilà la question centrale. Il est rare qu'un employeur ne profite pas de son personnel. Un salaire typique pour un serviteur logé est de 15 à 20 dollars par mois, plus le gîte et le couvert. Certains gagnent plus, beaucoup gagnent moins. L'attitude de l'employeur est : « Je vous nourris, je vous loge. Vous n'avez aucune autre responsabilité, alors qu'avez-vous besoin de plus ? »

The answer is that almost every servant does have other responsibilities-sometimes a whole household of them. Almost every servant works to support people other than herself. Manservants often have a family at home in the rural areas. Maids and cooks may have dependent children, either at home or firm out to relatives. The typical employer pretends dependents do not exist. It is literally a case of sight, out of mind.»

La réponse est que presque tous les serviteurs ont d'autres responsabilités – parfois une maisonnée entière. Presque tous travaillent pour subvenir aux besoins d'autres personnes qu'eux-mêmes. Les serviteurs masculins ont souvent une famille dans les zones rurales. Les bonnes et cuisinières peuvent avoir des enfants à charge, soit chez elles, soit confiés à des parents. L'employeur typique fait semblant d'ignorer l'existence de ces dépendants. C'est littéralement une question de « loin des yeux, loin du cœur ».

It is a wry joke among Africans that, for all the practice they get and the time they devote to talking about it, white masters and madams still don't know how to deal with their black help. The trouble usually is that the employer insists on treating the African as a subhuman being, devoid of feelings.

C'est une plaisanterie amère parmi les Africains que, malgré toute la pratique qu'ils ont et le temps qu'ils passent à en parler, les maîtres et madames blancs ne savent toujours pas comment traiter leur personnel noir. Le problème est généralement que l'employeur insiste pour traiter l'Africain comme un sous-homme, dépourvu de sentiments.

P83

In getting my pictures of the way servants live I craved through all the fine suburbs of northern Johannesburg-Killarney, Dunkeld, Illovo, Melrose, Melrose East, and Houghton-moving carefully, you may be sure, for whites are immediately suspicious of blacks they have not seen before, or whose errands bring them into the white preserves. Sometimes I had to bear a hasty retreat when some young madam shouted at me to get out, but by and large I was able to enter a great many households and interview a number of servants. Without exception, they were seething with anger, scorn, and resentment. I was quite taken aback. I had resisted going to these suburbs because I was sure that the servants of the rich were having a somewhat better time of it and would not be typical of servants as a whole. But such was not the case, and many felt so bitter that they had no fear of being quoted or overheard.

Pour obtenir mes photos sur la vie des serviteurs, j'ai sillonné tous les beaux quartiers du nord de Johannesburg – Killarney, Dunkeld, Illovo, Melrose, Melrose East et Houghton – en prenant soin, soyez-en sûr, car les Blancs se méfient immédiatement des Noirs qu'ils n'ont jamais vus ou dont les courses les amènent dans les quartiers blancs. Parfois, j'ai dû battre en retraite précipitamment quand une jeune madame me criait de sortir, mais dans l'ensemble, j'ai pu entrer dans de nombreuses maisons et interviewer plusieurs serviteurs. Sans exception, ils bouillaient de colère, de mépris et de ressentiment. J'en ai été assez surpris. J'avais résisté à l'idée d'aller dans ces banlieues, persuadé que les serviteurs des riches y étaient quelque peu mieux lotis et ne seraient pas représentatifs des serviteurs dans leur ensemble. Mais ce n'était pas le cas, et beaucoup étaient si amers qu'ils n'avaient pas peur d'être cités ou entendus.

What is your madam like, I asked one experienced cook. «Rude, raw, and impossible from the core; she said.» And hard to please. Whites think that with their money they can buy everything, even your feelings. When they employ you, they tell you your duties will be this or that, but in the long run they make you into a shifting spanner [an adjustable wrench, meaning a maid of all work], bound to do every kind of job.»

« Comment est votre madame ? » ai-je demandé à une cuisinière expérimentée. « Grossière, brutale et impossible jusqu'à la moelle, a-t-elle répondu. Et difficile à contenter. Les Blancs pensent qu'avec leur argent, ils peuvent tout acheter, même vos sentiments. Quand ils vous emploient, ils vous disent que vos tâches seront ci ou ça, mais à la longue, ils font de vous une clé à molette [une bonne à tout faire], obligée de faire tout type de travail. »

Actually, it was less the fact that some unexpected duty might be required of her than that madam invariably issued her orders with a peremptory, demeaning «You must ...» or «You have to ...» For what

grinds the soul is that in South Africa madam is right. There is no escape from the indignity of compulsion. Servants may quit an onerous job, but there is no prospect of finding anything but another one, with the same long hours, the same low pay, and the same cranky, coercive madam.

En réalité, ce n'était pas tant le fait qu'un travail inattendu puisse lui être demandé que le ton sur lequel madame donnait ses ordres, un « Tu dois... » ou « Tu es obligé de... » péremptoire et méprisant. Ce qui blesse l'âme, c'est que, en Afrique du Sud, madame a raison. Il n'y a pas d'échappatoire à l'indignité de la contrainte. Les serviteurs peuvent quitter un emploi pénible, mais ils n'ont aucune perspective autre que d'en trouver un autre, avec les mêmes longues heures, le même salaire de misère et la même madame capricieuse et coercitive.

Exasperation with the whites' seeming inability to understand their servants' position is expressed in a comment that is common currency among domestic workers: «If you don't complain, they think you're happy. If you do complain, they think you're ungrateful.»

L'exaspération face à l'incapacité apparente des Blancs à comprendre la situation de leurs serviteurs s'exprime dans un commentaire courant parmi les travailleurs domestiques : « Si vous ne vous plaignez pas, ils pensent que vous êtes heureux. Si vous vous plaignez, ils pensent que vous êtes ingrat. »

In the past two years, a manual, «Your Bantu Servant and You,» has been published to advise employers how to live elbow to elbow with their servants and at the same time remain aloof. The book suggests that if employers would only «address their domestic servants by name, speak to them in a language they understand and try to remember that they are human, then racial tensions might be substantially reduced.» Elementary? Not in South Africa,

Au cours des deux dernières années, un manuel, « Votre serviteur bantou et vous », a été publié pour conseiller les employeurs sur la manière de vivre côte à côte avec leurs serviteurs tout en restant distants. Le livre suggère que si les employeurs daignaient « s'adresser à leurs domestiques par leur nom, leur parler dans une langue qu'ils comprennent et se souvenir qu'ils sont humains, les tensions raciales pourraient être considérablement réduites ». Élémentaire ? Pas en Afrique du Sud.

The manual goes on to urge women employers to use decorum in their relationship with male employees. «Always behave toward them with the same dignity and modesty with which you would behave toward a [white] male of your own age,» the manual says. «Above all, never appear before him in any state of undress.»

Le manuel poursuit en exhortant les employeuses à user de décence dans leurs relations avec les employés masculins. « Comportez-vous toujours envers eux avec la même dignité et modestie que vous auriez envers un homme [blanc] de votre âge », indique le manuel. « Surtout, ne vous présentez jamais devant lui en état de déshabillé. »

On the subject of the «feeding habits» of servants, the employer is urged to add protein foods such as meat and milk to the starch diets most servants get, and to remember that «most Bantu are used to taking their time about their meals.»

Sur le sujet des « habitudes alimentaires » des serviteurs, l'employeur est incité à ajouter des aliments protéinés comme la viande et le lait aux régimes amidonnés que la plupart des serviteurs reçoivent, et à se rappeler que « la plupart des Bantous ont l'habitude de prendre leur temps pour leurs repas ».

As for working hours, the book continues: «It must be remembered that domestic servants are human, with recreational, social and other interests.» Therefore, it is recommended that servants not be expected to work more than sixty-five hours a week. This can be accomplished by never working them more than ten hours a day and by giving them every Thursday afternoon off, plus every other Sunday afternoon. The manual points out that it is necessary to pay «good» wages to keep good servants. The «good» wage it recommends for a live-in servant is \$22 a month. For a sixty-five-hour week that's about nine cents an hour.

En ce qui concerne les heures de travail, le livre continue : « Il faut se souvenir que les domestiques sont des êtres humains, avec des besoins de loisirs, de vie sociale et autres. » Il est donc recommandé de ne pas faire travailler les serviteurs plus de soixante-cinq heures par semaine. Cela peut être réalisé en ne les faisant jamais travailler plus de dix heures par jour et en leur donnant chaque jeudi après-midi de congés, ainsi qu'un dimanche après-midi sur deux. Le manuel souligne qu'il est nécessaire de payer des salaires « décents » pour garder de bons serviteurs. Le salaire « décent » qu'il recommande pour un serviteur logé est de 22 dollars par mois. Pour une semaine de soixante-cinq heures, cela fait environ neuf cents de l'heure.

The recommendations and recommendations is all that they are-would appear to set something less than a bare minimum standard for the relation-ship between any employer and his employee, but in practice they represent a top level of treatment that is achieved by only the most enlightened of South African employers.

Ces recommandations – et ce ne sont que des recommandations – semblent établir un standard inférieur au minimum vital pour la relation entre un employeur et son employé, mais en pratique, elles représentent un niveau de traitement supérieur que seuls les employeurs sud-africains les plus éclairés atteignent.

In most homes the servants are treated ambivalently. During the work day they may be shouted and screamed at, but they are also accepted in the most intimate and responsible family situations. They cook and serve food and care for infant children, but once the work is done they are shunted off, almost quarantined.

Dans la plupart des foyers, les serviteurs sont traités de manière ambivalente. Pendant la journée de travail, on peut leur crier dessus, mais ils sont aussi acceptés dans les situations familiales les plus intimes et responsables. Ils préparent et servent la nourriture, s'occupent des jeunes enfants, mais une fois le travail terminé, on les écarte, presque mis en quarantaine.

Housing for servants can only be described as ludicrous and deplorable. It is against the law for servant to sleep under the same roof with his or her employer, no matter how big the house. In IJury apartment buildings the servants' quarters are usually built atop the flat roof-a double row of connecting, cell-like rooms humorously referred to as «locations in the sky.»

Le logement des serviteurs ne peut être décrit que comme ridicule et déplorable. Il est interdit par la loi qu'un serviteur dorme sous le même toit que son employeur, peu importe la taille de la maison. Dans les immeubles de luxe, les quartiers des serviteurs sont généralement construits sur le toit plat – une double rangée de petites chambres connectées, semblables à des cellules, humoristiquement appelées « townships dans le ciel ».

P83

Servants in private homes live outback,» in little rooms separated from the main house. Sometimes these rooms are just a cangle of tumbledown cor-rugated huts and lean-co's. Only the newest and nicest homes, built with apartheid in mind, provide cold-water showers and decent toilets. In most homes the servant must wash herself in the same bucket she uses for washing the floor. Her tiny room is almost sure to be sparsely furnished, with a mattress of straw, newspaper for a carpet, and fruit crates for table and chair. The window will be uncurtained, and her few belongings hang from pegs in the walls, rather than in a closet.

Dans les maisons privées, les serviteurs vivent « à l'arrière », dans de petites pièces séparées de la maison principale. Parfois, ces pièces ne sont qu'un coin de bidonvilles en tôle ondulée délabrée. Seules les maisons les plus neuves et les plus belles, construites en tenant compte de l'apartheid, disposent de douches à eau froide et de toilettes décentes. Dans la plupart des maisons, le serviteur doit se laver dans le même seau que celui utilisé pour laver le sol. Sa minuscule chambre est presque sûrement meublée sommairement : un matelas de paille, des journaux en guise de tapis, et des caisses de fruits comme table et chaise. La fenêtre n'a pas de rideaux, et ses quelques affaires sont accrochées à des patères dans les murs, plutôt que dans un placard.

The servant's work day is long, stretching from early morning at lease through the dinner hour. If there should be an evening party-and with servancs codo thework,such parties arc plentiful-thecleanup job may not be finished until 3 a.m. Bue there is no extra money forovertime: work.» We musebepunctual reporting for duty,» the servant says. «Buethere is no punctuality about when we may knock off.»

La journée de travail du serviteur est longue, s'étendant du petit matin au moins jusqu'à l'heure du dîner. S'il y a une soirée – et avec des serviteurs pour faire le travail, ces soirées sont fréquentes – la tâche de nettoyage peut ne pas être terminée avant 3 heures du matin. Mais il n'y a pas d'argent supplémentaire pour les heures supplémentaires : « Nous devons être ponctuels pour prendre notre service, dit le serviteur. Mais il n'y a aucune ponctualité quant à l'heure où nous pouvons arrêter. »

If a servant lives in, her only time off is Thursday afternoon and alternate Sundays. Even on these days she mayuse up half her precious time riding the bus co and from her family home in the black township. The servant who lives at home and commutes muse leave her own children shortly after dawn and docs not see them again until evening. Why does she do it? Not tobuyluxuries, I assure you. Even ifshe has a husband whoworks, she needs the extra income just cokeep her family a step ahead of starvation.

Si un serviteur vit sur place, son seul temps libre est le jeudi après-midi et un dimanche sur deux. Même ces jours-là, il peut passer la moitié de son temps précieux dans les transports entre sa famille dans le township noir et son lieu de travail. Le serviteur qui vit chez lui et fait la navette doit quitter ses propres enfants peu après l'aube et ne les revoit qu'en soirée. Pourquoi le fait-il ? Certainement pas pour s'acheter des luxes, je vous l'assure. Même si elle a un mari qui travaille, elle a besoin de ce revenu supplémentaire pour garder sa famille un pas devant la famine.

Most employers go beyond separate housing and impose what I call «kitchen apartheid.» They insist chat their servancs eat separate food from separate utensils. Everything must be segregated: enamel plates, spoons, drinking mugs, even the «black pot» in which the dinner is prepared.An African cookcan prepare the white family's food, lay the table, caste each dish beforehand to see if it is ready, then serve it. But then she is supposed to disassociate herself from the «master's food» and the «master's place,» as though she had never had anything co dowith them.

La plupart des employeurs vont au-delà de la séparation des logements et imposent ce que j'appelle « l'apartheid de la cuisine ». Ils insistent pour que leurs serviteurs mangent une nourriture séparée avec des ustensiles séparés. Tout doit être ségrégué : assiettes en émail, cuillères, gobelets, même la « marmite noire » dans laquelle le dîner est préparé. Une cuisinière africaine peut préparer la nourriture de la famille blanche, mettre la table, goûter chaque plat pour vérifier qu'il est prêt, puis le servir. Mais ensuite, elle est censée se dissocier de la « nourriture du maître » et de la « place du maître », comme si elle n'avait jamais rien eu à voir avec eux.

Employers must feed their servants and ofcourse they cry to get away as cheaply as possible. The scan. dard fare, repeated day after monotonous day, is tea, bread,and jam for breakfast, and porridge and boys-meat for lunch and dinner. Boysmeat is the name given to the cheapest, least edible meat the butcher can find, cuts that no white person would dream of buying for himself. Boysmeat may be the neck oaf cow, a pig's nose, the hoof of a goat, or some other equally unappetizing part. The butcher is free to Use his discretion. When the lady of the house phones in her weekly meat order she simply says «send so many pounds ofsteak, somany pounds of roast beef and, oh, yes, throw in a few pounds of boysmc:at.» (The «boy,» of course, is the male African the meat is intended for. In the eyes of the whites, no African ever becomes a man. Until he reaches his teens he is a pickaninny; thereafter, until he dies of old age, he is merely»boy.) Even boysmeat isserved in portions too small to fill the stomach and almost never is it supplemented bysuch white staples assalad, dessert, or asnack between meals. Or even butter.

Les employeurs doivent nourrir leurs serviteurs et, bien sûr, ils cherchent à le faire au moindre coût. Le menu standard, répété jour après jour de manière monotone, se compose de thé, pain et confiture pour le petit-déjeuner, et de bouillie et de boysmeat pour le déjeuner et le dîner. Le boysmeat est le nom donné à

la viande la moins chère et la moins comestible que le boucher peut trouver, des morceaux qu'aucun Blanc n'envisagerait d'acheter pour lui-même. Le boysmeat peut être le cou d'une vache, le groin d'un porc, le sabot d'une chèvre, ou une autre partie tout aussi peu appétissante. Le boucher est libre d'utiliser son jugement. Quand la maîtresse de maison téléphone pour passer sa commande hebdomadaire de viande, elle dit simplement : « Envoyez tant de livres de steak, tant de livres de rôti de bœuf et, oh oui, ajoutez quelques livres de boysmeat. » (Le « boy », bien sûr, est l'Africain mâle pour qui la viande est destinée. Aux yeux des Blancs, un Africain ne devient jamais un homme. Jusqu'à l'adolescence, il est un pickaninny ; ensuite, jusqu'à sa mort de vieillesse, il n'est qu'un « boy ».) Même le boysmeat est servi en portions trop petites pour remplir l'estomac et presque jamais complété par des aliments de base blancs comme la salade, le dessert ou une collation entre les repas. Ou même du beurre.

Because the African cats so poorly he has developed a negative, almost perverse attitude toward food. One African term for food is ditshilatshameno: «chat which dirties the teeth.» Food is not considered something that one savors or makes a fuss over; it is the last thing in the world the African wants to argue about. Rather than complain about food, in fact, most Africans just accept the boysmeat-even though both the name and the substance are dis-tasteful to them. As a result, many a white householder, convinced that he is an expert on the feeding habits of his natives, is sure that all Africans prefer boysmeat, just as all rabbits like carrots. It is a nice, cheap theory to cling to. How surprised such an «expert» would be if he knew that in the privacy of his kitchen, his natives exchange their food for the table scraps and bits of steak and roast intended for the family pets. Boysmeat is swapped for dogmeat.

Parce que l'Africain mange si mal, il a développé une attitude négative, presque perverse, envers la nourriture. Un terme africain pour la nourriture est ditshilatshameno : « ce qui salit les dents ». La nourriture n'est pas considérée comme quelque chose que l'on savoure ou dont on fait tout un plat ; c'est la dernière chose au monde dont l'Africain veut se plaindre. Plutôt que de se plaindre de la nourriture, en fait, la plupart des Africains acceptent simplement le boysmeat – même si le nom et la substance leur sont désagréables. En conséquence, bien des maîtres de maison blancs, convaincus d'être des experts en matière d'habitudes alimentaires de « leurs indigènes », sont sûrs que tous les Africains préfèrent le boysmeat, tout comme tous les lapins aiment les carottes. C'est une théorie commode et bon marché à laquelle s'accrocher. Comme un tel « expert » serait surpris s'il savait que, dans l'intimité de sa cuisine, « ses » indigènes échangent leur nourriture contre les restes de table et les morceaux de steak et de rôti destinés aux animaux de compagnie. Le boysmeat est troqué contre de la nourriture pour chien.

The lady of the house may not know her servant's last name, or where she lives, or care when she is ill or has problems at home. But the lady does know how she wanes her «girls» to look: as unassuming as possible. Standard garb is a modest uniform with hair tucked under a starched cap, for servants are not allowed to be bareheaded in master's house. On her half-day off, of course, a young maid may be as style-conscious as her tiny budget will allow. She may go off to town with her hair combed down, her nails polished, and wearing a well-cut dress. But many a girl servant learns the hard way that madam does not appreciate competition. «I don't want two madams in my house,» the lady employer announces, and the girl who is «cheeky» enough to dress up is fired.

La maîtresse de maison peut ne pas connaître le nom de famille de sa servante, ni où elle vit, ni se soucier de savoir quand elle est malade ou a des problèmes à la maison. Mais elle sait comment elle veut que ses « filles » aient l'air : le plus discret possible. La tenue standard est un uniforme modeste avec les cheveux cachés sous une coiffe amidonnée, car les serviteurs n'ont pas le droit d'être tête nue dans la maison du maître. Pendant son après-midi de congés, bien sûr, une jeune bonne peut être aussi soucieuse de son style que son petit budget le permet. Elle peut aller en ville les cheveux lâchés, les ongles vernis et vêtue d'une robe bien coupée. Mais bien des jeunes servantes apprennent à leurs dépens que madame n'appré-

cie pas la concurrence. « Je ne veux pas deux madames dans ma maison », annonce l'employeuse, et la fille assez « effrontée » pour s'habiller avec élégance est renvoyée.

P85

The servant's job is lonely one. She is cut off from her family. No recreation facilities are open to her - not even a neighborhood movie or a public park. At day's end she can only go back to her room, alone. White families don't like Africans hanging about who are not part of their household. So the servant, unless she gets special permission, may entertain her friends only « on the other side of the wall » - on the sidewalk outside the master's property. Male visitors are especially unwelcome. A woman servant's every male caller, whether he be her son, her father, or even her bonafide husband, all are lumped together in the employer's eye as « boyfriends. » It is illegal for a man and his wife to sleep together in servants' quarters unless they both are employed there.

Le travail du serviteur est un travail solitaire. Elle est coupée de sa famille. Aucune installation de loisirs ne lui est ouverte – pas même un cinéma de quartier ou un parc public. À la fin de la journée, elle ne peut que retourner dans sa chambre, seule. Les familles blanches n'aiment pas voir traîner des Africains qui ne font pas partie de leur foyer. Ainsi, la servante, à moins d'avoir une permission spéciale, ne peut recevoir ses amis que « de l'autre côté du mur » – sur le trottoir, à l'extérieur de la propriété du maître. Les visiteurs masculins sont particulièrement indésirables. Aux yeux de l'employeur, tous les visiteurs masculins d'une servante, qu'il s'agisse de son fils, de son père ou même de son mari légitime, sont regroupés sous l'appellation de « petits amis ». Il est illégal qu'un homme et sa femme dorment ensemble dans les quartiers des serviteurs à moins qu'ils n'y soient tous deux employés.

For all that, there is little supervision or protection offered the young unmarried girl who goes to work as a house servant. Too often she is left alone at night in her barren room - lonesome, bored, cut off from the security of the main house. Perhaps she does not even have a lock on her door. Such a girl, willingly or unwillingly, will have male visitors. When eventually she has to report to her employer that she is expecting a baby, the employer's righteous response is predictable: « What else can you expect from these Kaffirs? They breed like rabbits. »

Pourtant, il y a peu de supervision ou de protection offerte à la jeune fille célibataire qui va travailler comme servante. Trop souvent, elle est laissée seule la nuit dans sa chambre nue – solitaire, ennuyée, coupée de la sécurité de la maison principale. Peut-être n'a-t-elle même pas de serrure à sa porte. Une telle fille, de gré ou de force, aura des visiteurs masculins. Quand elle doit finalement annoncer à son employeur qu'elle attend un bébé, la réaction vertueuse de celui-ci est prévisible : « Que voulez-vous de plus de ces Cafres ? Ils se reproduisent comme des lapins. »

In the long run, the employer pays a price for the shoddy treatment and low pay he dispenses. Little or no sense of loyalty develops between servant and master. The servant has no motivation or encouragement to work hard. There is almost no chance for advancement, so servants are constantly quitting or getting themselves fired. I have talked to dozens of servants, all of them still very young, who had already been employed by as many as ten families. Two months here, three months there - a servant can always get a new job, usually without even leaving the neighborhood. But the low pay and the antagonisms remain about the same from place to place. Salaries are due on the first of the month, but employers, hoping to prevent the servant from leaving, often stall the payment until almost the middle of the month. That way, if a servant walks out, he forfeits wages he has already earned. A nice trick, but even that barely slows the turnover.

À la longue, l'employeur paie le prix d'un traitement médiocre et d'une paye de misère. Peu ou pas de loyauté se développe entre le serviteur et le maître. Le serviteur n'a aucune motivation ni encouragement pour travailler dur. Il y a presque aucune chance d'avancement, donc les serviteurs quittent constamment ou se font renvoyer. J'ai parlé à des dizaines de serviteurs, tous encore très jeunes, qui avaient déjà travaillé pour jusqu'à dix familles différentes. Deux mois ici, trois mois là – un serviteur peut toujours trouver un nouvel emploi, généralement sans même quitter le quartier. Mais les bas salaires et les antagonismes restent à peu près les mêmes d'un endroit à l'autre. Les salaires sont dus le premier du mois, mais les

employeurs, espérant empêcher le serviteur de partir, retardent souvent le paiement jusqu'à presque la moitié du mois. De cette manière, si un serviteur s'en va, il perd les salaires qu'il a déjà gagnés. Un beau tour, mais même cela ralentit à peine le turnover.

One of the ironies of the system is the role of the black nanny. Though she is separated by her job from her own loved ones, she at least has the young children of her employer to care for and love. The visible affection that flows both ways between a nanny and the white children in her care can be a wonderful sight to see.

L'une des ironies du système est le rôle de la nounou noire. Bien qu'elle soit séparée de ses propres proches par son travail, elle a au moins les jeunes enfants de son employeur à aimer et à choyer. L'affection visible qui circule dans les deux sens entre une nounou et les enfants blancs dont elle s'occupe peut être un spectacle merveilleux à voir.

But even that relationship is doomed. Home, after all, is the incubator of racism. Children watch how their parents treat the black «boys» and «girls» and soon the youngsters realize that they can get away with the same conduct. Servants obsequiously call the children k/ein baas (small boss) and nonnie (small madam). The kids soon get so like this. The lessons they learn at home are carried into the streets, into office and factory and Government post. Thus the awful heritage of racism is perpetuated.

Mais même cette relation est vouée à l'échec. La maison, après tout, est l'incubateur du racisme. Les enfants observent comment leurs parents traitent les « boys » et les « girls » noirs et comprennent vite qu'ils peuvent se comporter de la même manière. Les serviteurs appellent obsequieusement les enfants klein baas (petit patron) et nonnie (petite madame). Les enfants finissent par aimer cela. Les leçons qu'ils apprennent à la maison sont emportées dans les rues, dans les bureaux, les usines et les postes gouvernementaux. Ainsi, l'affreux héritage du racisme se perpétue.

P87

Above, left: Servants' quarters atop a luxury apartment house in northern Johannesburg. It is against the law for black servants to live under the same roof as their employers. In private home, servant would have separate little room in backyard. Left: She lives on edge of opulence, while her own world is bare. Newspapers are her carpet, fruit crates her chairs and table.

À gauche : Une rangée de chambres en tôle sur le toit d'un immeuble de luxe à Johannesburg (quartiers comme Houghton ou Killarney). À gauche (bas) : Intérieur d'une de ces chambres : sol nu recouvert de journaux, meubles en caisses de fruits, murs sans finition.

P88

Dogs are well tended by black servant, and well fed. Above: Servants are given boysmeat, cheapest cuts available. Everything connected with eating is segregated: there are spoons, enamel plates and mugs, even cooking pots specified for use by servants only. Right: Servants are not forbidden to love. Woman holding child said, «I love this child, though she'll grow up to treat me just like her mother does. Now she is innocent.» Far right: Entertaining friends is done outside garden walls, since employers don't want strange «boys» and «girls» on their premises.

Les chiens sont bien soignés par le serviteur noir, et bien nourris. Ci-dessus : On donne aux serviteurs du boysmeat, les morceaux les moins chers disponibles. Tout ce qui concerne l'alimentation est ségrégué : il y a des cuillères, des assiettes et des gobelets en émail, voire des marmites réservées exclusivement à l'usage des serviteurs. À droite : Les serviteurs n'ont pas interdiction d'aimer. Une femme tenant un enfant a déclaré : « J'aime cet enfant, même s'il grandira pour me traiter comme sa mère le fait. Pour l'instant, il

est innocent. » Tout à droite : Recevoir des amis se fait dehors, derrière les murs du jardin, car les employeurs ne veulent pas de « boys » et de « girls » inconnus sur leur propriété.

P90

Living in her «kaya» out back, servant must be on call six days out of seven and seven nights out of seven. She lives a lonely life apart from her family. In white suburbsthere are no recreation centers open to black servants.

Vivant dans son « kaya » à l'arrière de la maison, la servante doit être disponible six jours sur sept et sept nuits sur sept. Elle mène une vie solitaire, loin de sa famille. Dans les banlieues blanches, aucun centre de loisirs n'est accessible aux serviteurs noirs.

P92

Left: On duty, servant dresses in unpretentious cap and apron. She must never go bareheaded during work hours. On off hours, however, she may dress as fashionably as she can afford. Girl in striped suit lost two jobs because she was too chic. Right: After working all week in modern kitchen, servant returns to her own, with no hope of making it any better.

À gauche : En service, la servante porte une coiffe discrète et un tablier. Elle ne doit jamais être tête nue pendant ses heures de travail. Hors service, en revanche, elle peut s'habiller aussi à la mode que son budget le lui permet. Une jeune fille en tailleur rayé a perdu deux emplois parce qu'elle était trop élégante. À droite : Après avoir travaillé toute la semaine dans une cuisine moderne, la servante rentre dans la sienne, sans espoir de jamais l'améliorer.

P94

FOR WHITES ONLY

The infectious spread of apartheid in co the smallest detail of daily living has made South Africa a land of signs. They are everywhere, written in English or Afrikaans or in a local native dialect as the situation may require. Bue always their purpose is the same: to spell out the almost total separation of facilities on the basis of race. Until recently the signs used the euphemism «Europeans Only» or «Non-Europeans Only.» Now, as the Government seeks to emphasize South Africa's own heritage, independently of its historic European ties, the wording of the signs is changing co «White Only.»

The meaning, however, remains the same. A stranger, freshly arrived in South Africa, might find the forest of apartheid signs helpful, even indispensable, in avoiding public embarrassment or possibly a tangle with the law. But to the African the signs are nothing but oppressive. They are always there, whenever he turns, to remind him that he is inferior. They shout at him that he is unfit to mingle, unworthy to enter through a certain door or to do business at a certain counter. And always the separate facilities for the blacks are poor. The lines are long. The buses and trains are jam-packed because they run so infrequently.

The signs demonstrate into what homely corners of activity apartheid has reached. They point to racially segregated public toilets, to drinking fountains, phone booths, and station waiting rooms (where only one of anything has been provided, it is, of course, White Only). Post offices are marked with separate entrances which lead to segregated windows for selling postage stamps. Parks are often reserved for whites only. Those the blacks may visit have white-only benches. The African who wishes to rest must sit on the curb. In Pretoria there is even a separate railroad station for blacks.

Everywhere in South Africa it is unlawful for black and white to drink a cup of tea together unless they have obtained a special permit. At the blood bank, black and white plasma is kept carefully separated,

although in an emergency the doctor would not hesitate to use whatever blood is available because, chemically, there is no difference in the blood of whites and blacks. (He'd never tell the patient, of course.)

The ocean beaches are clearly marked for color. A recent session of the Nationalist-dominated Parliament delved in all seriousness into the question of whether apartheid should extend to the high-tide or the low-tide mark. Either way, the M.P.s concluded that the Africans could wade across from black beaches into white water, thus «spoiling» it for white swimmers. The solution arrived at by the lawmakers was to use the precedent of international convention: Apartheid was extended out to the three-mile limit.

The Johannesburg Zoo has separate entrances for whites and non-whites. Once inside, the zoo-goers mix. They breathe the same air, laugh at the same monkeys, feed the same bears. When it is time to go they must split once more and leave by separate exits.

City buildings have separate elevators, one marked for «Whites» and another labeled «Goods and Natives.» Sometimes the sign says only «Goods,» but if you are black you know that elevator is for you, too.

The temptation is strong to tear down the signs or deface them. (One trick guaranteed to cause confusion is to alter a sign that reads «NonWhite» by scraping off the «Non.») But in South Africa it is a serious offense to damage the signs of apartheid. The offender may be fined or jailed or even whipped. Besides, there are other opportunities for Africans to outsmart the whites—for example, by getting on and off forbidden white elevators, automatic ones, that is, at the second floor, where the starters cannot catch them.

Most dry cleaners are totally segregated. Some will not accept clothes from blacks at all. Others have separate counters and separate cleaning equipment so that the clothes worn by the two races will not be mixed. The employees who handle the clothes and do the cleaning work are black, but this inconsistency is ignored.

Naturally, the Africans are convinced that their clothes get inferior treatment at the segregated dry cleaners. So when an African takes a best suit or a favorite dress to be cleaned, he simply tells the attendant the garment belongs to his boss. That way it is assured of getting quality treatment on the white people's side.

P95

BELOW SUBSISTENCE

EN DESSOUS DU SEUIL DE SURVIE

Payday, anywhere else in the world, is the happiest of days. It's a time to smile and unbend a little with the good, confident feeling that comes of having a bit of cash on your hip. But in black South Africa payday is the worst of days. It's the time when you must settle your accounts, and always the debts amount to more than you have earned. In the midst of South Africa's abundant economy, forty-five per cent of the black families live on incomes below the subsistence level. We call it living «below the bread line,» living on less than the bare-bone minimum of food, shelter, and clothing required to keep a person alive and moving. A survey made in 1959 concluded that a South African family of five needed a minimum monthly income of \$77, without provision for medical care, education, furniture, or holidays. Inflation has been fierce since then, so that the minimum has gone up, but the African has only been left farther behind. His average family income is barely \$50 a month.

Jour de paie, ailleurs dans le monde, c'est le plus heureux des jours. Un moment pour sourire et se détendre un peu, avec cette bonne sensation confiante d'avoir un peu d'argent en poche. Mais en Afrique du Sud noire, le jour de paie est le pire de tous. C'est le moment où il faut régler ses comptes, et les dettes dépassent toujours ce qu'on a gagné. Au cœur de l'économie florissante de l'Afrique du Sud, 45 % des familles noires vivent avec des revenus en dessous du seuil de subsistance. On appelle ça vivre « en dessous du seuil de pauvreté », c'est-à-dire avec moins que le strict minimum de nourriture, de logement et de vêtements nécessaires pour rester en vie et bouger. Une étude menée en 1959 a conclu qu'une famille sud-africaine de cinq personnes avait besoin d'un revenu mensuel minimum de 77 dollars, sans prévoir de dépenses pour les soins médicaux, l'éducation, les meubles ou les vacances. Depuis, l'inflation a été féroce, si bien que ce minimum a augmenté, mais les Africains ont été encore plus laissés pour compte. Leur revenu familial moyen est à peine de 50 dollars par mois.

It is not that Africans don't work. There is no famine of jobs. In fact, in the five main areas of the economy-mining, manufacturing, construction, railways, and the post office-African workers outnumber whites by three to one. The crime is that the Africans are kept artificially poor. The white establishment accomplishes this by barring Africans from all but the most menial of jobs, paying them intolerably low wages, and leaving them no recourse within the law by which to change their condition.

Ce n'est pas que les Africains ne travaillent pas. Il n'y a pas de pénurie d'emplois. En fait, dans les cinq principaux secteurs de l'économie – mines, industrie manufacturière, construction, chemins de fer et poste – les travailleurs africains sont trois fois plus nombreux que les Blancs. Le crime, c'est que les Africains sont maintenus artificiellement dans la pauvreté. L'establishment blanc y parvient en leur interdisant tout emploi autre que les plus subalternes, en leur versant des salaires dérisoires et en ne leur laissant aucun recours légal pour changer leur condition.

The color bar in industry excludes Africans from almost all skilled jobs, and thus robs them of any ambition to develop their skills. In part the color bar is a legal tactic enforced through «job reservation» laws. But mostly the bar is kept intact by individual bigotry. In many offices, shops, and factories white workers refuse to work on a par with non-whites. In trades where apprenticeship is required, such as the building industry, African are not taken as apprentices and thus are denied the first step essential to becoming a master carpenter, plumber, or electrician. Only when an employer is desperately short of qualified white personnel will he put a black man in a «reserved» job. Because of the shortage of skilled labor, some Africans lately have been hired to drive heavy trucks, to wait on white customers in stores, and to work as typists and bookkeepers-careers that had been considered beyond them. But always the African holding such a job gets paid less his white counterpart, and works without any permanent tenure, no matter how long or how well he does in his work.

La barrière raciale dans l'industrie exclut les Africains de presque tous les emplois qualifiés, les privant ainsi de toute ambition de développer leurs compétences. En partie, cette barrière est une tactique légale, imposée par les lois de « réservation des emplois ». Mais elle est surtout maintenue par le racisme individuel. Dans de nombreux bureaux, magasins et usines, les travailleurs blancs refusent de travailler sur un pied d'égalité avec des non-Blancs. Dans les métiers où un apprentissage est requis, comme l'industrie du bâtiment, les Africains ne sont pas acceptés comme apprentis et se voient ainsi refuser la première étape essentielle pour devenir charpentier, plombier ou électricien qualifié. Ce n'est que lorsqu'un employeur manque désespérément de personnel blanc qualifié qu'il placera un Noir dans un emploi « réservé ». En raison de la pénurie de main-d'œuvre qualifiée, certains Africains ont récemment été embauchés pour conduire des camions lourds, servir des clients blancs dans les magasins ou travailler comme dactylos et comptables – des carrières qu'on jugeait auparavant hors de leur portée. Mais l'Africain occupant un tel poste est toujours payé moins que son homologue blanc et travaille sans aucune sécurité d'emploi, peu importe la durée ou la qualité de son travail.

«The job's only temporary,» the employer reminds him, «until we find somebody regular.»

« Ce n'est qu'un emploi temporaire », lui rappelle l'employeur, « jusqu'à ce qu'on trouve quelqu'un de permanent. »

Should an employer try to upgrade his black workers he courts trouble. Often his white employ-ees will revolt. Or the law may descend on him. Two directors of a construction company in Pretoria recently were African to operate a power crane on a new building project. The fact that they had tried and failed to find a white man for the job was judged no defense.

Si un employeur tente de promouvoir ses travailleurs noirs, il s'expose à des ennuis. Souvent, ses employés blancs se révolteront. Ou la loi pourra s'abattre sur lui. Deux dirigeants d'une entreprise de construction de Pretoria ont récemment été condamnés et amendés pour avoir enfreint la Loi sur la conciliation industrielle de 1956. Leur crime ? Avoir embauché un Africain pour manœuvrer une grue sur un nouveau chantier. Le fait qu'ils aient essayé, sans succès, de trouver un Blanc pour ce poste n'a pas été jugé comme une défense valable.

Separation salves the conscience of white South Africans. Because they live miles from the black zones and rarely venture into them, they have only fanciful ideas of what living conditions are like below the bread line. One popular myth is that Africans can live much more cheaply than whites. That's a bad joke. Asaying in the township goes: «We are paid as Africans, but we have to buy as white men.» Food costs no less for the African. His clothing is cheaper only if it is of poor quality. If it is, he can expect the garment to turn to rags before he has finished paying for it. The relocation housing in which more and more Africans now are living is modestly priced, but it is still far too high for people living below subsistence, who must figure that relocation means longer trips and higher rail fares to reach their jobs.

La ségrégation apaise la conscience des Blancs sud-africains. Parce qu'ils vivent à des kilomètres des zones noires et s'y aventurent rarement, ils n'ont que des idées fantaisistes sur les conditions de vie en dessous du seuil de subsistance. Un mythe populaire veut que les Africains puissent vivre beaucoup moins cher que les Blancs. C'est une mauvaise blague. Comme le dit un proverbe des townships : « On nous paie comme des Africains, mais on doit acheter comme des hommes blancs. » La nourriture ne coûte pas moins cher pour l'Africain. Ses vêtements sont moins chers seulement s'ils sont de mauvaise qualité. Et s'ils le sont, il peut s'attendre à ce que le vêtement se transforme en haillons avant même qu'il ait fini de le payer. Les logements de relogement, où de plus en plus d'Africains vivent, sont modestement tarifés, mais restent bien trop chers pour des gens vivant en dessous du seuil de subsistance, qui doivent en plus calculer que ce relogement signifie des trajets plus longs et des frais de train plus élevés pour se rendre à leur travail.

But food is the main concern. Most non-whites live in a chronic state of partial starvation. They cannot afford to buy enough of even the plainest food to properly sustain life. The result is widespread malnutrition, sickness, deformity, and death. One black infant in every four dies before its first birth-building industry, Africans are not taken as apprentices and thus are denied the first step essential to becoming a master carpenter, plumber, or electrician. Only when an employer is desperately short of qualified white personnel will he put a black man in a «reserved» job. Because of the shortage of skilled labor, some Africans lately have been hired to drive heavy trucks, to wait on white customers in stores, and to work as typists and bookkeepers-careers that had been considered beyond them. But always the African holding such a job gets paid less than day because its mother cannot provide the necessary food and hygienic surroundings to keep it alive. One half of all black children die before they are sixteen.

Mais la nourriture est la principale préoccupation. La plupart des non-Blancs vivent dans un état chronique de sous-alimentation. Ils ne peuvent pas se permettre d'acheter assez même de la nourriture la plus simple pour entretenir correctement la vie. Le résultat en est une malnutrition généralisée, des maladies, des déformations et des morts. Un bébé noir sur quatre meurt avant son premier anniversaire, car sa mère ne peut lui fournir la nourriture et les conditions d'hygiène nécessaires pour le maintenir en vie. La moitié des enfants noirs meurent avant l'âge de seize ans. Dans le secteur du bâtiment, les Africains ne sont pas acceptés comme apprentis et se voient ainsi refuser la première étape essentielle pour devenir charpentier, plombier ou électricien qualifié. Ce n'est que lorsqu'un employeur manque désespérément de

personnel blanc qualifié qu'il placera un Noir dans un emploi « réservé ». En raison de la pénurie de main-d'œuvre qualifiée, certains Africains ont récemment été embauchés pour conduire des camions lourds, servir des clients blancs dans les magasins ou travailler comme dactylos et comptables – des carrières qu'on jugeait auparavant hors de leur portée. Mais l'Africain occupant un tel poste est toujours payé moins que son homologue blanc.

Children in school try to concentrate while their stomachs are aching for a simple slice of bread, the breakfast they did not have. Few working men and women eat enough to attack their manual jobs with any degree of energy or vigor. Sixty per cent of them leave home in the morning with nothing in their stomachs except a cup of tea or coffee. Eleven percent don't even have That.

À l'école, les enfants essaient de se concentrer tandis que leur estomac les fait souffrir, criant famine pour une simple tranche de pain – le petit-déjeuner qu'ils n'ont pas eu. Peu d'hommes et de femmes actifs mangent assez pour aborder leur travail manuel avec un minimum d'énergie ou de vigueur. 60 % d'entre eux quittent leur maison le matin sans rien dans l'estomac, à part une tasse de thé ou de café. 11 % n'ont même pas ça.

P99

Along with hunger and disease, another sure by-product of artificial black poverty is crime. It takes only simple arithmetic to figure that if a family's income is below the bread line, and yet the family survives, it must be making up the difference somewhere. The answer too often is petty thievery: shoplifting, stealing from an employer's home or his warehouse. It is one more little irony inflicted on the white master that he must live surrounded by thieves and can trust no one. But he must ask himself, how else can his underpaid employees stay alive? Of course small, silent crime can expand, often merely by accident, into big, bloody crime. As one hard-pressed family provider told me, "When the struggle gets too savage, you must become savage, too".

Avec la faim et la maladie, un autre produit certain de la pauvreté artificielle des Noirs est le crime. Il suffit d'une simple arithmétique pour comprendre que si le revenu d'une famille est en dessous du seuil de subsistance, et que pourtant la famille survit, elle doit combler le manque quelque part. La réponse est trop souvent le vol à la tire : vol à l'étalage, vol chez l'employeur ou dans son entrepôt. C'est une ironie de plus infligée au maître blanc : il doit vivre entouré de voleurs et ne peut faire confiance à personne. Mais il doit se demander : comment ses employés sous-payés pourraient-ils survivre autrement ? Bien sûr, un petit crime silencieux peut, souvent par accident, se transformer en un grand crime sanglant. Comme me l'a dit un père de famille acculé : « Quand la lutte devient trop sauvage, il faut devenir sauvage, soi aussi. »

One afternoon in Mamelodi, one of the large townships of Pretoria, I saw a little girl who couldn't have been more than six. She was carrying a baby sister on her back. Children caring for children is a common sight in township streets, but I watched this one, bowed under her load, wander over to a ramshackle house and hand the baby, who was crying now, over to an older girl, who looked as though she should have been at school. "What are you doing home?" I said, somewhat severely, because many children stop their schooling before they should. "I have no proper clothes for school," she said, and began to cry.

Un après-midi à Mamelodi, l'un des grands townships de Pretoria, j'ai vu une petite fille qui ne devait pas avoir plus de six ans. Elle portait sur son dos une petite sœur. Voir des enfants s'occuper d'autres enfants est une scène courante dans les rues des townships, mais j'ai observé celle-ci, courbée sous son fardeau, errer jusqu'à une maison délabrée et remettre le bébé, qui pleurait maintenant, à une fille plus âgée, qui aurait dû être à l'école. « Que fais-tu à la maison ? » ai-je demandé, un peu sévèrement, car beaucoup d'enfants arrêtent leur scolarité avant l'heure. « Je n'ai pas de vêtements décents pour aller à l'école », a-t-elle répondu, avant d'éclater en sanglots.

Her name was Gracie Matjila. She was ten years old. Because of her ragged condition she stayed home and "baby-sat" for her little sisters. In effect, Gracie's childhood was over.

Elle s'appelait Gracie Matjila. Elle avait dix ans. À cause de ses vêtements en lambeaux, elle restait à la maison pour « garder » ses petites sœurs. En réalité, l'enfance de Gracie était terminée.

She was crying, it turned out, because her baby-sister was hungry and it reminded her that she was hungry, too. What had she had for breakfast? A drink of black tea, without milk but heavily laced with sugar. It gave her just enough energy to get through the day. She would not see another meal until evening, when her parents returned from work. Last night's porridge bowl was still somewhere about, however, and with diligent scraping she and her brothers and sisters might be able to come up with at least a taste of something for lunch.

Elle pleurait, en fait, parce que sa petite sœur avait faim, et ça lui rappelait qu'elle avait faim, elle aussi. Qu'avait-elle mangé au petit-déjeuner ? Une tasse de thé noir, sans lait mais généreusement sucré. Ça lui donnait juste assez d'énergie pour tenir la journée. Elle ne verrait pas un autre repas avant le soir, quand ses parents rentreraient du travail. Le bol de bouillie de la veille traînait encore quelque part, et avec un grattage minutieux, elle et ses frères et sœurs pourraient peut-être en tirer au moins un goût de quelque chose pour le déjeuner.

Block after block in the townships are cluttered with dozens of children like Gracie. By day there are almost no adults around. Just kids, looking after kids. They can be naughty, turn the house upside down, set fire to it. Who's to know? Mothers go off to work to supplement the father's income and the kids sleep in. If they fail to get up for school, the mothers don't know it.

loc après bloc, dans les townships, des douzaines d'enfants comme Gracie traînent. Pendant la journée, il n'y a presque jamais d'adultes. Juste des gamins, qui s'occupent d'autres gamins. Ils peuvent être espiègles, retourner la maison sens dessus dessous, y mettre le feu. Qui le saura ? Les mères partent travailler pour compléter le revenu du père, et les enfants restent au lit. S'ils ne se lèvent pas pour l'école, les mères ne le savent pas.

Often parents leaving for work or older children leaving for school lock the house and take the key. That leaves the young children to play all day in the dooryard or on the street. If they survive, it isn't long before the street becomes their first home, and the house of their parents merely a temporary shelter.

Souvent, les parents partant au travail ou les enfants aînés partant à l'école ferment la maison à clé et emportent la clé. Cela laisse les jeunes enfants jouer toute la journée dans la cour ou dans la rue. S'ils survivent, il ne faut pas longtemps avant que la rue ne devienne leur premier foyer, et la maison de leurs parents un simple abri temporaire.

On one of these streets live Daniel and Martha Mogale, a family whose plight is typical. I had known them for many years; they were good people, for whom tribal values still had meaning and whose strong ties to old ways helped hold their family unit together. Although Daniel and Martha had nine children and were desperately poor, they were still a family. How long they could remain so was a day-to-day proposition.

Dans l'une de ces rues vivent Daniel et Martha Mogale, une famille dont le sort est typique. Je les connaissais depuis de nombreuses années ; c'étaient de bonnes personnes, pour qui les valeurs tribales avaient encore du sens et dont les liens solides avec les anciennes traditions aidaient à maintenir l'unité familiale. Bien que Daniel et Martha aient neuf enfants et soient désespérément pauvres, ils formaient encore une famille. Combien de temps ils pourraient le rester était une question du jour le jour.

Daniel Mogale, the father, had worked ten years for the railways. He had started as a laborer, laying track, and had moved up to become cook and general helper to a team of white technicians who traveled the line, testing engines and other equipment. He earned \$42 net a month. That was less than enough to keep the family from starving, so Martha Mogale, despite the fact that she had nine children at home, went out to work at various small jobs. Some days she would take her place in the rows of women who hawk fruit and peanuts on busy street corners. If she pushed and cajoled the passersby aggressively enough, she might come home with a few hard coins. Or she might not. Such vendors are

not licensed. If the cops were feelingsurly that day, Martha and the others might have to leave their wares behind and run for it to avoid being arrested.

Daniel Mogale, le père, avait travaillé dix ans pour les chemins de fer. Il avait commencé comme manœuvre, posant des rails, et était devenu cuisinier et aide général pour une équipe de techniciens blancs qui parcouraient la ligne, testant les moteurs et autres équipements. Il gagnait 42 dollars net par mois – une somme insuffisante pour empêcher la famille de mourir de faim. Aussi, Martha Mogale, malgré le fait qu'elle avait neuf enfants à la maison, sortait travailler à divers petits boulots. Certains jours, elle prenait sa place parmi les rangées de femmes qui vendent des fruits et des cacahuètes aux coins de rues animées. Si elle poussait et cajolait les passants avec assez d'agressivité, elle pouvait rentrer avec quelques pièces. Ou pas. Ces vendeuses ne sont pas autorisées : si les flics étaient de mauvaise humeur ce jour-là, Martha et les autres devaient abandonner leurs marchandises et s'enfuir pour éviter d'être arrêtées.

When her second son was only four months old, Martha began working as a washerwoman in white homes in Pretoria. For eighteen years thereafter she slung the youngest of her babies across her back each morning and took the train to the city. At one point she was leaving home at 4:30 a.m. in order to reach her work by 6. But as Mamelodi grew and the trains became more crowded, commuting with a baby became increasingly dangerous. Caught in the rush-hour jam, Martha would plead, «Please, you are crushing my baby.» The growled retort was «Then leave the baby at home.» Eventually, Martha stopped trying to get into the city to work. She did find part-time duty in the township as a laundress.

Quand son deuxième fils n'avait que quatre mois, Martha avait commencé à travailler comme blanchisseuse dans des foyers blancs de Pretoria. Pendant dix-huit ans, elle avait attaché son plus jeune bébé dans son dos chaque matin et pris le train pour la ville. À un moment donné, elle quittait la maison à 4h30 pour arriver au travail à 6h. Mais à mesure que Mamelodi grandissait et que les trains devenaient plus bondés, voyager avec un bébé devenait de plus en plus dangereux. Coincée dans la foule de l'heure de pointe, Martha suppliait : « S'il vous plaît, vous écrasez mon bébé. » La réponse grognée était : « Alors laisse le bébé à la maison. » Finalement, Martha avait arrêté d'essayer de se rendre en ville pour travailler. Elle avait trouvé un travail à temps partiel dans le township comme blanchisseuse.

P100

Every day after school the two older Mogale boys, Henry and Daniel Jr., sold peanuts at the railway station. Their efforts added perhaps \$1 a week to the family pot.

Chaque jour après l'école, les deux fils aînés des Mogale, Henry et Daniel Jr., vendaient des cacahuètes à la gare. Leurs efforts ajoutaient peut-être 1 dollar par semaine au budget familial.

Even with so many pitching in, the Mogales often could not pay the rent on their four-room house. It amounted to only \$7 a month, but sometimes they fell several months behind, and then they received frightening letters from the township superintendent of housing threatening to evict them. The house itself offered little more than bare shelter. It had no running water or electricity. The school-age children did their nightly homework by the uncertain light of a paraffin candle. Martha prepared meals on a coal stove which also provided the only heat. It was the only item of any noticeable value in the house. The furniture was crude and sparse. There was one bed. Daniel and Martha and the two youngest children slept in it. The other children slept, as well as they could, on grass mats on the floor, with old coats and sacks as blankets. Each child had the clothes he wore and little more. On washday they appeared in rags or not at all.

Même avec tant de monde qui contribuait, les Mogale avaient souvent du mal à payer le loyer de leur maison de quatre pièces. Il s'élevait seulement à 7 dollars par mois, mais parfois ils accumulaient plusieurs mois de retard, et alors ils recevaient des lettres effrayantes du surintendant du logement du township, les menaçant d'expulsion. La maison elle-même offrait à peine plus qu'un abri précaire : pas d'eau courante, pas d'électricité. Les enfants en âge d'aller à l'école faisaient leurs devoirs le soir à la lueur incertaine d'une bougie à paraffine. Martha préparait les repas sur un poêle à charbon, qui fournissait aussi le seul

chauffage. C'était le seul objet de quelque valeur dans la maison. Les meubles étaient rudimentaires et rares. Il y avait un seul lit, où dormaient Daniel, Martha et les deux plus jeunes enfants. Les autres enfants dormaient, aussi bien qu'ils le pouvaient, sur des nattes en herbe par terre, avec de vieux manteaux et des sacs comme couvertures. Chaque enfant avait les vêtements qu'il portait et peu de choses en plus. Le jour de la lessive, ils apparaissaient en haillons ou pas du tout.

Every evening the Mogales played a desperate game of «what shall we eat tonight.» Their staples were tea and a porridge made of corn meal. Vegetables were a luxury; usually they got by with pumpkin leaves, beet tops, and dandelion greens. Meat was served only on Sundays. Most Sundays, anyway. The first week after payday the eating might be pretty good. But as the month grew older the porridge grew thinner. While waiting for dinner, the kids one by one would fall asleep-just pass out where they sat. Each dozed off hoping to be waked up soon by the call to dinner. But sometimes their sleep lasted through the night without interruption.

Chaque soir, les Mogale jouaient à un jeu désespéré : « Qu'allons-nous manger ce soir ? » Leur alimentation de base était le thé et une bouillie de farine de maïs. Les légumes étaient un luxe ; ils se contentaient généralement de feuilles de citrouille, de fanes de betteraves et de pissenlits. La viande n'était servie que le dimanche. Enfin, la plupart des dimanches. La première semaine après le jour de paie, les repas pouvaient être assez bons. Mais à mesure que le mois avançait, la bouillie devenait de plus en plus claire. En attendant le dîner, les enfants s'endormaient un à un – s'évanouissant simplement là où ils étaient assis. Chacun s'assoupissait en espérant être réveillé bientôt par l'appel du dîner. Mais parfois, leur sommeil durait toute la nuit sans interruption.

Each month on payday Daniel Mogale conscientiously emptied his pay packet to meet as many outstanding accounts as he could. But he always managed to set aside a small portion of his wages for a monthly ritual of celebration. He used it to buy bakery bread as a treat for his family. One and Onye-halfloaves for a family of eleven was the limit of what Daniel Mogale could afford.

Chaque mois, le jour de paie, Daniel Mogale vidait consciencieusement son enveloppe pour régler autant de comptes en souffrance que possible. Mais il arrivait toujours à mettre de côté une petite partie de son salaire pour un rituel mensuel de célébration : il l'utilisait pour acheter du pain de boulangerie comme friandise pour sa famille. Une miche et demie pour une famille de onze personnes, c'était tout ce que Daniel Mogale pouvait se permettre.

One evening when the money squeeze was worse than usual, Daniel told Martha, «I think it would be much cheaper for you to take the kids and go to live with my mother in the tribal reserve. At least until we can get things sorted out.» So, grudgingly, the family broke up. Daniel and Henry stayed on in the house, living as bachelors. Daniel worked. Henry continued in school. Martha took the others and moved in with grandmother in the reserve.

Un soir où la pression financière était pire que d'habitude, Daniel dit à Martha : « Je pense que ce serait beaucoup moins cher pour toi de prendre les enfants et d'aller vivre avec ma mère dans la réserve tribale. Au moins jusqu'à ce que je puisse arranger les choses. » À contrecœur, la famille se sépara. Daniel et Henry restèrent dans la maison, vivant comme des célibataires. Daniel travaillait. Henry continua l'école. Martha emmena les autres et s'installa chez la grand-mère dans la réserve.

But that solution did not work for long. In the reserve the crops failed, as usual, and Daniel found he now had two homes to support. Martha was unhappy to be separated from her husband. School in the rural area was nearly ten miles away, along a hike for even the most determined scholar. The young Mogale kids stopped going.

Mais cette solution ne dura pas longtemps. Dans la réserve, les récoltes échouèrent, comme d'habitude, et Daniel se retrouva avec deux foyers à faire vivre. Martha était malheureuse d'être séparée de son mari. L'école dans la zone rurale était à près de quinze kilomètres – une longue marche, même pour l'élève le plus déterminé. Les jeunes enfants Mogale arrêterent d'y aller.

It was Henry who proposed a way to bring the family back together. He would give up school, he said, and get a full-time job. Reluctantly his parents agreed. So at fourteen Henry Mogale, having not quite the equivalent of grammar school, went to work in a plastics factory. With the help of his wages, Martha and the children were able to return to the township and a semblance of family life was resumed.

Ce fut Henry qui proposa un moyen de réunir la famille. Il abandonnerait l'école, dit-il, et trouverait un travail à plein temps. À contrecœur, ses parents acceptèrent. Ainsi, à quatorze ans, Henry Mogale, n'ayant pas tout à fait le niveau de l'école primaire, alla travailler dans une usine de plastique. Grâce à son salaire, Martha et les enfants purent retourner au township, et une semblance de vie familiale fut rétablie.

Moses, the second son, was the most talented member of the Mogale family. He played an exciting jazz guitar and was a clever painter. Most importantly, he had an instant knack for electronics. He could fix anything—radios, toy trains, anything. Here, if developed, was just the aptitude that South African industry is looking for.

Moses, le deuxième fils, était le membre le plus doué de la famille Mogale. Il jouait d'une guitare jazz avec passion et était un peintre talentueux. Plus important encore, il avait un don naturel pour l'électronique : il pouvait réparer n'importe quoi – radios, trains jouets, n'importe quoi. Là se trouvait justement le type de talent que l'industrie sud-africaine recherchait, s'il avait pu être développé.

I have not seen the Mogale family for some time, but I have heard that Moses, too, has given up his studies. He quit after finishing only one year of high school.

Je n'ai pas revu la famille Mogale depuis un certain temps, mais j'ai entendu dire que Moses, lui aussi, avait abandonné ses études. Il a arrêté après avoir terminé seulement une année de lycée.

Gracie Matjila, hungry and without proper clothes for school tearfully tends her little sister.

Gracie Matjila, affamée et sans vêtements décents pour l'école, s'occupe en pleurant de sa petite sœur.

P102

Above: After breakfast of tea laced with sugar, Jane Mogale scrapes pot for crusts of last night's porridge, which may be her only food till evening. Women hawking fruit (right) are usually too old or too ill to work as domestics, and their profits from this are very small. Denied vendors' licenses, they often have to pick up their wares and run to escape arrest. With older children in school and mothers at work, baby baby-minders (opposite) are a common sight on African township streets.

Ci-dessus : Après un petit-déjeuner de thé généreusement sucré, Jane Mogale gratte le fond de la casserole pour en extraire les restes de bouillie de la veille, qui seront peut-être son seul repas jusqu'au soir. À droite, les femmes qui vendent des fruits sont généralement trop âgées ou trop malades pour travailler comme domestiques, et leurs bénéfices sont minimes. Sans licence de vendeuses, elles doivent souvent ramasser leurs marchandises et s'enfuir pour échapper à l'arrestation. En face, avec les enfants aînés à l'école et les mères au travail, les jeunes gardiennes d'enfants sont une scène courante dans les rues des townships africains.

P104

Living room furniture. Only thing of any value the Mogales have is stove bought on time.

Salon meublé. La seule chose de valeur que possèdent les Mogale, c'est leur cuisinière, achetée à crédit.

105

Low-paid Africans buy high-priced goods on time in white-owned stores like this one.

Les Africains mal payés achètent des biens à prix élevé à crédit dans des magasins appartenant à des Blancs, comme celui-ci.

P106

Below: there is one bed in the Mogale house. Daniel and Martha and their two youngest sleep in it; others sleep on floor. Above Moses Mogale does homework by candlelight. Township houses are not

equipped with electricity. Right: Infant suffers from advanced malnutrition. Like one in every four African children, he died before his first birthday. His father has worked nineteen years for railways.

Ci-dessous : il n'y a qu'un seul lit dans la maison des Mogale. Daniel, Martha et leurs deux plus jeunes enfants y dorment ; les autres dorment par terre. Ci-dessus, Moses Mogale fait ses devoirs à la lumière d'une bougie. Les maisons des townships ne sont pas équipées d'électricité. À droite : un nourrisson souffre de malnutrition avancée. Comme un enfant africain sur quatre, il est mort avant son premier anniversaire. Son père a travaillé dix-neuf ans pour les chemins de fer.

P108

EDUCATION FOR SERVITUDE

L'ÉDUCATION POUR LA SERVITUDE

«When I have control of native education,» said Dr. Hendrik F. Verwoerd in 1953, «I will reform it so that natives will be taught from childhood to realize that equality with Europeans is not for them.» Verwoerd was not yet Prime Minister, but as Minister of Native Affairs he was a figure of importance in the South African Government. He was speaking in support of the so-called Bantu Education Act, which would transfer control of African education to his department. If passed, it would give him absolute power to decide what schools could exist for Africans, who might teach in them, and what might be taught.

« Quand j'aurai le contrôle de l'éducation des indigènes, a déclaré le Dr Hendrik F. Verwoerd en 1953, je la réformerai de sorte que les indigènes soient éduqués dès l'enfance à comprendre que l'égalité avec les Européens n'est pas pour eux. » Verwoerd n'était pas encore Premier ministre, mais en tant que ministre des Affaires indigènes, il était une figure importante au sein du gouvernement sud-africain. Il s'exprimait en soutien à la loi dite sur l'éducation bantoue, qui transférerait le contrôle de l'éducation africaine à son département. Si elle était adoptée, elle lui donnerait un pouvoir absolu pour décider quelles écoles pourraient exister pour les Africains, qui pourrait y enseigner et ce qui pourrait y être enseigné.

Under the Act, the Minister explained, the Bantu would be given no more education than he needed to perform his menial function in the South African economy.

Selon cette loi, a expliqué le ministre, les Bantous ne recevraient pas plus d'éducation que nécessaire pour remplir leur fonction subalterne dans l'économie sud-africaine.

«There is no place for him in the European community above the level of certain forms of labor,» he said. «For that reason it is of no avail for him to receive a training which has as its aim absorption in the European community. What is the use of teaching a Bantu child mathematics when it cannot use it in practice? That's absurd.» The child simply grows up to be an «imitation European.»

« Il n'y a pas de place pour eux dans la communauté européenne au-delà de certains types de travail, a-t-il déclaré. Pour cette raison, il est inutile qu'ils reçoivent une formation visant leur intégration dans la communauté européenne. À quoi bon enseigner les mathématiques à un enfant bantou s'il ne peut pas les utiliser en pratique ? C'est absurde. » L'enfant grandit simplement pour devenir un « Européen d'imitation ».

The Act was passed and has been in effect for thirteen years. By now, much of what Dr. Verwoerd promised has come to pass. Each day some two mil-lion young Africans, neatly turned out in the com-pulsory uniform of white shirt and black pants or jumper, enter segregated Bantu schools to be educated for servitude.

La loi a été adoptée et est en vigueur depuis treize ans. Aujourd'hui, une grande partie de ce que le Dr Verwoerd avait promis s'est réalisée. Chaque jour, quelque deux millions de jeunes Africains, soigneusement vêtus de l'uniforme obligatoire – chemise blanche et pantalon ou jupe noire –, entrent dans des écoles bantoues ségréguées pour y être éduqués en vue de la servitude.

Educational facilities, like everything else pro-vided for the African, are outrageous. In Mamclodi, for instance, where many of the pictures for this chapter were taken in 1965, a population of ninety thousand is served by fourteen primary schools and one highschool. You hear little complaint, however. The township appreciates its good fortune in having even that much. In some areas, the white adminis-trators simply shrug off a large population, saying, «It's more than we can cope with,» and the people have nothing. Children in this fix try to squeeze into the schools of neighboring communities, if there is any way for them to get there.

Les installations éducatives, comme tout ce qui est prévu pour les Africains, sont scandaleuses. À Mamelodi, par exemple, où beaucoup des photos de ce chapitre ont été prises en 1965, une population de quatre-vingt-dix mille habitants est desservie par quatorze écoles primaires et un seul lycée. On entend peu de plaintes, cependant. Le township s'estime heureux d'avoir ne serait-ce que cela. Dans certaines zones, les administrateurs blancs se contentent de hausser les épaules devant une population nombreuse, disant : « C'est plus que ce que nous pouvons gérer », et les gens n'ont rien. Les enfants dans cette situation tentent de se faufiler dans les écoles des communautés voisines, s'ils trouvent un moyen d'y parvenir.

The average African student attends school only three hours a day. Schools normally have twoshift, one beginning perhaps at 8 a.m. and the second at 11. If there is an overflow of children, as there usually is these days, one or two additional shifts will be arranged in the afternoon and special teachers called in to help carry the load. For by then the teachers who have worked the first twoshifts, often facing as many as one hundred pupils at a time, are exhausted.

L'élève africain moyen ne va à l'école que trois heures par jour. Les écoles fonctionnent normalement en deux sessions, l'une commençant peut-être à 8 h et la seconde à 11 h. S'il y a un surplus d'enfants, comme c'est généralement le cas de nos jours, une ou deux sessions supplémentaires sont organisées l'après-midi et des enseignants spéciaux sont appelés pour aider à supporter la charge. À ce moment-là, les enseignants qui ont assuré les deux premières sessions, faisant souvent face à cent élèves à la fois, sont épuisés.

P109

Faculties are understaffed, underqualified, and underpaid. Work loads are inhuman. A new school at GaRankuwa was permitted to open with only hers for seven hundred Students.

Les corps professoraux sont sous-effectifs, sous-qualifiés et sous-payés. Les charges de travail sont inhumaines. Une nouvelle école à Ga-Rankuwa a été autorisée à ouvrir avec seulement trois enseignants pour sept cents élèves.

Paradoxically, although there is an acute short-age of teachers, many of them cannot get jobs. This is because school boards budget for only so many positions and will not expand to accommodate more even though their enrollment is grotesquely enlarged and teachers are available. I know two men with teacher's certificates who for lack of jobs are bike-riding delivery boys for a liquor store. I know another who was a messenger boy at the school where he earned his higher-primary teacher's certificate.

Paradoxalement, bien qu'il y ait une pénurie aiguë d'enseignants, beaucoup d'entre eux ne trouvent pas de travail. Cela s'explique par le fait que les conseils scolaires budgétisent un nombre limité de postes et ne s'étendent pas pour en accommoder davantage, même si leurs effectifs sont grotesquement gonflés et que des enseignants sont disponibles. Je connais deux hommes titulaires de certificats d'enseignement

qui, faute d'emploi, sont livreurs à vélo pour un magasin de liquors. J'en connais un autre qui était coursier dans l'école où il avait obtenu son certificat d'enseignant du primaire supérieur.

There may be openings far out in the country, but few people are eager for these jobs because of the hours consumed each day going to and from work. One teacher I met must rise each morning at 5 a.m. in order to be at school on time.

Il peut y avoir des postes vacants dans des zones reculées, mais peu de gens sont enthousiastes à l'idée d'occuper ces emplois en raison des heures perdues chaque jour pour les trajets. Un enseignant que j'ai rencontré doit se lever chaque matin à 5 h pour arriver à l'école à temps.

Unlicensed teachers, some of them as young as sixteen, are the only supplement to full-time staff. They usually are put in charge of the littlest ones, the beginners whose habits of learning are just being formed. If these girls are not very good teachers, they are at least worth their salaries, which may run as little as \$14 a month. (Even this small amount is a burden on the parents, however, for extra teachers are not a budget item and must be paid for by exactions on the parents.) Since qualified teachers with years of experience may get no more than \$57 a month – servant's pay – some of the young extra teachers wouldn't dream of a career in education; they are simply passing time until they enter nurse's training.

Les enseignants non titulaires, certains âgés de seulement seize ans, sont le seul complément au personnel à temps plein. Ils sont généralement chargés des plus petits, les débutants dont les habitudes d'apprentissage se forment à peine. Si ces jeunes filles ne sont pas de très bonnes enseignantes, elles valent au moins leur salaire, qui peut descendre jusqu'à 14 dollars par mois. (Même cette petite somme est un fardeau pour les parents, car les enseignants supplémentaires ne sont pas une ligne budgétaire et doivent être payés par des exactions sur les parents.) Comme les enseignants qualifiés, avec des années d'expérience, peuvent gagner au plus 57 dollars par mois – un salaire de domestique –, certaines des jeunes enseignantes supplémentaires ne rêvent pas d'une carrière dans l'éducation ; elles passent simplement le temps jusqu'à leur entrée en formation d'infirmière.

Some of the school buildings are new but all are bursting at the seams. Overflow classes may be accommodated in a church or in any empty shack that is available. Some, for which there just is no room, do their lessons outdoors, following the shade around the school as the hot sun advances through the sky.

Certains bâtiments scolaires sont neufs, mais tous sont bondés. Les classes en surnombre peuvent être accueillies dans une église ou dans toute cabane vide disponible. Ceux pour lesquels il n'y a tout simplement pas de place font leurs leçons en plein air, suivant l'ombre autour de l'école au fur et à mesure que le soleil chaud avance dans le ciel.

There is a perpetual shortage of furniture. Many schools, including new ones, have no furniture at all, not even a desk for the teacher. In winter, the scholars at empty schools bring strips of cardboard to sit on to ward off the chill of the concrete-slab floor. Where churches are pressed into service as classroom, the need for furniture and supplies is acute, but the government says, «We aren't required to furnish churches.» At best, three or four children may have to squeeze around a two-seater desk, while an entire class huddles on benches, relics of years of hard use and splash repair.

Il y a une pénurie perpétuelle de mobilier. De nombreuses écoles, y compris les nouvelles, n'ont aucun meuble, pas même un bureau pour l'enseignant. En hiver, les élèves des écoles vides apportent des bandes de carton pour s'asseoir dessus et se protéger du froid du sol en béton. Lorsque les églises sont réquisitionnées comme salles de classe, le besoin en mobilier et en fournitures est aigu, mais le gouvernement déclare : « Nous ne sommes pas tenus de meubler les églises. » Au mieux, trois ou quatre enfants doivent se serrer autour d'un bureau pour deux, tandis qu'une classe entière s'entasse sur des bancs, reliques de années d'usage intensif et de réparations sommaires.

Writing, music and simple hygiene are among the primary subjects taught, although the schedule permits no more than twenty minutes to be devoted to each one. In such conditions learning occurs

by accident, if at all. «It is impossible to hold the children's attention,» one teacher told me. «In a very full class I cannot even walk through the room to get to those in the back. I would have to climb over children who are sitting on the floor and in the aisles.»

L'écriture, la musique et une hygiène simple figurent parmi les matières principales enseignées, bien que l'emploi du temps ne permet pas de consacrer plus de vingt minutes à chacune. Dans de telles conditions, l'apprentissage se fait par accident, si tant est qu'il se fasse. « Il est impossible de retenir l'attention des enfants, m'a dit un enseignant. Dans une classe très remplie, je ne peux même pas traverser la pièce pour atteindre ceux qui sont au fond. Je devrais enjamber les enfants assis par terre et dans les allées. »

A sad problem is fatigue, particularly among second-shift youngsters who are too small to walk the long route to school by themselves and must go off with older kids in the first shift. Or whose parents must go to work early and have no one to leave their children with. Accordingly, every day, the schoolyards are full of little ones playing, idling away the hours. By the time it is their turn for school they are tired and hungry and many of them fall asleep in class.

Un problème triste est la fatigue, en particulier chez les élèves de la deuxième session, trop petits pour parcourir seuls le long trajet jusqu'à l'école et qui doivent partir avec les enfants plus âgés de la première session. Ou dont les parents doivent partir travailler tôt et n'ont personne à qui confier leurs enfants. En conséquence, chaque jour, les cours de récréation sont remplies de petits qui jouent, passant les heures à ne rien faire. Quand vient leur tour d'aller en classe, ils sont fatigués et affamés, et beaucoup s'endorment en cours.

Teachers have told me that it is possible for entirely normal children to learn nothing during a school year because of weariness and languor from long hours and undernourishment.

Des enseignants m'ont dit qu'il était possible que des enfants parfaitement normaux n'apprennent rien pendant une année scolaire en raison de la lassitude et de la langueur causées par de longues heures et la sous-alimentation.

Another problem—a divisive one—is that under Bantu education classes are taught in the tribal vernacular of each locality, even though English and Afrikaans remain the official languages of the land. This supposedly reflects the Government's concern for the maintenance of tribal identities, but its principal effect is to reinforce the separateness of South Africa's many peoples. The tribal tongues are, of course, inadequate to the technical vocabularies of the day. This lack the Bantu Education Department has met by inventing its own vernacular terms in these areas, although they are incomprehensible to technician and tribesman alike.

Un autre problème – et diviseur – est que, dans le cadre de l'éducation bantoue, les cours sont dispensés dans le vernaculaire tribal de chaque localité, bien que l'anglais et l'afrikaans restent les langues officielles du pays. Cela refléterait prétendument la préoccupation du gouvernement pour le maintien des identités tribales, mais son principal effet est de renforcer la séparation des nombreux peuples d'Afrique du Sud. Les langues tribales sont, bien sûr, inadéquates pour les vocabulaires techniques d'aujourd'hui. À ce manque, le département de l'Éducation bantoue a remédié en inventant ses propres termes vernaculaires dans ces domaines, bien qu'ils soient incompréhensibles tant pour les techniciens que pour les membres des tribus.

Black children may begin school at the age of seven, after their parents have presented proof that they are legal residents of the township. School is not compulsory for Africans, not is it free. A tuition fee is charged. Pencils and paper are extra. Uniforms, too. The typical hand-to-mouth African family must sacrifice to pay for even this rudimentary education of its children. Conditions at home may combine with conditions in the classroom to encourage truancy and dropping out. If there is no money for school fees or no parent at home to enforce attendance, a youngster's schooling may halt when he is nine or ten.

Les enfants noirs peuvent commencer l'école à l'âge de sept ans, après que leurs parents ont présenté une preuve qu'ils sont des résidents légaux du township. L'école n'est pas obligatoire pour les Africains, ni

gratuite. Des frais de scolarité sont prélevés. Les crayons et le papier sont en supplément. Les uniformes aussi. La famille africaine typique, vivant au jour le jour, doit se sacrifier pour payer même cette éducation rudimentaire de ses enfants. Les conditions à la maison peuvent se combiner avec celles de la classe pour encourager l'absentéisme et le décrochage. S'il n'y a pas d'argent pour les frais de scolarité ou pas de parent à la maison pour imposer la présence, la scolarité d'un jeune peut s'arrêter quand il a neuf ou dix ans.

P110

For most African children education ends in any case after Standard Six, the two so-called sub-standard and six standard years of primary school. A youngster is barred even from entering high school unless he has better than a «third-class pass»-that is, unless he graduates from Standard Six with better than third-class (about C-average) grades. This stiff requirement eliminates large numbers of African children who might otherwise wish to keep on with their education.

Pour la plupart des enfants africains, l'éducation s'arrête de toute façon après la Standard Six, les deux années dites sous-standard et les six années standard de l'école primaire. Un jeune est même interdit d'entrée au lycée s'il n'a pas mieux qu'un « passage de troisième classe » – c'est-à-dire s'il ne termine pas la Standard Six avec des notes supérieures à la troisième classe (environ une moyenne de C-). Cette exigence stricte élimine un grand nombre d'enfants africains qui pourraient autrement souhaiter poursuivre leur éducation.

High schools are few and far between, and repeat most of the deficiencies of the lower schools. Although their enrollments are proportionally smaller, they are nonetheless crowded, as well as poorly equipped, inadequately staffed, and intellectually barren. In junior high school, courses include social studies, music, agriculture, religious education and homecraft. The final two years of high school, however, are extremely difficult for black students. After years of sub-standard preparation, and in a tribal vernacular, they are suddenly thrust into the same college-preparation course, in English, that is offered in white high schools to equip young people to take college-entrance examinations. The acceleration is too great for most black students, and only a particular, well-endowed few ever make it into college.

Les lycées sont rares et éloignés les uns des autres, et reproduisent la plupart des déficiences des écoles primaires. Bien que leurs effectifs soient proportionnellement plus réduits, ils sont néanmoins surpeuplés, ainsi que mal équipés, insuffisamment pourvus en personnel et intellectuellement stériles. Au collège, les cours comprennent les sciences sociales, la musique, l'agriculture, l'éducation religieuse et les travaux manuels. Les deux dernières années de lycée, cependant, sont extrêmement difficiles pour les élèves noirs. Après des années de préparation sous-standard et dans une langue tribale, ils sont soudainement plongés dans le même cours de préparation universitaire, en anglais, que celui proposé dans les lycées blancs pour préparer les jeunes à passer les examens d'entrée à l'université. L'accélération est trop grande pour la plupart des élèves noirs, et seuls quelques-uns, particulièrement doués, parviennent à entrer à l'université.

There are three tribal colleges for blacks, controlled by the Government, administered by whites, and located only in the Bantustan reserves. Academically, they are little better than high schools, although even at that they are short of qualified applicants. From these emerge the few black lawyers, teachers, social workers, and professional men permitted in South Africa's closed society.

Il existe trois collèges tribaux pour les Noirs, contrôlés par le gouvernement, administrés par des Blancs et situés uniquement dans les réserves bantoues. Sur le plan académique, ils ne valent guère mieux que des lycées, bien que même à ce niveau, ils manquent de candidats qualifiés. De ces collèges sortent les quelques avocats noirs, enseignants, travailleurs sociaux et hommes de profession autorisés dans la société fermée de l'Afrique du Sud.

Down the road, a world away, education for the whitestudent is free, compulsory, and first class. The difference, as in so much that unjustly divides the races in South Africa, can be explained in money terms. Four and a half percent of the national income is spent on education, but less than one-tenth of that is spent on Africans. The money spent per year for each white student ranges from R112 to R155 (\$157 to \$221), depending on the province. For each African pupil it is only \$16.80 per head. The

round comparison usually made is \$14 spent on the white student for every \$1.40 spent on the African. Even that ratio is getting more lopsided. While the number of African students expands, the Government for a decade has held down its contribution to black education to R13,000,000 (\$18,200,000). Any further expansion and development, says the Government, must be financed by the Africans themselves.

À l'autre bout du monde, l'éducation pour l'élève blanc est gratuite, obligatoire et de première qualité. La différence, comme dans tant d'autres domaines qui divisent injustement les races en Afrique du Sud, peut s'expliquer en termes financiers. Quatre pour cent et demi du revenu national est consacré à l'éducation, mais moins d'un dixième de cette somme est dépensé pour les Africains. Les dépenses annuelles par élève blanc varient entre 112 rands et 155 rands (157 à 221 dollars), selon la province. Pour chaque élève africain, elles ne s'élèvent qu'à 16,80 dollars par tête. La comparaison souvent avancée est de 14 dollars dépensés pour un élève blanc contre 1,40 dollar pour un Africain. Et ce ratio devient encore plus déséquilibré. Alors que le nombre d'élèves africains augmente, le gouvernement maintient depuis une décennie sa contribution à l'éducation noire à 13 000 000 de rands (18 200 000 dollars). Toute expansion ou développement supplémentaire, affirme le gouvernement, doit être financé par les Africains eux-mêmes.

But how? A large part of the financing of African education already is borne by the blacks. State aid is related directly to the taxes they pay, rather than to the country's general revenue. In 1961, four-fifths of the African general tax went to education. By 1964, all of what Africans paid in taxes—a sum of R7,800,000 (\$10,920,000)—went to education. If new buildings and new equipment are needed, the parents themselves are required to meet the Government halfway by sharing costs, rand for rand. The money is collected in special levies over and above taxes and school fees. In the poverty-stricken townships and reserves, such money is hard to come by.

Mais comment ? Une grande partie du financement de l'éducation africaine est déjà supportée par les Noirs. Cette aide est directement liée aux impôts qu'ils paient, plutôt qu'aux recettes générales du pays. En 1961, les quatre cinquièmes de l'impôt général africain étaient consacrés à l'éducation. En 1964, la totalité des taxes payées par les Africains – une somme de 7 800 000 rands (10 920 000 dollars) – y était affectée. Si de nouveaux bâtiments ou équipements sont nécessaires, les parents doivent eux-mêmes participer aux coûts à parts égales avec le gouvernement, rand pour rand. L'argent est collecté via des taxes spéciales en plus des impôts et des frais de scolarité. Dans les townships et réserves appauvries, de tels fonds sont difficiles à réunir.

Earnest boy squats on haunches and strains to follow lesson in heat of padded classroom.

Un garçon appliqué, accroupi sur ses talons, se concentre pour suivre le cours dans la chaleur étouffante d'une classe en torchis.

P113

Teacher above is struggling with one of her two daily sessions of one hundred students each. Children learning to write hardly have elbow room to mark their slates. Children at right must share tribal-language reader because of shortage of supplies. Principal of this school ordered sixty readers from Government, received two.

L'enseignante, debout, peine à gérer l'une de ses deux sessions quotidiennes de cent élèves chacune. Les enfants qui apprennent à écrire manquent d'espace pour tracer leurs ardoises. Ceux à droite doivent partager un manuel en langue locale, faute de fournitures suffisantes. Le directeur de cette école en avait commandé soixante au gouvernement. Il en a reçu deux.

P115

Student kneel on floor to write. Government is casual about furnishing schools for blacks.

Les élèves s'agenouillent par terre pour écrire. Le gouvernement néglige l'équipement des écoles pour Noirs.

P116

Because of the shortage of school buildings, African children attend classes in any available structure-a tin shack (right) or a church (below, right). For new school to be built, township residents must first raise half the cost. Below: Brand new school, with no desks. It opened with seven hundred students and only three teachers assigned by Government. Without supervision, pupils have gone to recess leaving books scattered and trampled.

Faute de bâtiments scolaires, les enfants africains suivent les cours dans n'importe quel espace disponible : une bicoque en tôle (à droite) ou une église (en bas, à droite). Pour qu'une nouvelle école soit construite, les habitants du township doivent d'abord réunir la moitié des fonds. Ci-dessous : une école flambant neuve, sans bureaux. Elle a ouvert avec sept cents élèves et seulement trois enseignants affectés par le gouvernement. Sans surveillance, les élèves sont partis en récréation, laissant livres éparpillés et piétinés.

P118

Mothers seeking to enroll children for first time (above) wait in line to get essential documentary proof from superintendent's office that child is bona fide township resident. Right: Small scholars have come early to school must wait in yard until 11 a.m. session.

Des mères cherchant à inscrire leurs enfants pour la première fois (ci-dessus) font la queue pour obtenir du bureau du surintendant le justificatif indispensable prouvant que l'enfant est bien résident du township. À droite : de jeunes écoliers arrivés tôt doivent attendre dans la cour jusqu'à la session de 11 heures.

119

By time afternoon session begins, fatigue has caught up with teacher and pupils alike. She has just finished with one overcrowded class, her children have waited three hours. Girlat board is untrained extra teacher waiting to enter nurse's course. Left: Child gives in to weariness.

Quand la session de l'après-midi commence, la fatigue a gagné aussi bien l'enseignante que les élèves. Elle vient de terminer avec une classe surchargée, ses élèves ont attendu trois heures. La jeune fille au tableau est une auxiliaire sans formation, en attente d'intégrer une formation d'infirmière. À gauche : un enfant cède à l'épuisement.

P121

Any graphic breakdown of the African school population would take the shape of a broadly based pyramid sloping flatly to a narrow, not very tall peak. The ratio of children in primary grades to secondary grades is thirty to one. It would have to be reduced to seven to one to be considered good. Although the number of African students increases by a hundred thousand every year, the Minister of Bantu Education was able to boast, in 1964, a decade after the education act was enforced, that eighty per cent of all Africans between the ages of seven and twenty were «literate.»The commissioner's standard of literacy was limited to «anyone who can read and write his own [tribal] language reasonably well, has a reasonable knowledge of the two official languages and has been provided with a basis to improve his own education.» This is a meaningless criterion, considering that most high-school students today cannot compose or write a decent letter in English or Afrikaans, although in my own experience, before Bantu education, we were able to write really quite well by the end of Standard Two.

Toute représentation graphique de la population scolaire africaine prendrait la forme d'une pyramide à large base s'aplatissant vers un sommet étroit et peu élevé. Le ratio entre les élèves du primaire et ceux du secondaire est de trente pour un. Il faudrait le réduire à sept pour un pour être jugé satisfaisant. Bien que le nombre d'élèves africains augmente de cent mille chaque année, le ministre de l'Éducation bantoue pouvait se vanter, en 1964 – une décennie après l'application de la loi sur l'éducation –, que quatre-vingts pour cent des Africains âgés de sept à vingt ans étaient « lettrés ». Le critère du commissaire se limitait à « toute personne capable de lire et d'écrire raisonnablement bien sa propre langue [tribale], ayant une

connaissance acceptable des deux langues officielles et dotée des bases pour améliorer son instruction ». Une définition creuse, quand on sait qu'aujourd'hui, la plupart des lycéens ne parviennent ni à rédiger ni à écrire une lettre correcte en anglais ou en afrikaans, alors que, de mon temps, avant l'éducation bantoue, nous savions déjà très bien écrire à la fin du Standard Two (équivalent du CE2).

This also represents the subtle difference between discriminatory education under the British and that under the Afrikaners. The British, and the succession of pro-British Governments after Union, were not any more eager to educate the black man than the present Government, although it might have seemed that they were because they encouraged the African and themselves to believe that in amity, future someday there would be a multiracial South Africa with equality for all. Educated blacks were a token of that promise, but too many of them would have been intolerable. So there were fewer schools than there are today, and fewer children in school, although the school day ran full time and the intellectual level was higher. The Afrikaners, of course, want a South Africa in which there is no future for blacks, except in Mr. Verwoerd's terms. Thus their more widespread, but even more hopeless, education for servitude.

Cela illustre aussi la différence subtile entre l'éducation discriminatoire sous les Britanniques et celle sous les Afrikaners. Les Britanniques, et les gouvernements pro-britanniques qui ont suivi l'Union, n'étaient pas plus enthousiastes à l'idée d'éduquer les Noirs que l'actuel gouvernement, même si leur approche pouvait sembler plus ouverte : ils encourageaient les Africains – et se convainquaient eux-mêmes – qu'un jour, dans un avenir lointain, existerait une Afrique du Sud multiculturelle, égalitaire pour tous. Les Noirs instruits en étaient le symbole, mais en trop grand nombre, ils seraient devenus intolérables. Il y avait donc moins d'écoles qu'aujourd'hui, moins d'enfants scolarisés, même si la journée de cours était complète et le niveau intellectuel plus élevé. Les Afrikaners, eux, veulent une Afrique du Sud où les Noirs n'ont aucun avenir, sauf aux conditions de M. Verwoerd. D'où leur éducation plus répandue, mais encore plus désespérante : une éducation pour la servitude.

The Nationalist Government likes to say that blacks in South Africa get more education than they could anywhere else on the continent. If true, it yet means little. A study that traced a generation of African students through their school life unearthed these statistics: Of 211,629 African children who entered school in 1951, a mere 1,040 were still enrolled in 1963, when they all should have been finishing the twelfth grade. One survivor for every two hundred who started. Of the 1,040 who completed twelve years, only 298 passed their final examinations.

Le gouvernement nationaliste aime à dire que les Noirs en Afrique du Sud reçoivent une meilleure éducation qu'ailleurs sur le continent. Même si c'était vrai, cela changerait peu les choses. Une étude ayant suivi une génération d'élèves africains tout au long de leur scolarité a révélé ces chiffres : sur les 211 629 enfants africains entrés à l'école en 1951, seulement 1 040 étaient encore scolarisés en 1963, année où ils auraient tous dû terminer leur douzième année. Un survivant pour deux cents départs. Parmi ces 1 040 ayant achevé douze années de scolarité, 298 seulement ont réussi leurs examens finaux.

Somehow, the Government managed to warp even that forlorn figure to its advantage. The 298 Africans who successfully matriculated in 1963 represented an increase over the 246 who made it the year before. The Government happily claimed a statistical improvement in Bantu graduates of twenty-eight per cent.

D'une manière ou d'une autre, le gouvernement a même réussi à retourner ce chiffre désespérant à son avantage. Les 298 Africains ayant obtenu leur matric (baccalauréat) en 1963 représentaient une hausse par rapport aux 246 de l'année précédente. Le gouvernement s'est félicité d'une « amélioration statistique » de 28 % chez les diplômés bantous.

Teacher toward end of her day in school.

HOSPITAL CARE

SOINS HOSPITALIERS

Like everything else in South Africa, medical care is segregated and unequal. For black people there are too few doctors and nurses, too few hospital beds, too few medical supplies and services. There are shortages of everything but pain and neglect.

Comme tout le reste en Afrique du Sud, les soins médicaux sont ségrégés et inégaux. Pour les Noirs, il y a trop peu de médecins et d'infirmières, trop peu de lits d'hôpital, trop peu de fournitures et de services médicaux. Tout manque, sauf la douleur et la négligence.

Most Africans are treated by white doctors at public outpatient clinics in the black townships, or at one of the provincial hospitals designated for them. Everyone would go elsewhere if he could. Africans approach the clinic with reluctance, the hospital with fear. If a man has a minor ailment, he just «walks it off.» Only if the trouble is so serious he can't help himself will he submit to hospitalization. If a fellow breaks his leg, for instance, his family and friends worry less about the fracture than the fact that he has to go into the hospital. This is because every African knows the ordeal that lies ahead of him when he seeks medical treatment. It is like going to prison, except that the hospital may be worse.

La plupart des Africains sont soignés par des médecins blancs dans des cliniques externes publiques des townships noirs ou dans l'un des hôpitaux provinciaux qui leur sont désignés. Tous iraient ailleurs s'ils le pouvaient. Les Africains se rendent à la clinique à contrecœur, à l'hôpital avec crainte. Si un homme a un petit bobo, il se contente de « marcher pour l'oublier ». Ce n'est que si le problème est si grave qu'il ne peut plus se débrouiller seul qu'il acceptera l'hospitalisation. Par exemple, si un homme se casse une jambe, sa famille et ses amis s'inquiètent moins de la fracture que du fait qu'il doive aller à l'hôpital. Car chaque Africain sait l'épreuve qui l'attend lorsqu'il cherche un traitement médical. C'est comme aller en prison, sauf que l'hôpital peut être pire.

Hospital departments operate regularly at no better than one-fourth staff. The single doctor in charge of a clinic may see more than a hundred patients in a day that sometimes stretches to thirty hours. Obviously, these men are conscientious and dedicated. But such stress does not make for good medicine and, in any case, the doctors are too few to stem the tide of misery that engulfs them.

Les services hospitaliers fonctionnent rarement avec plus d'un quart du personnel nécessaire. Le seul médecin responsable d'une clinique peut voir plus de cent patients en une journée qui s'étire parfois sur trente heures. Évidemment, ces hommes sont consciencieux et dévoués. Mais un tel stress ne favorise pas une bonne médecine, et de toute façon, les médecins sont trop peu nombreux pour endiguer la vague de misère qui les submerge.

There are black physicians, but not many, for it takes extraordinary persistence and luck to surmount the obstacles officially put in the path of an African attempting to acquire an education in one of the professions. Until a dozen years ago white universities used to enroll and educate a small number of

African medical students. But no more. Now black doctors are trained in separate schools, and to care only for non-white patients. There are pitifully few of them, but the Government refuses to subsidize additional training facilities.

Il existe des médecins noirs, mais pas beaucoup, car il faut une persévérance et une chance extraordinaires pour surmonter les obstacles officiellement placés sur le chemin d'un Africain tentant d'acquérir une éducation dans l'une des professions. Jusqu'à une douzaine d'années en arrière, les universités blanches inscrivait et formaient un petit nombre d'étudiants africains en médecine. Mais ce n'est plus le cas. Désormais, les médecins noirs sont formés dans des écoles séparées et ne sont autorisés à soigner que des patients non blancs. Ils sont lamentablement peu nombreux, mais le gouvernement refuse de subventionner des installations de formation supplémentaires.

It is against the laws of apartheid for an African doctor to minister to a white patient in a hospital, even if the patient is dying. White doctors, however, may serve either race. This point is driven home early. White medical students learning anatomy may practice dissection on both white and black cadavers, but black students are forbidden to touch a white cadaver. They may dissect only black ones.

Il est interdit, selon les lois de l'apartheid, qu'un médecin africain soigne un patient blanc à l'hôpital, même si ce dernier est en train de mourir. En revanche, les médecins blancs peuvent soigner les deux races. Ce point est inculqué tôt. Les étudiants blancs en médecine, apprenant l'anatomie, peuvent pratiquer la dissection sur des cadavres blancs et noirs, mais il est interdit aux étudiants noirs de toucher un cadavre blanc. Ils ne peuvent disséquer que des cadavres noirs.

Discrimination continues after graduation. At Baragwanath Hospital in Johannesburg, an all-black institution of more than two thousand beds, which is the largest in the southern hemisphere, the African doctor on staff receives about one third the pay his white colleague gets for the same work. The hospital swimming pool is restricted to White Staff Only. Even the hospital tearoom, where off-duty staff go to relax, is off limits. If the black doctor wants a cup of tea he must walk back to his segregated living quarters and drink alone. One African in training at Baragwanath told me, with a mixture of rage and amusement, that the moment he had graduated he was going to jump into the all-white swimming pool.

La discrimination se poursuit après l'obtention du diplôme. À l'hôpital Baragwanath de Johannesburg, un établissement entièrement noir de plus de deux mille lits – le plus grand de l'hémisphère sud –, le médecin africain en poste reçoit environ un tiers du salaire de son collègue blanc pour le même travail. La piscine de l'hôpital est réservée au Personnel Blanc Uniquement. Même la salle de pause, où le personnel en pause va se détendre, leur est interdite. Si le médecin noir veut une tasse de thé, il doit retourner dans ses quartiers de vie ségrégués et boire seul. Un Africain en formation à Baragwanath m'a dit, avec un mélange de rage et d'amusement, qu'au moment où il obtiendrait son diplôme, il sauterait dans la piscine réservée aux Blancs.

Rather than endure these constant humiliations, most black physicians go into private practice. They do quite well financially, not as a result of high fees, but because their hours are long and their case loads inhumanly heavy. In Mamelodi, for instance, there were exactly three African doctors to tend more than ninety thousand people-plus, of course, the one white doctor at the one clinic.

Plutôt que de subir ces humiliations constantes, la plupart des médecins noirs se tournent vers la pratique privée. Ils s'en sortent assez bien financièrement, non pas grâce à des honoraires élevés, mais parce que leurs journées sont longues et leur charge de travail inhumainement lourde. À Mamelodi, par exemple, il y avait exactement trois médecins africains pour soigner plus de quatre-vingt-dix mille personnes, en plus, bien sûr, du seul médecin blanc de la seule clinique.

Because hospitals are so crowded, they will not accept a patient unless he bears a letter from his personal doctor or, more likely, a written referral from the clinic. So the African who is ailing goes first to the clinic.

Comme les hôpitaux sont surpeuplés, ils n'acceptent un patient que s'il présente une lettre de son médecin personnel ou, plus probablement, une orientation écrite de la clinique. Ainsi, l'Africain malade se rend d'abord à la clinique.

People start arriving at 5:30 in the morning, just to be first in line. To keep warm in chilly weather, they collect scraps of paper and build little fires on the ground where they stand. Inching along to the head of the line may take several days. The clinic can treat only so many at a time. After a certain hour the door is closed and no more are seen that day. It is worse for children. They are seen only on Tuesday and Friday. If your child falls ill on Tuesday after the door closes he has quite a wait ahead of him.

Les gens commencent à arriver à 5 h 30 du matin, juste pour être les premiers. Pour se réchauffer par temps frais, ils ramassent des morceaux de papier et allument de petits feux par terre, là où ils se tiennent. Avancer jusqu'à la tête de la file peut prendre plusieurs jours. La clinique ne peut en traiter qu'un certain nombre à la fois. Après une certaine heure, la porte est fermée et plus personne n'est vu ce jour-là. C'est pire pour les enfants. Ils ne sont reçus que le mardi et le vendredi. Si votre enfant tombe malade un mardi après la fermeture, il devra attendre longtemps.

123

If the clinic doctor decides you need hospital care and only the most imperative cases are referred he gives you the proper papers and you arrange to transport yourself to the hospital. (In Pretoria it is twelve miles from the township.)

Si le médecin de la clinique décide que vous avez besoin de soins hospitaliers – et seules les urgences les plus impérieuses sont orientées –, il vous remet les papiers appropriés et vous devez organiser vous-même votre transport vers l'hôpital (à Pretoria, il y a douze miles entre le township et l'hôpital).

Now the waiting begins all over again, only the queues are slower and there are more of them to get through. At the end of the first one is an admitting doctor who must decide, after a quick look at you and your referral papers, whether you really deserve hospital treatment. Many are turned away, although they are obviously ill and even a layman can see it. There are always some who are refused because they did not know they were supposed to have a paper from the clinic and came straight to the hospital instead.

L'attente recommence alors, mais les files d'attente sont plus lentes et plus nombreuses à franchir. Au bout de la première se trouve un médecin d'admission qui doit décider, après un rapide coup d'œil à vous et à vos papiers, si vous méritez vraiment un traitement hospitalier. Beaucoup sont renvoyés, bien qu'ils soient si manifestement malades qu'un profane peut le voir. Il y en a toujours certains qui sont refusés parce qu'ils ignoraient qu'ils devaient avoir un papier de la clinique et sont venus directement à l'hôpital.

Should the first doctor accept you, you then must stand in another line in order to open a file and have your admission papers filled out. This, too, is a long line of desperately uncomfortable people. There are pregnant mothers, feverish children, old people, workmen injured on the job. Those who are unable to stand, sit on the ground and hunch themselves along. Others sprawl in wheelchairs or on wheeled stretchers.

Si le premier médecin vous accepte, vous devez ensuite faire la queue pour ouvrir un dossier et faire remplir vos papiers d'admission. C'est aussi une longue file de personnes désespérément inconfortables. Il y a des mères enceintes, des enfants fiévreux, des personnes âgées, des ouvriers blessés sur leur lieu de travail. Ceux qui ne peuvent pas rester debout s'assoient par terre et se traînent. D'autres s'allongent dans des fauteuils roulants ou sur des brancards à roulettes.

Once admitted, the patients are sent to have their temperatures taken. Another line. Some are directed by a doctor to have X-rays. By the time this is done and the pictures developed, the patient returns to find the doctor has two lines waiting for him.

Une fois admis, les patients sont envoyés pour faire prendre leur température. Une autre file d'attente. Certains sont dirigés par un médecin pour passer des radiographies. Le temps que celles-ci soient faites et développées, le patient revient et trouve le médecin avec deux files d'attente devant lui.

Eventually the patient is assigned to a ward, and hopefully to a bed. Just getting in has taken several hours, perhaps all day. Obvious accident cases in which the victim has been struck down on the street and is rushed in by ambulance might get somewhat faster treatment. If your own people bring you in, you may be dying, but you must wait. Some patients never live to see the end of their line.

Finalement, le patient est affecté à un service, et avec un peu de chance, à un lit. Le simple fait d'entrer a déjà pris plusieurs heures, peut-être toute la journée. Les cas d'urgence évidents, où la victime a été frappée dans la rue et amenée en ambulance, peuvent obtenir un traitement un peu plus rapide. Si ce sont vos proches qui vous amènent, vous pouvez être en train de mourir, mais vous devez attendre. Certains patients ne vivent pas assez longtemps pour voir la fin de leur file.

Those who are fortunate enough to be admitted soon have reason to question their luck. The wards are so jammed that newcomers often must sleep on chairs, or on felt pads on the floor itself. The white chief administrator of one large African hospital was quoted as saying, «Natives prefer to sleep on the floor.» Hardly so, although it might be true in hospitals I have seen where mattresses are blood-stained and sheets not changed between the departure of one patient and the arrival of the next. Blankets are filthy and foul-smelling. In summer the rooms crawl with vermin.

Ceux qui ont la chance d'être admis ont bientôt des raisons de remettre en question leur chance. Les services sont si bondés que les nouveaux arrivants doivent souvent dormir sur des chaises ou sur des tapis en feutre à même le sol. Le chef administrateur blanc d'un grand hôpital africain a déclaré : « Les indigènes préfèrent dormir par terre. » Peu probable, même si cela pourrait être vrai dans les hôpitaux que j'ai vus, où les matelas sont tachés de sang et les draps ne sont pas changés entre le départ d'un patient et l'arrivée du suivant. Les couvertures sont sales et malodorantes. En été, les chambres grouillent de vermine.

His children's ward dumps its patients together indiscriminately. Only serious cases are given beds, and several little ones may share one crib. The rest of the children sleep on the floor.

Son service pédiatrique entasse les patients sans distinction. Seuls les cas graves obtiennent un lit, et plusieurs petits peuvent partager un seul berceau. Le reste des enfants dort par terre.

Because of the crowded conditions, wards may be swept by smallpox before it is discovered that one child has contracted it and infected the rest. The food is meager and disgusting. Morning porridge must come from the same pot as that served to prisoners in jail. It is barely edible. I have choked it down and I know.

En raison de la promiscuité, des services peuvent être balayés par la variole avant qu'on ne découvre qu'un enfant l'a contractée et a contaminé les autres. La nourriture est maigre et dégoûtante. La bouillie du matin doit provenir du même pot que celle servie aux prisonniers en prison. Elle est à peine mangeable. Je l'ai avalée et je sais de quoi je parle.

Nursing care is minimal, grudging, and callous. This shocks many patients, for the nurses are themselves Africans. But it is a sad business, nursing. The girls are undertrained and overworked. The preparation they get in their segregated schools is inferior to that given white nurses. They learn nothing of the psychology of nursing, nothing of human relations, nothing of the special needs of patients. They observe the doctors' brusqueness with their cases and soon learn to act the same way.

Les soins infirmiers sont minimaux, réticents et insensibles. Cela choque de nombreux patients, car les infirmières sont elles-mêmes africaines. Mais c'est une triste affaire, la profession infirmière. Les filles sont sous-formées et surmenées. La préparation qu'elles reçoivent dans leurs écoles ségréguées est inférieure à celle donnée aux infirmières blanches. Elles n'apprennent rien de la psychologie des soins, rien des relations humaines, rien des besoins particuliers des patients. Elles observent la brusquerie des médecins avec leurs cas et apprennent vite à agir de la même manière.

Yet nursing is one of the few professions open to African girls. It confers status and pays better than tea-ching or domestic service. Many girls, I am con-vinced, go into it for these advantages alone. Perhaps chis is what makes chem so unfeeling. Or perhaps there is simply so much distress they are unable to relieve chat they finally become numb to it.

Pourtant, les soins infirmiers sont l'une des rares professions ouvertes aux jeunes filles africaines. Cela confère un statut et paie mieux que l'enseignement ou le service domestique. Je suis convaincu que beaucoup de filles s'y engagent pour ces avantages seuls. Peut-être est-ce ce qui les rend si insensibles. Ou peut-être y a-t-il simplement tant de détresse qu'elles ne peuvent soulager qu'elles finissent par s'en émousser.

Actually, the reason hardly matters. For the hor-rors of medical care for Africans lie not in the occa-sional heartlessness of white doctors or the sulkiness of dispirited nurses, but in the official policy of cal-cu-lated neglect which assures chat there will never be enough people or facilities to alleviate more than a fraction of the African's pain.

En réalité, la raison importe peu. Car les horreurs des soins médicaux pour les Africains ne résident pas dans l'occasionnelle dureté des médecins blancs ou la morosité des infirmières découragées, mais dans la politique officielle de négligence calculée qui garantit qu'il n'y aura jamais assez de personnel ou d'installations pour soulager plus qu'une infime partie de la souffrance africaine.

Even though a hospital is filled beyond capac-ity, some beds must be kept empty for emergency cases chat arrive during the night. So at lightsout time a number of patients are taken from their beds and made to sleep on the floor beneath. The nurses believe chis is less distressing to the patient than if he had to be uprooted in the middle of the night. Perhaps so, but next morning in the mix and bustle of acrowded ward, bed markings get scrambled and patients' identities become so confused chat atten-dants don't know who is in which bed. When the doctor comes by, some patients miss their turn.

Même lorsque l'hôpital est rempli au-delà de sa capacité, certains lits doivent rester vides pour les cas d'urgence qui arrivent pendant la nuit. Ainsi, à l'extinction des feux, un certain nombre de patients sont retirés de leur lit et forcés de dormir par terre en dessous. Les infirmières estiment que cela est moins pénible pour le patient que s'il devait être déplacé au milieu de la nuit. Peut-être, mais le lendemain matin, dans l'agitation d'un service surpeuplé, les marquages des lits se brouillent et les identités des patients deviennent si confuses que le personnel soignant ne sait plus qui est dans quel lit. Quand le médecin passe, certains patients ratent leur tour.

P124

When a patient complains, he is ignored or sent home. If he insists on «escaping» before che au-thor-ities are ready to release him, he must sign an R. H. T. form-Refused Hospital Treatment. Then he is warned chat no ocher hospital will take him. My father signed an R. H. T. while he was hospitalized with a broken hip. He told us he just couldn't take che conditionsanylonger. Later, when he went back to the hospital for a chest operation, from which he never recovered, he had to use a false name toget in.

Quand un patient se plaint, on l'ignore ou on le renvoie chez lui. S'il insiste pour « s'échapper » avant que les autorités ne soient prêtes à le libérer, il doit signer un formulaire R.H.T. – Refused Hospital Treatment (Traitement hospitalier refusé). On lui rappelle alors qu'aucun autre hôpital ne l'acceptera. Mon père a signé un R.H.T. alors qu'il était hospitalisé pour une hanche cassée. Il nous a dit qu'il ne supportait plus les conditions. Plus tard, lorsqu'il est retourné à l'hôpital pour une opération au thorax, dont il ne s'est jamais remis, il a dû utiliser un faux nom pour être admis.

My own introduction to hospitals came a few yearsago, when I was involved in a motorbike acci-dent in downtown Johannesburg. The time was a few minutes after noon on a Saturday. Both my legs seemed to be broken and I could do no more than pull myselfco chesidewalk and sit there. Police came to investigate. Two and a half hours later an ambu-lance came and picked me up. Even then che ambu-lancedidn't go straight to a hospital. le went several more miles to pick up the victim of another traffic accident.Eventually we were taken toJohannesburg General. This hospital has two sections, for

black and for white, and at that time was used mostly for emergency cases. A doctor there declared that both my knees were shattered and I would have to be admitted to a hospital. But not that one. I was left on a stretcher to «wait for transport»; as they say, until another ambulance came for me. This one took me to Baragwanath.

Ma propre initiation aux hôpitaux a eu lieu il y a quelques années, lorsque j'ai été impliqué dans un accident de moto en plein centre de Johannesburg. Il était quelques minutes après midi, un samedi. Mes deux jambes semblaient cassées et je ne pouvais que me traîner jusqu'au trottoir et m'asseoir là. La police est venue enquêter. Deux heures et demie plus tard, une ambulance est venue me chercher. Même alors, l'ambulance n'est pas allée directement à l'hôpital. Elle a fait plusieurs miles de plus pour prendre la victime d'un autre accident de la route. Finalement, nous avons été emmenés à l'hôpital général de Johannesburg. Cet hôpital a deux sections, une pour les Noirs et une pour les Blancs, et à cette époque, il était principalement utilisé pour les urgences. Un médecin y a déclaré que mes deux genoux étaient brisés et que je devrais être admis à l'hôpital. Mais pas là. J'ai été laissé sur un brancard « en attente de transport », comme ils disent, jusqu'à ce qu'une autre ambulance vienne me chercher. Celle-ci m'a conduit à Baragwanath.

Once deposited at Baragwanath, I sat on my stretcher-on-wheels in a series of lines for the rest of the afternoon. The pain was pretty bad. By degrees I worked my way through the admission process. Finally, at 11 p.m., I was examined by an orthopedic surgeon. He asked about the accident and said, «We'll try to make you comfortable.» He proceeded to encase both my legs in plaster up to the hip. This was to hold me until he could get around to operating on them.

Une fois déposé à Baragwanath, j'ai passé le reste de l'après-midi assis sur mon brancard à roulettes dans une série de files d'attente. La douleur était assez forte. Petit à petit, j'ai avancé dans le processus d'admission. Enfin, à 23 heures, j'ai été examiné par un chirurgien orthopédique. Il m'a demandé des détails sur l'accident et a dit : « Nous allons essayer de vous mettre à l'aise. » Il a ensuite enrobé mes deux jambes de plâtre jusqu'à la hanche. Cela devait me maintenir en place jusqu'à ce qu'il puisse m'opérer.

That first night the stretcher I had arrived on served as my bed. The next morning I had my first food in twenty-four hours. Porridge. I decided to wait until lunch, when my family would come to visit. They brought food and for the rest of my stay I lived on sandwiches brought from home. Many other patients could not be so choosy.

Cette première nuit, le brancard sur lequel j'étais arrivé a servi de lit. Le lendemain matin, j'ai eu ma première nourriture depuis vingt-quatre heures. De la bouillie. J'ai décidé d'attendre le déjeuner, lorsque ma famille viendrait me rendre visite. Ils ont apporté de la nourriture et pour le reste de mon séjour, j'ai vécu de sandwiches apportés de la maison. Beaucoup d'autres patients n'avaient pas ce choix.

The following Friday six days after my accident I was operated on. The orthopedic surgeons operated at Baragwanath but once a week. Altogether I was in the hospital for twenty-six days. It was long enough to educate me. Most of that time was spent in a so-called convalescent ward. The nurses had a more accurate name for it: the «dumping ward.» They dumped you there and forgot you until they were ready to operate, or until you were well enough to go home. Many of the supposed convalescents in the «dumping ward» were bleeding, some dying. Some were about to be discharged with incompletely healed fractures; they would be back, with complications. A few already had come back and were again being released prematurely; they would return yet again. Dressings went unchanged for days in the «dumping ward.» We helped tend each other, for we seldom saw a nurse. Doctors appeared only to discharge patients or order them prepped for surgery. The few days that I could walk again I walked out of Baragwanath.

Le vendredi suivant – six jours après mon accident –, j'ai été opéré. Les chirurgiens orthopédiques opéraient à Baragwanath une fois par semaine. Au total, j'ai passé vingt-six jours à l'hôpital. Cela a suffi pour m'éduquer. La plupart de ce temps a été passé dans ce qu'on appelait un service de convalescence. Les infirmières avaient un nom plus précis : le « service de dépôt ». Elles vous y déposaient et vous oubliaient jusqu'à ce qu'elles soient prêtes à vous opérer ou que vous soyez assez bien pour rentrer chez vous. Beau-

coup des soi-disant convalescents du « service de dépôt » saignaient, certains mouraient. Certains étaient sur le point d'être libérés avec des fractures non complètement guéries ; ils reviendraient avec des complications. Quelques-uns étaient déjà revenus et étaient à nouveau libérés prématurément ; ils reviendraient encore. Les pansements n'étaient pas changés pendant des jours dans le « service de dépôt ». Nous nous entraînions, car nous voyions rarement une infirmière. Les médecins n'apparaissaient que pour libérer des patients ou les préparer pour la chirurgie. Le jour où j'ai pu remarquer, j'ai quitté Baragwanath.

But I went back, many times, to chat hospital and co others. Sometimes I just walked in during visit-ing hours with my camera concealed. Other times I slipped in after hours, dodging the guards who did not want stories published about the hospital and who would stop and search anyone they suspected. From such visits I came away with the pictures for this chapter.

Mais je suis retourné, à maintes reprises, dans cet hôpital et dans d'autres. Parfois, je me contentais d'entrer pendant les heures de visite avec mon appareil photo dissimulé. D'autres fois, je me faufilais après les heures d'ouverture, évitant les gardes qui ne voulaient pas que des histoires sur l'hôpital soient publiées et qui arrêtaient et fouillaient quiconque leur semblait suspect. De ces visites, j'ai rapporté les photos de ce chapitre.

Young woman in pain waits her turn in emergency room of Baragwanath Hospital.

Jeune femme en souffrance attend son tour aux urgences de l'hôpital Baragwanath.

P127

Left: the sick come early and wait in line to be seen by doctor. Waiting and referrals can go on for a week. Line of stretcher cases (above) from X-ray room moves slowly through hospital. Some do not live to end of line. Top: Patient wearied of waiting stretches out in passageway.

À gauche : les malades arrivent tôt et font la queue pour être reçus par un médecin. L'attente et les renvois vers d'autres services peuvent durer une semaine. Ci-dessus : une file de brancards (en provenance de la salle de radiologie) progresse lentement dans l'hôpital. Certains ne survivent pas jusqu'à la fin de la file. En haut : un patient, épuisé par l'attente, s'allonge dans un couloir.

P128

Only most urgent cases are admitted; still, wards operate at 50% beyond capacity. Patients lie on stretchers, chairs, and felt mats on floor between and under beds (following pages). Above: During day, floor patients are moved outside

Seuls les cas les plus urgents sont admis ; pourtant, les services fonctionnent à 50 % au-dessus de leur capacité. Les patients sont allongés sur des brancards, des chaises, ou des nattes posées à même le sol, entre les lits et sous les lits (pages suivantes). Ci-dessus : Pendant la journée, ceux qui occupent le sol sont déplacés vers l'extérieur.

P133

In children's ward, patients share a corner of floor with blankets scattered over them. New cases have their names written on adhesive tape stuck to their foreheads. Infant patients (above) must often share a bed with two others, and spread of infectious diseases is a common problem. Left: Child has been judged not «serious» enough to be given a bed.

Dans le service pédiatrique, les patients se partagent un coin de sol, recouverts de couvertures dispersées. Les nouveaux arrivants portent leur nom écrit sur un morceau de ruban adhésif collé sur le front. Ci-dessus : les nourrissons doivent souvent partager un lit avec deux autres enfants, et la propagation des maladies

infectieuses est un problème récurrent. À gauche : cet enfant a été jugé « pas assez grave » pour avoir droit à un lit.

P134

HEIRS OF POVERTY

HÉRITIERS DE LA MISÈRE

The meets of Johannesburg, Pretoria, and the rest arc overrun with little African boys who have left home to make their own way.»Ciry orphans» we call chem. There arc so many of chem chat they arc unremark-able, commonplace, a part of the landscape. Some arc as young as seven, but most arc ten or twelve. They drift through tl1c streets in small packs, like rubbish blown by a breeze. Their clothes arc ragged, their bodies undernourished, and their flesh often damaged by bruises and sores. They cat what they cansteal in quick, darting passes at sidewalk produce stands. And chcy beg from whites.

Les rues de Johannesburg, Pretoria et du reste du pays grouillent de petits garçons africains qui ont quitté leur foyer pour se débrouiller seuls. « Orphelins des villes », comme nous les appelons. Ils sont si nombreux qu'ils passent inaperçus, banals, faisant partie du paysage. Certains n'ont que sept ans, mais la plupart en ont dix ou douze. Ils errent dans les rues en petites bandes, comme des déchets emportés par le vent. Leurs vêtements sont en lambeaux, leurs corps mal nourris, et leur peau est souvent marquée par des ecchymoses et des plaies. Ils mangent ce qu'ils peuvent voler en des passes rapides aux étals de produits sur les trottoirs. Et ils mendient auprès des Blancs.

«Please, baas, penny. I hungry. Please, baas.»

« S'il vous plaît, baas, un penny. J'ai faim. S'il vous plaît, baas. »

The effect is poorly calculated. The voice whines unattractively, the grimy little figure is repellent. Some whites reach into their pockets or purses and impersonally toss a coin or two. Others brush by. Once in a while, a choleric man will cuff a boy for displaying his misery so openly and without shame. The slap will sting, but the rebuke is meaningless. The boysimply turns away and murmurs hissingsong appeal to the next white who passes by.

L'effet est mal calculé. La voix geint de manière peu engageante, la petite silhouette crasseuse est repoussante. Certains Blancs mettent la main à la poche ou dans leur sac et jettent impersonnellement une ou deux pièces. D'autres passent sans s'arrêter. De temps en temps, un homme colérique gifle un garçon pour avoir étalé sa misère si ouvertement et sans honte. La gifle fait mal, mais la réprimande est sans sens. Le garçon se contente de se détourner et murmure une plainte sifflante à l'attention du Blanc suivant qui passe.

Ciry orphans cut loose because their homes are hopeless. They learn early that poverty is even-handed in its cruelty. No one is spared. In Tys' home in Orlando township, outside Johannesburg, por-ridge was the only food ever provided, and some-times there was not even chat. Living at the edge of starvation, the fabric of the family falls apart. Fellow feelings shrivels, the heart's warmth dies out. Anyone lucky enough to acquire a penny in Tys' home spent it on food for himself-an Indian pickle or a bit of baloney togo with his porridge.

Les orphelins des villes prennent la clé des champs parce que leurs foyers sont sans espoir. Ils apprennent tôt que la pauvreté est cruelle sans distinction. Personne n'est épargné. Dans la maison de Tys, dans le township d'Orlando, aux abords de Johannesburg, la bouillie était le seul aliment jamais servi, et parfois il n'y en avait même pas. Vivant au bord de la famine, le tissu familial se déchire. Les sentiments de solidarité s'étiolent, la chaleur du cœur s'éteint. Quiconque avait la chance de se procurer un penny dans la maison de Tys le dépensait en nourriture pour lui-même – un cornichon indien ou un morceau de mortadelle à ajouter à sa bouillie.

Often Tys went to school with only a cup of tea for breakfast. And since the Government had discontinued the lunch program for Africans he was distracted by hunger and light-headed with fatigue throughout the day.

Souvent, Tys allait à l'école avec seulement une tasse de thé pour petit-déjeuner. Et comme le gouvernement avait supprimé le programme de déjeuner pour les Africains, il était distrait par la faim et étourdi par la fatigue toute la journée.

At eight he quit school and took to roaming the township streets. When his mother learned of it she was upset and scolded him, invoking the all-too-real fears of the poor in South Africa. Every street child has heard the litany a hundred times and can recite it by heart:

À huit ans, il a quitté l'école et s'est mis à errer dans les rues du township. Quand sa mère l'a su, elle a été bouleversée et l'a grondé, invoquant les craintes trop réelles des pauvres en Afrique du Sud. Chaque enfant des rues a entendu cette litanie cent fois et peut la réciter par cœur :

«What is going to happen to you, child? I work every day to buy porridge for you, and you dodge school and stay out all night. What do you think your future be, without education? You'll be alofer, working only for food and sleeping in gutters. They'll pick you up and sell you to a cruel potato farmer who will beat you to death.»

« Que vas-tu devenir, mon enfant ? Je travaille tous les jours pour t'acheter de la bouillie, et toi, tu sèches les cours et tu traînes dehors toute la nuit. À quoi ressemblera ton avenir, sans éducation ? Tu seras un vaurien, travaillant seulement pour de la nourriture et dormant dans les caniveaux. On t'attrapera et on te vendra à un fermier cruel qui te battra à mort. »

Whether or not it is accompanied by slaps depends on whether it is said in anger or despair. Some few children may respond, but for most it becomes an unheard song. To escape the discord and to earn the money to support their new way of life they make their way to the city where the opportunities are more numerous and a vagabond child has the protection of being an unknown. The «outside» is rough; «There is no mother here,» Tys says wisely, and he is aware that he must earn coins every day to pay for his independence. Still and all, things are better. He is ten years old now and can make his way.

Que cela s'accompagne ou non de gifles dépend du fait que cela soit dit dans la colère ou le désespoir. Quelques enfants peuvent réagir, mais pour la plupart, cela devient une chanson inaudible. Pour échapper à la discorde et gagner l'argent nécessaire pour subvenir à leur nouveau mode de vie, ils se rendent en ville, où les opportunités sont plus nombreuses et où un enfant vagabond a la protection de l'anonymat. « Dehors », c'est dur ; « Il n'y a pas de mère ici », dit sagement Tys, et il sait qu'il doit gagner des pièces chaque jour pour payer son indépendance. Malgré tout, les choses sont meilleures. Il a dix ans maintenant et sait se débrouiller.

The pattern of his days can be picked up at any hour of any one, for he dwells in a time continuum, without the orderly breaks and rituals that mark the lives of people living as families in houses. At 10 o'clock at night he may be found watching out for parked cars for white moviegoers. Or, if he is lucky, the car has been parked overnight and he can sleep in the back seat.

Le schéma de ses journées peut être observé à n'importe quelle heure, car il vit dans un continuum temporel, sans les pauses et les rituels ordonnés qui marquent la vie des gens vivant en famille dans des

maisons. À 22 heures, on peut le trouver en train de surveiller les voitures garées pour des Blancs allant au cinéma. Ou, s'il a de la chance, la voiture est garée pour la nuit et il peut dormir sur la banquette arrière.

Awakened by the damp chill of dawn, he slips out to join other children in collecting waste paper and boxes for a fire to warm them till the sun is up. Mornings, those so disposed will attempt a quick wash at an untended backyard water tap. In Pretoria they may go down to the Apies River to soak some of the dirt from their clothes. Whatever they own is on their backs; they will not change unless they can buy a new shirt or pants.

Réveillé par l'humidité froide de l'aube, il sort pour rejoindre d'autres enfants qui collectent du papier et des cartons pour faire un feu et se réchauffer jusqu'à ce que le soleil soit levé. Le matin, ceux qui en ont envie tentent un rapide lavage à un robinet d'eau non surveillé dans une arrière-cour. À Pretoria, ils peuvent descendre jusqu'à la rivière Apies pour laver un peu la saleté de leurs vêtements. Tout ce qu'ils possèdent, ils le portent sur eux ; ils ne changent pas à moins de pouvoir acheter une nouvelle chemise ou un pantalon.

P135

By 9 a.m., hunger pinches and they go into the open-air vegetable market to steal breakfast from the stalls, or pick over the garbage for something not too spoiled to eat, or perhaps earn a legitimate handout by doing an errand or two.

Vers 9 heures, la faim se fait sentir et ils se rendent au marché en plein air pour voler leur petit-déjeuner aux étals, ou fouiller les poubelles à la recherche de quelque chose de pas trop avarié à manger, ou peut-être gagner un don légitime en faisant une ou deux courses.

Breakfast over, the orphans-scores of them-converge on the car park adjoining, and start scuf-fling for cars to wash. This is their major occupation and source of income. Tys can earn a half crown or three shillings (35¢ to 42¢) per car. In the lulls between arrivals of white shoppers in their cars, the boys squat on the tarmac, smoking cigarettes and playing at dice. One watches for the police; the boys are not likely to be arrested, but they may be chased and chivvied, and anyone getting caught may be given a salutary slapping around.

Le petit-déjeuner terminé, les orphelins – des dizaines d'entre eux – convergent vers le parking adjacent et commencent à chercher des voitures à laver. C'est leur principale occupation et source de revenus. Tys peut gagner un demi-couronne ou trois shillings (35 à 42 cents) par voiture. Dans les temps morts entre les arrivées des Blancs faisant leurs courses en voiture, les garçons s'accroupissent sur le goudron, fumant des cigarettes et jouant aux dés. L'un d'eux surveille la police ; les garçons ne risquent pas vraiment d'être arrêtés, mais ils peuvent être poursuivis et bousculés, et quiconque se fait prendre peut recevoir une bonne raclée.

After 3 p.m., car washing slacks off. Tys may take a siesta or, if he has made enough, go to an old American Western movie at a dilapidated theater serving blacks. Tys is conservative: He does not gamble and usually has a few coins secreted in the lining of his sleeve.

Après 15 heures, le lavage de voitures se calme. Tys peut faire une sieste ou, s'il a gagné assez, aller voir un vieux western américain dans un cinéma décrépit réservé aux Noirs. Tys est prudent : il ne joue pas et cache généralement quelques pièces dans la doublure de sa manche.

Or he may resume the search for food. Eating is a matter of chance for street boys. You eat when the opportunity offers. You eat when you have money. And you stop when you have none.

Ou il peut reprendre la recherche de nourriture. Manger est une question de chance pour les enfants des rues. On mange quand l'occasion se présente. On mange quand on a de l'argent. Et on s'arrête quand on n'en a plus.

Evenings the boys hang about the streets. They enjoy the lighted stores. Townships are dark at night; the neon and electricity of the white cities are a novelty that never palls.

Le soir, les garçons traînent dans les rues. Ils aiment les magasins éclairés. Les townships sont sombres la nuit ; le néon et l'électricité des villes blanches sont une nouveauté qui ne lasse jamais.

This is a good time for begging. The whites, going out to dinner or the movies, may be feeling festive enough to flip a coin to the orphans. The boys scamper about, grubby night shadows, until the city quiets down. Then, if they do not have a car to rest in, they will slip into the shrubbery of a municipal park, or behind a wall, or into some cranny they have found and go to sleep. Thus, twenty-four hours.

C'est un bon moment pour mendier. Les Blancs, sortant dîner ou aller au cinéma, peuvent se sentir assez en fête pour lancer une pièce aux orphelins. Les garçons courent partout, ombres crasseuses de la nuit, jusqu'à ce que la ville se calme. Alors, s'ils n'ont pas de voiture pour se reposer, ils se glissent dans les buissons d'un parc municipal, derrière un mur, ou dans quelque recoins qu'ils ont trouvés et s'endorment. Ainsi s'écoulent vingt-quatre heures.

In a few years, Tys very likely will become a tsotsi-a tough, teen-age delinquent living on the proceeds of thievery, assault, and any other low-grade criminal opportunity that offers. Tsotsis take their name from the U.S. zoot-suiter of a generation ago, and they act the part. They are street-corner dandies, lounging in the doorways of vacant stores, idling in the train stations and bus terminals, giving passersby the hard eye. They are the scourge of the black townships, where there is no police protection, and their own people, therefore, are the easiest and most vulnerable targets. Children on their way to the store may be robbed of the few coins they carry. Adults fear to venture out at night except in groups. Men who must work late on Fridays often prefer to wait until Monday to take their pay home, rather than risk losing it to tsotsis. For the weekend is their favorite time for robberies, muggings, and knifings. Slashed victims may be seen at the hospitals and clinics any Friday or Saturday night. The police don't care as long as whites are not attacked. «Just Kaffirs killing each other,» I have heard investigating officers say. «It doesn't matter.»

Dans quelques années, Tys deviendra très probablement un tsotsi – un jeune délinquant dur –, vivant des produits du vol, de l'aggression et de toute autre opportunité criminelle de bas étage qui se présente. Les tsotsis tirent leur nom des zoot-suiters américains d'une génération passée, et ils jouent ce rôle. Ce sont des dandys des coins de rue, traînant dans les embrasures des magasins vides, flânant dans les gares et les terminaux de bus, toisant les passants d'un regard dur. Ils sont le fléau des townships noirs, où il n'y a pas de protection policière, et leurs propres gens sont donc les cibles les plus faciles et les plus vulnérables. Les enfants en route pour le magasin peuvent se faire voler les quelques pièces qu'ils transportent. Les adultes craignent de sortir la nuit, sauf en groupe. Les hommes qui doivent travailler tard le vendredi préfèrent souvent attendre le lundi pour rapporter leur paie à la maison, plutôt que de risquer de la perdre au profit des tsotsis. Car le week-end est leur moment préféré pour les vols, les agressions et les coups de couteau. On peut voir des victimes poignardées à l'hôpital et dans les cliniques n'importe quel vendredi ou samedi soir. La police s'en moque tant que les Blancs ne sont pas attaqués. « Juste des Kaffirs qui s'entre-tuent », ai-je entendu dire à des officiers enquêteurs. « Ça n'a pas d'importance. »

In his more sophisticated form, the tsotsi is bold enough to operate in white areas. Like an army recruit he has had his basic training. He is generally an accomplished mugger, thief, and pickpocket, and he is not afraid of jail. I have spent many days watching tsotsis at work.

Sous une forme plus sophistiquée, le tsotsi est assez audacieux pour opérer dans les quartiers blancs. Comme un recruté de l'armée, il a suivi sa formation de base. Il est généralement un voleur à la tire accompli, un pickpocket, et il n'a pas peur de la prison. J'ai passé de nombreuses journées à observer les tsotsis au travail.

They lived very well by stealing from black and white alike, although they preferred the white pigeon. «These whites carry money and lots of it,» one young pickpocket explained. «Their pocket money is enough to pay you or me for a year in a regular job. I can't see the sense of working six days a week for a white man and have him give me an envelope [an empty pay packet]. I can steal many times as much in six seconds.»

Ils vivaient très bien en volant Blancs et Noirs, bien qu'ils préfèrent la « colombe » blanche. « Ces Blancs transportent de l'argent, et beaucoup », m'a expliqué un jeune pickpocket. « Leur argent de poche suffit à me payer, ou à te payer, pour une année de travail régulier. Je ne vois pas l'intérêt de travailler six jours par semaine pour un Blanc et qu'il me donne une enveloppe [vide]. Je peux voler bien plus en six secondes. »

The pickpockets may operate alone or in teams. They are uncanny in their ability to spot who has money and where it is being carried. Their methods vary. One approach that works well is to walk up to a white man and chuck him insolently under the chin. People outside of South Africa have no idea how infuriated a white man can get from being touched in any way by a black. The tsotsis know that in his rage he won't even feel the wallet being lifted from his back pocket by a confederate. Another, more direct approach is the muggingshown in the pictures on pages 148-49.

Les pickpockets peuvent opérer seuls ou en équipe. Ils ont un don incroyable pour repérer qui a de l'argent et où il est transporté. Leurs méthodes varient. Une approche qui fonctionne bien consiste à aborder un Blanc et à le bousculer insolemment sous le menton. Les gens en dehors de l'Afrique du Sud n'ont aucune idée de la fureur qu'un Blanc peut ressentir en étant touché de quelque manière que ce soit par un Noir. Les tsotsis savent que, dans sa rage, il ne sentira même pas le portefeuille lui être soustrait de la poche arrière par un complice. Une autre approche, plus directe, est l'agression montrée dans les photos des pages 148-49.

It happened in broad daylight on a city street not far from the best neighborhood in a major city. White police may have been nearby, but the attack was so efficient and the group dispersed itself so quickly that there was nothing to be done.

Cela s'est produit en plein jour dans une rue de la ville, non loin du meilleur quartier d'une grande ville. Des policiers blancs ont peut-être été à proximité, mais l'attaque a été si efficace et le groupe s'est dispersé si rapidement qu'il n'y avait rien à faire.

«Stealing from whites is no sin,» a successful tsotsi told me. «Whites are not going to pay you enough to live on, man. So you take it by force if you must. We pick black pockets, too, but they usually don't have enough money to be worth it, and with us it's money first.»

« Voler les Blancs n'est pas un péché », m'a dit un tsotsi à succès. « Les Blancs ne vont pas te payer assez pour vivre, mon gars. Alors tu le prends – par la force si nécessaire. Nous volons aussi les Noirs, mais ils n'ont généralement pas assez d'argent pour que ça en vaille la peine, et pour nous, c'est l'argent d'abord. »

P136

Pickpockets look down on lesser tsotsi. «Please don't think we're like those kids who terrorize people in the black townships,» one experienced thief insisted. «They're lazy parasites, too frightened to come into the cities as we do. No gang fights for us. All we want is money, so we can live well.»

Les pickpockets méprisent les tsotsis de moindre envergure. « Ne pensez pas que nous sommes comme ces gamins qui terrorisent les gens dans les townships noirs », a insisté un voleur expérimenté. « Ce sont des parasites paresseux, trop effrayés pour venir dans les villes comme nous le faisons. Pas de bagarres de gangs pour nous. Tout ce que nous voulons, c'est de l'argent, pour bien vivre. »

It is hard not to become a tsotsi. Their easy money and relatively glamorous style of living are tempting attractions for kids still in school-kids who have few enough legitimate heroes to look up to and who will, in any case, enter a society determined to keep them subjugated.

Il est difficile de ne pas devenir un tsotsi. Leur argent facile et leur style de vie relativement glamour sont des attractions tentantes pour les enfants encore à l'école – des enfants qui n'ont déjà que trop peu de héros légitimes à qui se référer et qui, de toute façon, entreront dans une société déterminée à les maintenir subjugués.

Most tsotsis have left school, like Tys, but some have gone through the upper grades and a few have graduated from high school. No matter. The only jobs open to them are as tea-boy, or gardenboy, or

messenger. White boys can drop out after the eighth grade and get a clerical job. The post office and Government departments place hundreds of Afrikaner kids in jobs every year. But an African who aspires to anything better than manual labor must turn to crime to get it.

La plupart des tsotsis ont quitté l'école, comme Tys, mais certains ont terminé les classes supérieures et quelques-uns ont obtenu leur diplôme de lycée. Peu importe. Les seuls emplois qui leur sont ouverts sont ceux de « garçon de thé », « jardinier » ou « coursier ». Les jeunes Blancs peuvent abandonner l'école après la huitième année et obtenir un emploi de bureau. La poste et les départements gouvernementaux placent des centaines de jeunes Afrikaners dans des emplois chaque année. Mais un Africain qui aspire à mieux que le travail manuel doit se tourner vers le crime pour y parvenir.

«Now, brother,» a tsotsi challenged me one day, «tell me of one African-just one-who has made it through straight wages earned from a white man.» There are rich Africans: legitimately rich doctors or store owners, and illegally rich diamond and opium smugglers, shebeen kings [illicit liquor], thieves, or racketeers. But I finally had to confess that I couldn't think of a single black man who had made even a modest fortune on straight wages.

« Maintenant, frère », m'a défié un jour un tsotsi, « cite-moi un seul Africain – juste un – qui s'en est sorti avec des salaires honnêtes gagnés auprès d'un Blanc. » Il y a des Africains riches : légitimement riches comme les médecins ou les propriétaires de magasins, et illégalement riches comme les contrebandiers de diamants et d'opium, les « rois du shebeen » [alcool illicite], les voleurs ou les racketteurs. Mais j'ai finalement dû avouer que je ne pouvais pas penser à un seul homme noir qui ait fait une fortune modeste avec des salaires honnêtes.

The boy who comes through his childhood and his schooling clean and manages to get a regular job is exceptional. Women tell his mother: «God is really with you. Your son is not a tsotsi.»

Le garçon qui traverse son enfance et sa scolarité sans tache et parvient à obtenir un emploi régulier est exceptionnel. Les femmes disent à sa mère : « Dieu est vraiment avec toi. Ton fils n'est pas un tsotsi. »

Once started as a tsotsi, however, it is almost impossible to stop. Criminal life admittedly is dangerous, but the rewards are tempting and, anyway, what has an African got to lose? «Someday they're going to pick you up for a pass,» the tsotsi shrugs, «so why not get picked up for something worthwhile.»

Une fois devenu tsotsi, cependant, il est presque impossible de s'arrêter. La vie criminelle est admise comme dangereuse, mais les récompenses sont tentantes, et de toute façon, qu'a un Africain à perdre ? « Un jour, ils vont t'arrêter pour un laissez-passer », hausse les épaules le tsotsi, « alors pourquoi ne pas se faire arrêter pour quelque chose qui en vaut la peine ? »

The pass, indeed, is his stumbling block, the burnt bridge behind him. He has lived for years without one-or with a forged one, for there are many places which sell false passes, and many white men and Asians who for a price will sign your pass every month to show you work for them. But because the tsotsi is, in bureaucratic terms, unemployed, he is a vagrant and runs the risk of a two-year prison sentence if he should be picked up, or if he should attempt to get his papers in order as a preliminary step to going straight.

Le laissez-passer est en effet son obstacle, le pont brûlé derrière lui. Il a vécu pendant des années sans en avoir – ou avec un faux, car il existe de nombreux endroits qui vendent de faux laissez-passer, et de nombreux Blancs et Asiatiques qui, contre rémunération, signeront votre laissez-passer chaque mois pour prouver que vous travaillez pour eux. Mais parce que le tsotsi est, en termes bureaucratiques, au chômage, il est un vagabond et risque une peine de prison de deux ans s'il se fait arrêter ou s'il tente de mettre ses papiers en ordre comme étape préliminaire pour redevenir honnête.

So he plunges deeper in, progressing if he can to the criminal elite which engages in payroll robbery.

Alors il s'enfonce davantage, progressant s'il le peut vers l'élite criminelle qui se livre au vol de paie.

Better than most, the tsotsi knows how to beat the system. He knows the police, too. He can spot detectives approaching a mile off. Even if it is a new plainclothesman, the tsotsi can pick him out just by his behavior. When flying squads of police launch one of their periodic clean-up drives against Africans, they rarely catch the tsotsi. It is usually the innocent bystander who gets hustled off to jail. The police note their arrests, not their ineffectiveness.

Mieux que la plupart, le tsotsi sait comment battre le système. Il connaît aussi la police. Il peut repérer les détectives à un kilomètre. Même si c'est un nouveau policier en civil, le tsotsi peut le reconnaître rien qu'à son comportement. Lorsque des escouades volantes de police lancent l'une de leurs campagnes périodiques de « nettoyage » contre les Africains, elles attrapent rarement le tsotsi. C'est généralement le passant innocent qui se fait embarquer en prison. La police note ses arrestations, pas son inefficacité.

The white community has the power to deal constructively with crime, but its response is cramped by its philosophy. It cannot see delinquency and crime in terms of the poverty and despair that encourage them. It cannot even see how remarkable it is that so few Africans are, in fact, criminals.

La communauté blanche a le pouvoir de traiter le crime de manière constructive, mais sa réponse est entravée par sa philosophie. Elle ne peut pas voir la délinquance et le crime en termes de pauvreté et de désespoir qui les encouragent. Elle ne peut même pas voir à quel point il est remarquable que si peu d'Africains soient, en fait, des criminels.

All it understands is that «the native» is a problem. All it can see to do is to intensify the repression it already has imposed. All that is left to it to feel is fear.

Tout ce qu'elle comprend, c'est que « l'indigène » est un problème. Tout ce qu'elle peut faire, c'est intensifier la répression qu'elle a déjà imposée. Tout ce qu'il lui reste à ressentir, c'est la peur.

For the whites, the only refuge is behind the steel bars at their windows, the only security in private watchmen and a revolver by the bedside. It is their purgatory that they must live their days in an armed camp, under a siege of their own making.

Pour les Blancs, le seul refuge est derrière les barreaux d'acier à leurs fenêtres, la seule sécurité dans les gardiens privés et un revolver près du lit. C'est leur purgatoire que de devoir vivre leurs jours dans un camp retranché, sous un siège de leur propre fabrication.

African children who have left home to fend for themselves in city streets,

Enfants africains ayant quitté leur foyer pour se débrouiller seuls dans les rues.

P139

Township mother fights losing battle to keep son, age nine, from running off to live life of the streets. She tries to assert authority with threats: «What's your future going to be like without an education?» But it is too late; the boy-called Papa-is out of control. Jumping fences is something he must do well if he means to live by his wits.

Une mère du township mène un combat perdu d'avance pour empêcher son fils, âgé de neuf ans, de s'enfuir pour vivre dans la rue. Elle tente d'affirmer son autorité avec des menaces : « À quoi ressemblera ton avenir sans éducation ? » Mais il est trop tard ; le garçon – surnommé Papa – est hors de contrôle. Sauter les clôtures est quelque chose qu'il doit bien maîtriser s'il veut vivre de sa ruse.

P141

Papa with slingshot, usual first weapon of township boy. Line between laughing and crying, between playing and fighting, is very narrow for boy schooled in the streets. He doesn't care that he wears rags. When these pictures were taken, Papa's mother had just learned that he had been playing hooky for three months.

Papa avec une fronde, première arme habituelle d'un garçon du township. La ligne entre rire et pleurer, entre jouer et se battre, est très ténue pour un enfant éduqué dans la rue. Il se moque de porter des

haillons. Quand ces photos ont été prises, la mère de Papa venait d'apprendre qu'il avait séché les cours pendant trois mois.

P142

Below: Tough talk and marijuana. These are tsotsis, youths who have turned to crime rather than work as white men's garden-boys or messengers-the usual jobs available to young blacks. Right: A white pocket being picked. Whites are angered if touched by anyone black, but a black hand under the chin is enraging. This man, distracted by his fury, does not realize his back pocket is being rifled. Below, right: He is allowed to go his way-till next time.

En bas : Discours durs et marijuana. Ce sont des tsotsis, des jeunes qui se sont tournés vers le crime plutôt que de travailler comme jardiniers ou coursiers pour les Blancs – les seuls emplois habituellement disponibles pour les jeunes Noirs. À droite : Un pickpocket en action sur une poche blanche. Les Blancs sont enragés si un Noir les touche, mais une main noire sous le menton est insupportable. Cet homme, distrait par sa fureur, ne réalise pas que sa poche arrière est en train d'être vidée. En bas, à droite : Il est laissé repartir... jusqu'à la prochaine fois.

P144-5

«We sleep anywhere,» a boy told me, «in drainpipes, parks, junk yards, anywhere. At dawn I found them lying in a park, shivering.

« On dort n'importe où », m'a dit un garçon. « Dans des tuyaux d'évacuation, des parcs, des décharges... n'importe où. » À l'aube, je les ai trouvés allongés dans un parc, tremblants de froid.

P149

On a Saturday afternoon in heart of Johannesburg five tsotsis mug a white man. While others watch warily, and pretend to be passersby, fifth man surprises victim from rear with forefinger across throat. As white man sags to street, second tsotsi helps empty his pockets. Attack was over in seconds. Gang got away with victim's weekly pay envelope. Woman in background is scurrying out of harm's way.

Un samedi après-midi, en plein cœur de Johannesburg, cinq tsotsis agressent un Blanc. Pendant que d'autres surveillent avec méfiance et font semblant d'être des passants, un cinquième homme surprend la victime par derrière avec un coup violent à la gorge. Alors que le Blanc s'effondre dans la rue, un second tsotsi aide à vider ses poches. L'attaque a duré quelques secondes. La bande s'est enfuie avec l'enveloppe de paie hebdomadaire de la victime. La femme en arrière-plan s'éloigne précipitamment pour éviter les ennuis.

P151

Opposite: White man assaults tsotsi who tried to snatch white woman's purse. This time black youth escaped. But others may get caught as police (left) try to solve tsotsi problem with roundups and arrests. This only toughens the youths, who take pride in being able to stand up to interrogation, beatings, and jail conditions. Below: Tsotsis are celebrating in a municipal drinking lounge-with more to spend than honest black earns in a day's work.

En face : Un Blanc agresse un tsotsi qui a tenté de voler le sac d'une femme blanche. Cette fois, le jeune Noir s'est échappé. Mais d'autres peuvent se faire prendre alors que la police (à gauche) tente de résoudre le problème des tsotsis avec des rafles et des arrestations. Cela ne fait que les endurcir, car ils tirent une fierté à pouvoir résister aux interrogatoires, aux passages à tabac et aux conditions carcérales. En bas : Des

tsotsis célèbrent dans un bar municipal – avec plus d'argent à dépenser qu'un Noir honnête n'en gagne en une journée de travail.

P152

SHEBEENS & BANTU BEER

SHEBEENS ET BIÈRE BANTOU

Two kinds of drinking are found in South Africa today: legal consumption of brandy and Government-produced Bantu beer in barren, cityrun beer gardens, and illegal drinking of hard liquor and strong beer in privately run hangouts called shebeens.

Aujourd'hui, deux types de consommation d'alcool coexistent en Afrique du Sud : la consommation légale de brandy et de bière Bantou produite par l'État dans des beer gardens municipaux austères, et la consommation illégale de liqueurs fortes et de bières puissantes dans des établissements clandestins appelés shebeens.

The shebeens came first, in reaction to the «European» prohibition against African drinking. Actually, the African's taste for drinking was well developed long before he came into contact with the white man. Drinking of homemade beer was an integral part of the religious, social, and economic life of old tribal Africa. But for the most part the African took his drinking casually. The concoctions he brewed for ceremonial use from cereal, fruit, and honey were mostly mild and rarely made him drunk.

Les shebeens sont apparus en réaction à l'interdiction « européenne » de boire pour les Africains. En réalité, le goût des Africains pour l'alcool était bien développé bien avant leur contact avec les Blancs. La consommation de bière maison faisait partie intégrante de la vie religieuse, sociale et économique de l'Afrique tribale traditionnelle. Mais pour l'essentiel, l'Africain buvait de manière occasionnelle. Les mixtures qu'il préparait à partir de céréales, de fruits et de miel pour les cérémonies étaient généralement légères et le saoulaient rarement.

Today the ritual significance of beer drinking has largely disappeared. But the thirst remains. For some Africans drinking is no more than a pleasant stimulant and social catalyst. But for many others, the oppressed and rootless of the cities who trudge from day to day without hope, drinking is the fast escape. It is a way for a man to unshoulder the burden of his troubles for a few hours, to drown them if he can. For such drinkers the goal is simply to «get knocked out fast.» When a man propositions a friend to buy a round, instead of saying, «Treat me to a drink,» he says, «When are you going to make me drunk?» The name of one popular concoction is «Kill Me Quick.»

Aujourd'hui, la signification rituelle de la bière a largement disparu. Mais la soif persiste. Pour certains Africains, boire n'est qu'un stimulant agréable et un catalyseur social. Mais pour beaucoup d'autres, les opprimés et déracinés des villes qui avancent sans espoir, l'alcool est une échappatoire rapide. C'est un moyen pour un homme de se débarrasser du fardeau de ses soucis pendant quelques heures, de les noyer s'il le peut. Pour ces buveurs, le but est simplement de « se mettre K.O. vite ». Quand un homme incite un ami à offrir un verre, au lieu de dire « Offre-moi un verre », il demande « Quand est-ce que tu vas me saouler ? ». Le nom d'une mixture populaire est « Tue-moi vite ».

With such an accicude prevailing, it is not sur-prising that prohibition proved no more enforceable in South Africa than it has anywhere else. While it lasted, though, it spawned a bootleg business that is still going strong years after repeal. Before prohibition, Africans had been accustomed to brewing their own beer. Women included it among their kitchen skills and a good wife took pride (she still does) in preparing a refreshing brew co soothe her tired husband.

Avec une telle mentalité, il n'est pas surprenant que la prohibition se soit révélée aussi inefficace en Afrique du Sud que partout ailleurs. Pendant qu'elle était en vigueur, elle a donné naissance à un commerce clandestin qui prospère encore des années après son abolition. Avant la prohibition, les Africains avaient l'habitude de brasser leur propre bière. Les femmes en faisaient une compétence domestique, et une bonne épouse prenait fierté (elle le fait encore) à préparer une boisson rafraîchissante pour apaiser son mari fatigué.

Prohibition turned home-brewing into a prof-itable, if unlawful and somewhat risky, commercial enterprise. It became a handy way for a wife to augment the family income without leaving the house. Home-brewers sold to the shebeens operators, who also managed co stock their speakeasies with bonded «European» whiskey and brandy acquired, at a price, from white bootleggers. Raiding police broke up hundreds of shebeens, at least temporarily, poured a tidal wave of illicit hooch into the gutters, and arrested thousands of otherwise law-abiding Africans. But they failed to stop the drinking.

La prohibition a transformé le brassage domestique en une entreprise commerciale lucrative, bien que illégale et quelque peu risquée. C'est devenu un moyen pratique pour une femme d'augmenter les revenus familiaux sans quitter la maison. Les brasseuses maison vendaient aux tenanciers de shebeens, qui approvisionnaient aussi leurs établissements en whiskey et brandy « européens » achetés, à prix d'or, à des bootleggers blancs. La police, lors de ses raids, a fermé des centaines de shebeens, au moins temporairement, déversant des vagues de alcool illicite dans les caniveaux et arrêtant des milliers d'Africains par ailleurs respectueux de la loi. Mais ils n'ont pas réussi à stopper la consommation.

Shebeens could seldom be shut down for long. Whether serving concoctions co the poor in a back-yard, or gin and brandy co middle-class blacks in a living room, the shebeens were hard to find and even harder co take by surprise. Usually they were protected by lookouts, many of them children. When raiders approached, the lookout simply tossed a stone onto the corrugated iron roof of the shebeen co sound the alarm and the evidence was disposed of at a gulp. The police could rarely determine: who the guilty proprietor was; if they did know, they often could be bribed to forget it. After the all clear, the customers drifted back co finish off any liquor the raiders had overlooked.

Les shebeens ne pouvaient rarement être fermés longtemps. Qu'ils servent des mixtures aux pauvres dans une arrière-cour ou du gin et du brandy à la classe moyenne noire dans un salon, ils étaient difficiles à trouver et encore plus difficiles à surprendre. Ils étaient généralement protégés par des guetteurs, souvent des enfants. Quand les rafles approchaient, le guetteur lançait une pierre sur le toit en tôle ondulée du shebeen pour donner l'alerte, et les preuves étaient avalées d'un trait. La police avait rarement moyen d'identifier le propriétaire coupable ; et même si elle le savait, elle pouvait souvent être soudoyée pour fermer les yeux. Une fois le danger passé, les clients revenaient pour finir l'alcool que les rafles avaient épargné.

Home-brewers learned to hide their fermenting product in ingenious, if not always hygienic, places. A common trick was co dig cylindrical holes three or four feet deep and store the brew underground in tin drums. The police countered by carrying long, slender seed bars with which to probe the earth.

Les brasseuses maison ont appris à cacher leur production en fermentation dans des cachettes ingénieuses, si pas toujours hygiéniques. Une astuce courante consistait à creuser des trous cylindriques de trois ou quatre pieds de profondeur et à y enterrer la bière dans des fûts en métal. La police a riposté en se munissant de longues et fines barres à graines pour sonder le sol.

The pressure of raids also stirred brewers co try to speed up their process. By adding yeast, pineapple, and sometimes old shoes and tobacco crumbs (the latter with dubious result), they accelerated the

brewing-thus reducing the time when any batch was vulnerable to a raid-from a week to as little as one day.

La pression des raids a aussi poussé les brasseurs à accélérer leur processus. En ajoutant de la levure, de l'ananas, et parfois de vieilles chaussures et des miettes de tabac (avec des résultats douteux), ils ont réduit le temps de brassage – et donc la vulnérabilité à un raid – d'une semaine à parfois une seule journée.

Meanwhile, white South Africans, whose own social drinking is carried on without legal handicap, or any other noticeable restraint, professed a highly moral attitude toward African drinking. Under the guise of «protecting the native from himself», they voiced disapproval of the admittedly shabby and loosely run shebeens, where the old tribal etiquette of separate drinking for men and women was violated, where pickups could be arranged, and children were idle spectators of their parents' behavior.

Pendant ce temps, les Blancs sud-africains, dont la consommation sociale d'alcool se faisait sans entrave légale ni autre contrainte notable, affichaient une attitude hautement morale envers l'alcoolisme africain. Sous couvert de « protéger l'indigène de lui-même », ils désapprouvaient les shebeens, admettent mal tenus et informels, où l'ancienne étiquette tribale de consommation séparée pour hommes et femmes était violée, où des rencontres pouvaient s'organiser, et où des enfants assistaient, spectateurs passifs, au comportement de leurs parents.

Yet once South Africa began having difficulty selling its alcoholic products abroad (particularly following its break with the Commonwealth over apartheid), and once the liquor industry recognized the market potential of the thousands of Africans who continued to drink, even at the risk of arrest, the lure of profit to be made by legalizing liquor overcame its lofty moral stance.

Pourtant, une fois que l'Afrique du Sud a commencé à avoir des difficultés à vendre ses produits alcoolisés à l'étranger (notamment après sa rupture avec le Commonwealth à cause de l'apartheid), et une fois que l'industrie de l'alcool a reconnu le potentiel du marché représenté par les milliers d'Africains qui continuaient à boire malgré le risque d'arrestation, l'appât du gain a surmonté les scrupules moraux.

Beginning in 1938, South Africa's white-run municipal governments plunged into the beer business. City-run breweries, using old tribal recipes much like the ones that had been forbidden for home use, began producing vast quantities of so-called Bantu beer. It is a thick, sour-tasting drink, purplish in color, and containing only a piddling two per cent of alcohol. The beer comes in waxed half-gallon cartons that look like milk containers. (Bottles are not used because they might explode; the brew is still fermenting when it reaches the consumer.) The city governments sell the beer at city-run beer parlors for roughly fourteen cents a half-gallon. Africans buy nearly one hundred million gallons of Bantu beer a year and the returns to the Government are handsome. In Johannesburg alone, municipal beer sales surpassed \$8,000,000 in 1965, yielding a profit of \$3,100,000.

À partir de 1938, les gouvernements municipaux blancs se sont lancés dans le commerce de la bière. Des brasseries municipales, utilisant d'anciennes recettes tribales similaires à celles interdites pour un usage domestique, ont commencé à produire d'énormes quantités de la soi-disant « bière Bantou ». C'est une boisson épaisse, au goût aigre, de couleur pourpre, ne contenant que 2 % d'alcool. Elle est vendue dans des cartons cirés d'un demi-gallon qui ressemblent à des contenants de lait (les bouteilles ne sont pas utilisées car elles pourraient exploser ; la bière fermente encore quand elle arrive au consommateur). Les gouvernements municipaux vendent cette bière dans des beer parlors municipaux pour environ quatorze cents le demi-gallon. Les Africains en achètent près de cent millions de gallons par an, et les retombées pour le gouvernement sont substantielles. À Johannesburg seule, les ventes municipales de bière ont dépassé les 8 millions de dollars en 1965, générant un profit de 3,1 millions de dollars.

The cities use their profits to pay for the limited welfare programs they conduct for the African, thus sparing white taxpayers much of the burden of providing for the poor of the community.

Les villes utilisent ces profits pour financer les programmes sociaux limités qu'elles mènent pour les Africains, épargnant ainsi aux contribuables blancs une grande partie du fardeau de la prise en charge des pauvres de la communauté.

The city fathers proudly assert the food content of their beer. They say that half a gallon provides two-fifths of an adult's daily protein requirement. Some whites believe Bantu beer is good for ulcers and drink it for its medicinal value. But because of its acid taste, now white market for Bantu beer has never really developed.

Les édiles municipaux soulignent fièrement la valeur nutritive de leur bière. Ils affirment qu'un demi-gallon fournit deux cinquièmes des besoins quotidiens en protéines d'un adulte. Certains Blancs croient que la bière Bantou est bonne pour les ulcères et la boivent pour ses vertus médicinales. Mais à cause de son goût acide, aucun marché blanc pour la bière Bantou ne s'est vraiment développé.

Whatever its nutritional or medicinal qualities, Bantu beer is not much fun to drink. The city beer gardens where it is sold are little more than concrete courtyards with benches. They are sterile places, too brightly lit and too well policed for comfort, where little in the way of social exuberance can be generated. Indeed, the Government-proprietor wants nothing of that kind to develop. No women are allowed, although they may buy beer from a tap outside. Singing and dancing are discouraged, and if a fellow should feel moved to strum his guitar, he may find himself ejected for disturbing the peace.

Quelles que soient ses qualités nutritionnelles ou médicinales, la bière Bantou n'est pas très agréable à boire. Les beer gardens municipaux où elle est vendue ne sont guère plus que des cours en béton avec des bancs. Ce sont des endroits stériles, trop éclairés et trop policés pour être confortables, où peu d'exubérance sociale peut s'épanouir. En fait, le gouvernement-propriétaire ne veut rien de tel. Aucune femme n'est autorisée, bien qu'elles puissent acheter de la bière à une fontaine à l'extérieur. Les chants et les danses sont découragés, et si un homme se sent inspiré de gratter sa guitare, il risque d'être expulsé pour trouble à l'ordre public.

Prohibition on hard liquor ended in 1962. Since then, Africans over eighteen have been permitted to buy liquor and beer-to-go in bottle stores. There now are bar-lounges, as well, where an African can buy liquor by the drink. Like the beer business, these bottle stores and lounges for Africans are a Government monopoly. Similar places in white neighborhoods are privately owned by whites. But no African can get a license to run one.

La prohibition sur les alcools forts a pris fin en 1962. Depuis, les Africains de plus de dix-huit ans sont autorisés à acheter de l'alcool et de la bière à emporter dans des bottle stores. Il existe aussi des bar-lounges où un Africain peut acheter de l'alcool au verre. Comme pour la bière, ces bottle stores et lounges pour Africains sont un monopole gouvernemental. Des établissements similaires dans les quartiers blancs sont détenus privément par des Blancs. Mais aucun Africain ne peut obtenir de licence pour en gérer un.

Despite the end of prohibition and the appearance of Government-sanctioned drinking establishments, the urban African still takes much of his business to his favorite, unlicensed, illegal, friendly neighborhood shebeen. It may be the traditional backyard spot, or an elegant, dimly lit room where a wealthier clientele can listen to stereo jazz. In either place, the attraction is the atmosphere. He pays more for his drink, but his credit is good. He can drink all week «on the tick» and settle up on payday, a convenience not offered by the city beer halls. And the shebeen operates at his convenience. If it is closed when he arrives, it will open, and it will not close again until he leaves, or passes out.

Malgré la fin de la prohibition et l'apparition d'établissements de consommation autorisés par le gouvernement, l'Africain urbain continue de fréquenter assidûment son shebeen préféré, illégal, non licencié et convivial. Il peut s'agir d'un spot traditionnel en arrière-cour ou d'une salle élégante et tamisée où une clientèle plus aisée peut écouter du jazz stéréo. Dans les deux cas, l'attrait réside dans l'ambiance. Il paie plus cher sa boisson, mais son crédit est bon. Il peut boire toute la semaine «à crédit» et régler à la paie, une commodité que les beer halls municipaux n'offrent pas. Et le shebeen s'adapte à ses horaires. S'il est fermé à son arrivée, il ouvrira, et ne fermera pas avant son départ... ou son évanouissement.

Mostly it is the feeling that this is his sanctuary, a place where he isn't feeding the Government coffers every time he buys a drink, a place where he can sit at ease among his own kind and talk, drink, and be himself. The threat of a raid continues, but it is worth the risk. Home is just over the back fence and the

beer keeps flowing far into the night. If a man can't drown his troubles away, at least he can make them float for a while.

Surtout, c'est le sentiment que c'est son sanctuaire, un endroit où il ne remplit pas les caisses de l'État à chaque verre, un endroit où il peut s'asseoir à l'aise parmi les siens, parler, boire et être lui-même. La menace d'un raid persiste, mais cela vaut le risque. La maison n'est qu'à quelques pas derrière la clôture, et la bière coule tard dans la nuit. Si un homme ne peut pas noyer ses soucis, il peut au moins les faire flotter un moment.

P154

Until the Government went into the business of selling liquor to Africans, it was illegal for them to drink. They did drink, however, in places called shebuns, where many still prefer to gather. Above: In a shebun, oil can containing potent liquor is passed from man to man; jokingly they call it «crude oil.» Opposite: Expressive face of a woman, a denizen of the shebeens. Some men and women stay in shebuns all day, drinking themselves witless.

Jusqu'à ce que le gouvernement se lance dans la vente d'alcool aux Africains, il leur était interdit de boire. Ils buvaient pourtant dans des endroits appelés shebeens, où beaucoup préfèrent encore se retrouver. Ci-dessus : dans un shebeen, un bidon contenant un alcool puissant circule de main en main ; ils l'appellent ironiquement « pétrole brut ». En face : le visage expressif d'une habituée des shebeens. Certains hommes et femmes y restent toute la journée, s'y saoulant jusqu'à en perdre la raison.

P157

Atmosphere of the shebeens is free, in contrast to that of regimented Government beer halls. When spirits run high, someone usually provides music, and a woman may break into a dance or staccato of swearwords. It used to be a social disgrace for an African woman to be found drinking with men. Shebeens have changed this.

L'ambiance des shebeens est libre, en contraste avec celle des beer halls gouvernementaux réglementés. Quand l'alcool monte, quelqu'un fournit généralement de la musique, et une femme peut se mettre à danser ou à lancer une tirade de jurons. Il était autrefois considéré comme une honte sociale pour une femme africaine de boire avec des hommes. Les shebeens ont changé cela.

P159

Above: Man in shebeen tries age-old persuasion of drink and talk on his attractive companion. Below, left: Usual way to hide liquor from police is in four-gallon cans buried in ground. Below: After a few drinks, young mother begins to sag.

Ci-dessus : un homme dans un shebeen tente la vieille tactique du verre et de la conversation sur sa compagne attrayante. En bas, à gauche : la manière habituelle de cacher l'alcool de la police est de l'enterrer dans des bidons de quatre gallons. En bas : après quelques verres, une jeune mère commence à s'affaïsser.

P161

Bantu beer: Municipalities legally monopolize production and sale of this brew; profits are high. In Government beer halls (where women are not allowed), it is dispensed automatically from huge vats; in city bottle stores, it is sold in closed cartons. Africans may not drink in city bars, but may buy beer to drink on sidewalk. Below: Friday afternoon outside the bottle store, after most of crowd have left.

Bière Bantou : les municipalités en monopolisent légalement la production et la vente ; les profits sont élevés. Dans les beer halls gouvernementaux (où les femmes ne sont pas admises), elle est distribuée automatiquement depuis d'immenses cuves ; dans les bottle stores, elle est vendue en cartons fermés. Les Africains n'ont pas le droit de boire dans les bars de la ville, mais peuvent acheter de la bière pour la

consommer sur le trottoir. En bas : un vendredi après-midi, devant le bottle store, après le départ de la plupart de la foule. s

P162

THE CONSOLATION OF RELIGION

LA CONSOLATION AMBIGUË DE LA RELIGION

Christianity's mission to South Africa has been a schizoid experience. Thanks to one hundred and fifty years of zealous missionary work, seven Africans in every ten profess the Christian faith. Of the white citizens, ninety-four per cent are Christian.

Le christianisme en Afrique du Sud a vécu une expérience schizoïde. Grâce à cent cinquante ans de zèle missionnaire, sept Africains sur dix se déclarent chrétiens. Parmi les citoyens blancs, ils sont 94 %.

But such figures must be scrutinized. Probably nowhere on earth is Christianity so at odds with itself and pursued in so many contrasting ways. In the name of Christianity every kind of worship, from sixteenth-century Calvinism to neo-magical faith healing, is practiced. In the name of Christianity, apartheid is rationalized and defended. Likewise in its name, apartheid is condemned.

Mais ces chiffres méritent examen. Nulle part ailleurs, peut-être, le christianisme ne se contredit à ce point et ne se pratique sous des formes aussi contrastées. Au nom de cette même foi, on défend le calvinisme du XVI^e siècle comme la guérison néo-magique ; on justifie l'apartheid comme on le condamne.

From the start, Christianity in South Africa has stumbled over the color line. Long before Government apartheid came into force, missionar-ies dispatched from Europe and the United States were preaching separation within the church. In any mixed congregation, their argument went, white members would control all the positions of responsi-biliry. The only way the new African Christian could fully express himself would be within an all-black congregation. For that reason, and others, segrega-tion still flourishes in orthodox Christianity today, the degree depending on the denomination and the individual church.

Dès l'origine, le christianisme sud-africain a buté sur la ligne de couleur. Bien avant que l'apartheid ne devienne loi d'État, les missionnaires européens et américains prônaient déjà la séparation au sein des églises. Dans toute assemblée mixte, argumentaient-ils, les Blancs monopoliseraient les postes à responsabilité. Le seul moyen pour les nouveaux fidèles africains de s'épanouir pleinement était de former des congrégations exclusivement noires. Pour cette raison, et d'autres, la ségrégation ecclésiastique prospère encore aujourd'hui dans le christianisme orthodoxe, à des degrés variables selon les dénominations et les paroisses.

The extreme position, and unfortunately a most influential one, is held by the Dutch Reformed Churches. The Dutch Church teaches apartheid as an integral part of Christianity. Its Golden Rule is that there is no equality between black and white in church or state. The early Boer settlers brought with them a Calvinist belief in predestination-that salvation cannot be earned by good works but is limited to the «elect» of God. They were the elect, and they thought of God not as a Spirit of Unity but as the Great Divider. Cut off from the waves of humanitarianism and liberalism that have so greatly influenced the rest of the Christian world in the past two centuries, the Boers developed their own

theology. The Bible was their cornerstone and as they trekked into the lonely wilderness they came to see themselves, like the Patriarchs of the Old Testament, as the chosen people. The Old Testament as the chosen people. The old Testament told them that the dark-skinned people they encountered were inferior in the sight of God. Their view of predestination convinced them that this inferiority was unchangeable. Thus the Boer held himself to be the protector of the pure faith, exercising a God-given right to rule. The black man is fit only and forever to be the biblical «hewer of wood and drawer of water.

La position la plus radicale – et malheureusement la plus influente – est celle des Églises réformées néerlandaises. Pour elles, l'apartheid fait partie intégrante du christianisme. Leur règle d'or ? Aucune égalité entre Noirs et Blancs, ni dans l'Église ni dans l'État. Les premiers colons boers avaient importé avec eux le calvinisme et sa croyance en la prédestination : le salut ne s'acquiert pas par les œuvres, mais est réservé aux « élus » de Dieu. Eux-mêmes s'estimaient ces élus, et concevaient Dieu non comme un esprit d'unité, mais comme le Grand Séparateur. Coupés des vagues d'humanisme et de libéralisme qui ont transformé le reste du monde chrétien depuis deux siècles, les Boers ont développé leur propre théologie. La Bible en était la pierre angulaire ; en s'enfonçant dans les solitudes du veld, ils se voyaient comme les nouveaux Patriarches de l'Ancien Testament, peuple élu. Ce texte leur apprenait que les peuples à la peau sombre qu'ils rencontraient étaient inférieurs aux yeux de Dieu. Leur vision de la prédestination les convainquit que cette infériorité était immuable. Ainsi le Boer se posait en gardien de la foi pure, exerçant un droit divin à dominer. Quant au Noir, son destin éternel était d'être le « coupeur de bois et porteur d'eau » biblique.

This is the Christian message which the prime minister, almost all the cabinet officers, ninety-five per cent of the Nationalist majority in Parliament, and most of the Afrikaner population adhere to today.

Ce message chrétien, le Premier ministre, presque tous les membres du gouvernement, 95 % de la majorité nationaliste au Parlement et la plupart des Afrikaners y adhèrent encore aujourd'hui.

Not surprisingly, the Dutch Reformed Church maintains separate churches for the different races. But they are not alone. NetVir Blankes [whites only] is figuratively written on many a South African church door, not all of them Boer. Whatever denomination he joins, the African can expect discrimination in some form, though it may not be as bluntly put as in this story, which made the rounds in Johannesburg a few years ago: A white man arriving early at church one Sunday discovered a black man down on his knees in front of the altar. «What are you doing there?» the Afrikaner demanded. Just scrubbing the floor, baas,» the black man replied. «All right,» said the white man. «But God help you if I catch you praying.»

Sans surprise, l'Église réformée néerlandaise maintient des églises séparées selon les races. Mais elle n'est pas la seule. Net Vir Blankes [Réservé aux Blancs] pourrait figurer, au figuré, sur bien des portes d'églises sud-africaines, y compris hors du milieu boer. Quel que soit le culte qu'il rejoigne, l'Africain peut s'attendre à une forme de discrimination, parfois aussi crue que dans cette anecdote qui circula à Johannesburg il y a quelques années : un Blanc arrivant tôt à l'église un dimanche trouva un Noir à genoux devant l'autel. « Que fais-tu là ? » lui demanda l'Afrikaner. « Je lave le sol, baas », répondit l'homme. « Bon, répondit le Blanc. Mais que Dieu te vienne en aide si je te surprends en train de prier. »

Besides segregation by congregation, the African Christian must grapple with other problems that tend to confuse him and undermine his faith. Religion anywhere is intermingled with a way of life. The white missionaries, no matter how high their purpose, could not help but impose their own Western background onto African convns whose traditions and culture were far different. To clear the way for Christianity the missionaries dcsuoycd the culture they found without stopping to examine it. There must have been some good in the old trl ways for them to have lasted as long as they did, it the missionaries decreed that everything was «pagan.» An African who heard the message and wished to be saved had to give up - or act lease appear to give up-his tribal traditions and customs. If the missionary said the sight of bare-breasted, bare-legged women was evil, so be it. Cover them up even though the sight had never bothered the African.

Outre cette ségrégation par congrégation, le chrétien africain doit affronter d'autres défis qui sapent sa foi. Partout, la religion s'entremêle à un mode de vie. Les missionnaires blancs, fussent-ils animés des meilleures intentions, ne purent s'empêcher d'imposer leur cadre occidental à des convertis dont les traditions et la culture différaient radicalement. Pour faire place au christianisme, ils discréditèrent la culture locale sans même l'étudier. Il devait pourtant y avoir quelque mérite dans ces anciennes coutumes, puisqu'elles avaient perduré si longtemps. Mais les missionnaires les déclarèrent « païennes » en bloc. Un Africain qui entendait le message et souhaitait être sauvé devait renoncer – ou du moins feindre de renoncer – à ses traditions tribales. Si le missionnaire jugeait immoral de voir des femmes seins nus et jambes dénudées, ainsi soit-il. Qu'elles se couvrent, même si leur nudité partielle n'avait jamais choqué les Africains.

P163

In place of their oldways, Africans were instructed in the ways of a whice God who ruled aworld where all men are brothers, where love triumphed, and where the faithful were rewarded in the next world for their suffering in this one. Nineteenth-century English missionaries spread the gospel that «every-one is equal in Christ» and agitated successfully for the abolition of slavery. This the Boers could not for-give and still have not forgiven. But for the Africans it was a consoling philosophy and it attracted them co the mission churches in great numbers. At its best, in fact, the Christian church has acted as a mellowing influence in African life. Whatever inequalities exist in the harsh, everyday world, the African believed he would find shelter from them inside the church.

À la place de leurs anciennes pratiques, on leur enseigna les voies d'un Dieu blanc régnant sur un monde où tous les hommes sont frères, où l'amour triomphe, et où les fidèles sont récompensés dans l'au-delà pour leurs souffrances ici-bas. Les missionnaires anglais du XIXe siècle diffusèrent l'Évangile selon lequel « tous sont égaux dans le Christ » et militèrent avec succès pour l'abolition de l'esclavage. Les Boers ne leur ont jamais pardonné. Mais pour les Africains, cette philosophie fut une source de réconfort, et ils affluèrent en masse vers les missions. À son meilleur, l'Église chrétienne a effectivement adouci certains aspects de la vie africaine. Quelles que fussent les inégalités du monde cruel, l'Africain croyait trouver refuge dans l'enceinte sacrée.

Perhaps the Africans expected too much. When their hopes were not fulfilled, resentment and disillusionment set in. Though the quantity of African conversion stayed high, the quality suffered. The proximity of large numbers of typical white Christians was probably as much to blame for this as anything. The Africans learned from white example chat Christianity can be created as little more than a religious social club, something to join because it is somehow better to be inside the club than outside, bur not something to affect one's everyday life deeply.

Peut-être attendaient-ils trop. Lorsque leurs espoirs furent déçus, le ressentiment et le désenchantement s'installèrent. Si le nombre des conversions resta élevé, leur qualité déclina. La proximité de nombreux chrétiens blancs, souvent plus soucieux des apparences que de la pratique, y fut pour beaucoup. Les Africains apprirent par leur exemple que le christianisme pouvait n'être qu'un club religieux social, utile à fréquenter, mais sans impact profond sur la vie quotidienne.

Today's black Christian wonders why his church remains so quiet on the subject of apartheid. Sunday preachers generalize about social justice, but they rarely bear down on the specific injustices their parishioners suffer day after day.

Aujourd'hui, le chrétien noir s'interroge : pourquoi son Église garde-t-elle un silence si prudent sur l'apartheid ? Les prêcheurs du dimanche évoquent la justice sociale en termes vagues, mais évitent soigneusement les injustices concrètes que subissent leurs ouailles au quotidien.

The African is taught to love his brother and to pray for his enemy instead of fighting him. Bue he wonders who is his brother? Is it the white church-goer? And is he being taught the same lesson?

On enseigne à l'Africain d'aimer son prochain et de prier pour ses ennemis plutôt que de les combattre. Mais qui est son prochain ? Le Blanc qui va à l'église ? Et reçoit-il, lui, le même enseignement ?

Because they cannot find satisfactory answers to questions like these, many Africans have grown cynical of Christianity. Where, they ask, is it written that the African must take his oppression on his knees? Where is it written that the African cannot rise up against his oppressor? Instead the church tells the African not to break the maws of the state, no matter how unjust they are, and adds the insult of including a prayer for the detested Government in its services. «Religion,» the educated African sneers, «is just the white man's way of taming you.» And in increasing numbers he gives up churchgoing altogether.

Faute de réponses satisfaisantes, beaucoup d'Africains sont devenus cyniques. « Où est-il écrit, demandent-ils, que l'Africain doit subir son oppression à genoux ? Où est-il écrit qu'il ne peut se rebeller contre son oppresseur ? » Pendant ce temps, l'Église lui enjoint de ne pas enfreindre les lois de l'État, fussent-elles injustes, et ajoute l'insulte à l'injure en incluant dans ses offices des prières pour le gouvernement honni. « La religion, ricane l'Africain instruit, n'est qu'un moyen pour le Blanc de vous dompter. » Et ils sont de plus en plus nombreux à renoncer à l'église.

Many more Africans, especially the poor and the poorly educated, merely give up «white man's religion.» They turn instead to other forms of worship which they find more gratifying. There are three categories of these: 1) the Ethiopian movement, 2) the Zionists, and 3) the return to ancestor worship.

Beaucoup d'autres, surtout parmi les pauvres et les peu éduqués, abandonnent simplement la « religion du Blanc ». Ils se tournent vers d'autres formes de culte, plus gratifiantes. Trois catégories se distinguent : 1) le mouvement éthiopien, 2) les zionistes, 3) le retour au culte des ancêtres.

From almost the earliest days, Christianity in South Africa has been splintered and fiercely competitive. One authority called it the most «overdenominationalized» place on earth. At the height of the missionary era, fifty different organizations were engaged in recruiting African members. By 1892 the African Christians themselves began to break off into independent churches. The main problem, even then, was color. The white mission clergy were slow to raise their converts to positions of authority. Those few whom they ordained into the clergy were often treated as mere «priest-boys.» Inevitably, the «priest-boys» wanted their own churches and the fastest way to get one was to break with the mission authority and set up one's own congregation. These new, all-black, independent Christian churches were greatly influenced by the mission churches from which they sprang. But they refused allegiance to any European source of authority. Instead, they espoused the Ethiopian line which, at its simplest, is Africa for the Africans.

Dès ses débuts, le christianisme sud-africain fut éclaté et féroce ment compétitif. Un observateur l'a qualifié de lieu le plus « surdénominationalisé » de la terre. À l'apogée de l'ère missionnaire, cinquante organisations différentes recrutaient des fidèles africains. Dès 1892, les chrétiens africains commencèrent à faire sécession pour fonder leurs propres églises. Le problème central, déjà, était la couleur. Le clergé missionnaire blanc tardait à élever ses convertis à des postes de responsabilité. Les rares qu'ils ordonnaient étaient souvent traités en simples « boys-prêtres ». Inévitablement, ces « boys-prêtres » aspirèrent à leurs propres églises, et le moyen le plus rapide d'y parvenir était de rompre avec l'autorité missionnaire et de rassembler leur propre troupeau. Ces nouvelles églises chrétiennes indépendantes, entièrement noires, restaient marquées par les missions dont elles étaient issues. Mais elles refusaient toute allégeance à une autorité européenne. Elles adoptaient plutôt la ligne éthiopienne, qui se résumait ainsi : l'Afrique aux Africains.

A few years later came a new and colorful offshoot of Christianity, called Zionism. African Zionism has no connection with any modern Jewish movement. It is based on a Christian sect founded on the shores of Lake Michigan in 1896 by John Alexander Dowie. By 1904, missionaries from Zion, Illinois, were carrying Dowie's teachings to a receptive African audience. Chief among its doctrines were divine healing, purification through immersion, and the nearness at hand of the Second Coming.

Quelques années plus tard émergea une branche haute en couleur du christianisme : le zionisme. Sans aucun lien avec le mouvement juif moderne, il puisait ses racines dans une secte chrétienne fondée en 1896 par John Alexander Dowie sur les rives du lac Michigan. Dès 1904, des missionnaires de Zion, dans

l'Illinois, portaient ses enseignements à un public africain réceptif. Parmi ses dogmes figuraient la guérison divine, la purification par immersion et l'imminence du Retour du Christ.

As orthodox Christian influence has slipped, these independent and Zionist churches have multiplied. Today there are several thousand of them with a total membership in the millions. Each congregation revolves around a single strong leader. To the African, his church leader or «prophet» is many things. As a chief he represents the stability of the old tribal authority. As an independent minister he is a direct messenger of God. To some he is even divine. Zionist prophets in particular are believed by their followers to be invested by the Holy Spirit with a supernatural power to heal. How attractive this emphasis on healing is to the Africans cannot be overstated. Their search for good health is end-less, and often you will hear this simple expression of faith: «I was ill. The Zionists prayed for me and now I am well.»

À mesure que l'influence du christianisme orthodoxe déclinait, ces églises indépendantes et zionistes se multipliaient. Aujourd'hui, elles se comptent par milliers, avec des millions de membres. Chaque congrégation s'articule autour d'un leader charismatique. Pour l'Africain, son pasteur ou « prophète » incarne plusieurs rôles : chef restaurant l'autorité tribale d'antan ; ministre indépendant, messager direct de Dieu ; parfois même figure divine. Les prophètes zionistes, en particulier, sont censés détenir un pouvoir surnaturel de guérison, conféré par l'Esprit-Saint. L'attrait de cette emphase sur la guérison est impossible à surestimer. Leur quête de santé est sans fin, et l'on entend souvent cette profession de foi simple : « J'étais malade. Les zionistes ont prié pour moi, et me voilà guéri. »

P164

As a synthesis of the old ways and the new, Zionism offers the African many pluses. If a man is ill and the white man's medicine does not help him, he may go to see the unlicensed tribal doctor with-out offending his church. The services themselves are loud and emotional, with a heavy dose of ritual. The congregation participates by shouting responses and singing hymns. Within his congregation the African can reestablish the feeling of community and com-mon interest that he may have lost in the rootless and complex life of the cities.

En synthétisant anciennes et nouvelles pratiques, le zionisme offre à l'Africain bien des avantages. Si un malade ne trouve pas de soulagement dans la médecine blanche, il peut consulter le guérisseur traditionnel sans offenser son église. Les offices, bruyants et émotionnels, mêlent rituels et participation active : le fidèle répond aux prêches par des cris et des chants. Au sein de sa congrégation, il retrouve ce sentiment de communauté et d'intérêt commun souvent perdu dans l'anonymat des villes.

A Zionist baptism can be an exciting outing for all concerned. The candidate for baptism is escorted waist-deep into a river and held there by the prophet or one of his assistants. Before he is immersed, the new member must make a public confession. He tells his sins and the man holding him repeats each one at the top of his lungs to the congregation gathered on the bank, listening intently. Confession and immer-sion are believed to cleanse and purify the candidate, and he is warned that if he does not tell all, he will surely drown. Occasionally, someone does drown during the ceremony and no one tries to help him. It is considered an act of God.

Un baptême zioniste peut être un événement spectaculaire. Le candidat, conduit jusqu'à la taille dans une rivière, y est maintenu par le prophète ou un assistant. Avant l'immersion, le nouveau membre doit confesser publiquement ses péchés. Le homme qui le tient répète chacun d'eux à haute voix pour l'assistance massée sur la berge, suspendue à ses lèvres. On croit que confession et immersion purifient le candidat, qui est prévenu : s'il omet un péché, il se noiera. Parfois, quelqu'un se noie effectivement pendant la cérémonie, et personne ne tente de le sauver. C'est considéré comme un acte de Dieu.

Where splintering once meant the breaking away of black preachers from white-run mission churches, it now takes the form of young blacks breaking off from established black churches. A gifted, ambitious young African who, because of his color, can't hope to reach the top in government or business can exercise his drive for leadership by forming his own church. Little formal education or preparation is necessary. In the separatist churches «good character» is deemed a requisite for a minister. Zionist prophets are expected to have «divine inspiration» as well.

Autrefois, les scissions concernaient des pasteurs noirs quittant les missions dirigées par des Blancs. Aujourd'hui, ce sont de jeunes Noirs qui font sécession au sein même des églises noires établies. Un jeune Africain ambitieux, dont la couleur de peau lui interdit toute ascension en politique ou dans les affaires, peut assouvir son besoin de leadership en fondant sa propre église. Peu d'éducation formelle est requise. Dans les églises séparatistes, un « bon caractère » suffit pour devenir ministre. Les prophètes zionistes doivent en outre faire preuve d'« inspiration divine ».

The competition for primacy is strong. Sometimes the aged head of a flock has only a meager education and can read little more than his Bible. A bright young man in his congregation, more enlightened and perhaps better educated, even in African terms, may begin to interest people with ideas of his own. Eventually either the old leader or the new one must leave and begin anew. Sometimes a new leader will start with only his wife and two or three others in his flock. The growth of these sects will depend on his own dynamism. One Zionist leader has built a following of 150,000 followers.

La compétition pour la primauté est féroce. Parfois, le vieux chef d'une congrégation n'a qu'une instruction rudimentaire et sait à peine lire sa Bible. Un jeune homme brillant de son assemblée, plus instruit – fût-ce à l'aune africaine –, peut commencer à séduire avec ses propres idées. Tôt ou tard, soit le vieux leader, soit le nouveau doit partir pour fonder un nouveau groupe. Un nouveau prophète peut commencer avec seulement sa femme et deux ou trois autres fidèles. La croissance de la secte dépendra de son propre dynamisme. Un leader zioniste a ainsi rassemblé 150 000 disciples.

The leaders of very small sects usually must have other jobs to get by. They may work in offices on weekdays as messenger boys or cleaning boys. But in most congregations the faithful contribute openly and handily to their leader's support. In fact, the members take competitive pride in the worldly possessions of their clergy. This contrasts sharply with the African's view of the orthodox Christian churches as money-grubbers. Many blacks have come to regard mission Christianity as a commercial enterprise first, a soulsaver second. The complaint is heard in the townships that «the Church won't do anything for you, won't even bury your dead, unless you are up to date in your dues.» The white clergyman is regarded like the tax collector, as someone who shows up once a quarter to give out communion and rake in the collection. Then he goes away.

Les chefs de petites sectes doivent souvent avoir un autre emploi pour subsister. Ils peuvent travailler en semaine comme coursiers ou hommes de ménage. Mais dans la plupart des congrégations, les fidèles contribuent généreusement à l'entretien de leur guide. Ils tirent même une fierté compétitive des possessions terrestres de leur clergé, en net contraste avec leur vision des églises orthodoxes, perçues comme avides d'argent. Beaucoup de Noirs considèrent le christianisme missionnaire comme une entreprise commerciale avant tout, une sauveuse d'âmes ensuite. On entend dans les townships cette plainte : « L'Église ne fera rien pour vous, ne vous enterrera même pas, si vous n'êtes pas à jour de vos cotisations. » Le prêtre blanc est vu comme un perceuteur d'impôts, qui ne apparaît qu'une fois par trimestre pour distribuer la communion et encaisser la quête, avant de disparaître.

Probably because they are glad to see at least one of their own kind get ahead, the faithful take vicarious satisfaction in the opulent living practiced by the more notorious black clergy. A prime example is Edward Lekganyane, a self-styled Zionist bishop, called «King» by his followers, who has built a Mecca for his flock at Morija in the northern Transvaal. Three times each year they come, by the tens of thousands, on regular pilgrimage. For three days they dance, sing, eat, pray, and pay subscription money as homage to the «King.» Lekganyane controls all the money himself. A millionaire by now, he delights his followers by showing off his motorized royal caravan of some fifteen luxury automobiles. Among them is a huge touring bus, a «house on wheels» which has several bedrooms, showers, a completely equipped kitchen, a speaking platform, and a built-in garage in which a minicar can ride piggyback. When he appears in public, the «King» sports two diamond rings, five fountain pens, and a gold-threaded tie worn over a stomach that plainly has never known a hungry day.

Probablement parce qu'ils se réjouissent de voir l'un des leurs s'élever, les fidèles tirent une satisfaction par procuration de l'opulence ostentatoire des pasteurs noirs les plus en vue. L'exemple type est Edward

Lekganyane, autoproclamé « évêque » zioniste, que ses fidèles appellent « Roi ». Il a bâti une Mecque pour son troupeau à Morija City, dans le nord du Transvaal. Trois fois par an, des dizaines de milliers de pèlerins s'y rendent pour trois jours de danses, chants, prières et dons en argent en hommage au « Roi ». Lekganyane contrôle lui-même toutes les finances. Devenu millionnaire, il ravit ses ouailles en exhibant sa caravane royale motorisée : une quinzaine de voitures de luxe, dont un immense autobus aménagé – une « maison sur roues » avec chambres, douches, cuisine équipée, estrade et garage intégré où se loge une mini-voiture. En public, le « Roi » arbore deux bagues en diamant, cinq stylos-plume et une cravate brodée d'or sur un ventre qui n'a jamais connu la faim.

P165

Before Christianity came to Africa, people believed that the Spirits of their ancestors controlled their daily lives. There was a central god, who was called «the great, great one,» or «old, old one.» The departed ancestors were arrayed around him, much as the saints of Christianity, are believed to be arrayed in the heavenly court. If a person looked after his ancestors well, respected them, prayed to them, and occasionally sacrificed a goat to them, it was believed that they would look favorably upon the living and protect them. But if the ancestors were neglected or displeased, then illness, misfortune, and even death would visit the kraal (tribal village). When this happened, new sacrifices had to be made to restore health, happiness, and harmony.

Avant l'arrivée du christianisme, les Africains croyaient que les Esprits de leurs ancêtres régissaient leur existence quotidienne. Il y avait un dieu central, appelé « le très grand » ou « le très ancien ». Les ancêtres défunts l'entouraient, à la manière des saints dans la cour céleste chrétienne. Si l'on honorait ses ancêtres par des prières et des sacrifices occasionnels de chèvres, ils protégeaient les vivants. Mais si on les négligeait ou les mécontentait, maladie, malheur, voire mort, s'abattaient sur le kraal (village tribal). Il fallait alors de nouveaux sacrifices pour rétablir santé, bonheur et harmonie.

All this has more than historical interest because many thousands of South Africans still worship their ancestors in the old way. Thousands more, though they profess some form of Christianity, retain their belief in the power of the departed ones and turn to them, particularly in times of stress.

Ces croyances ne relèvent pas que de l'histoire : des milliers de Sud-Africains vénèrent encore leurs ancêtres à l'ancienne. Des milliers d'autres, bien que se réclamant d'une forme de christianisme, conservent leur foi dans le pouvoir des défunts et se tournent vers eux, surtout en temps de crise.

Ancestors are thought to reveal their displeasure through illness, drought, fever, bad luck, and a hundred other misfortunes of daily life. To overcome these negations and bask once again in the benign favor of the spirits, an afflicted person may consult any of several kinds of medicine man. The temptation is to call these practitioners witch doctors, but they object strenuously to this, insisting that their role is to heal, not bewitch. Witchcraft and sorcery are black magic

Les ancêtres manifestent leur mécontentement par la maladie, la sécheresse, la fièvre, la malchance et cent autres maux du quotidien. Pour retrouver leur faveur, un individu affligé peut consulter plusieurs types de guérisseurs. On aurait tort de les qualifier de « sorciers » : ils insistent sur leur rôle de guérisseurs, non de ensorceleurs. La sorcellerie relève de la magie noire.

First of three general categories of medicine man is that of Rainmaker, a function that always has been considered vital in rural Africa's crop-and-cattle economy, which is perpetually endangered by a shortage of rainfall. Second is the Herbalist, a sort of general practitioner who handles routine disturbances, such as contention in a family, money worries, and minor illness-including what white call «Kaffir poison,» a physical and psychological malaise that resists Western-style treatment. The nature of the complaint is disclosed in the random pattern of bones, shells, and other magic paraphernalia thrown on the floor. The Herbalist's art is hereditary and accomplishes its cures through herbs, roots, and other primitive, natural medicines.

Parmi ces praticiens, trois catégories principales se distinguent. D'abord, le Faireur de pluie, figure vitale dans l'économie agro-pastorale rurale, perpétuellement menacée par la sécheresse. Ensuite, l'Herboriste,

sorte de généraliste traitant les conflits familiaux, les soucis d'argent et les maladies mineures – y compris le « poison cafre », mal physique et psychologique résistant aux traitements occidentaux. Le diagnostic s'établit par le jet aléatoire d'os, de coquillages et d'objets magiques ocre sur le sol. L'art de l'herboriste, héréditaire, repose sur des remèdes à base de plantes, racines et autres médicaments naturels.

If the bones indicate that the patient suffers a tormented spirit, such as Western medicine might diagnose as requiring psychiatric treatment, the case is beyond the Herbalist's competence and he passes it on to the third and most potent category, the diviner.

Si les os révèlent une souffrance spirituelle (que la médecine occidentale qualifierait de trouble psychiatrique), le cas dépasse ses compétences et il le réfère au troisième type, le plus puissant : le devin.

Many of the diviners are women; their therapy for patients afflicted by an ancestor is to make them a vessel for possession by the spirit through a purification rite involving ablutions, vomiting, and sacrifices. For as long as necessary, perhaps several months, the initiate lives in the house of the diviner. When the initiate has been cleansed, the ancestor signifies approval by entering the body, thereby giving the person the ability to locate, or «divine,» hidden objects. This is more than a vaudeville trick, for the diviner frequently uses his, or her, art to combat black magic-particularly to locate the poisons and other malignancies used by sorcerers to cast spells and distress people-or their cattle-with evil.

Beaucoup de devins sont des femmes. Leur thérapie pour les patients tourmentés par un ancêtre consiste à faire d'eux un réceptacle pour l'esprit, via un rituel de purification impliquant ablutions, vomissements et sacrifices. Pendant des semaines, voire des mois, l'initié vit chez le devin. Une fois purifié, l'ancêtre marque son approbation en possédant le corps du patient, lui conférant le pouvoir de localiser des objets cachés. Ce n'est pas un simple tour de passe-passe : le devin utilise souvent ce don pour contrer la magie noire – notamment pour détecter les poisons et autres maléfices utilisés par les sorciers pour jeter des sorts.

The most powerful revelation of ancestral spirits takes place in the initiation of a new diviner. The ceremony is a spectacular combination of magic and religion. I photographed one initiation in the backyard of a diviner's house in Mamelodi town-ship. The candidate was a girl in her late teens who had turned up at the diviner's house one day three months earlier, showing symptoms of mental illness. Since then she had lived with the diviner, an obese old woman with a big following in the township. The girl had prepared herself for initiation by undergoing a daily purification rite that featured ablution in a nearby river and self-induced vomiting. Now she was deemed ready.

La révélation la plus spectaculaire des esprits ancestraux a lieu lors de l'initiation d'un nouveau devin. La cérémonie, mélange spectaculaire de magie et de religion, se déroule souvent dans l'arrière-cour d'une maison, comme celle que j'ai photographiée dans le township de Mamelodi. La candidate, une jeune fille de la fin de l'adolescence, s'était présentée trois mois plus tôt chez la devineresse, une vieille femme obèse jouissant d'un grand prestige dans le quartier. Depuis, elle vivait avec elle, se purifiant quotidiennement par des ablutions dans une rivière voisine et des vomissements provoqués. Ce jour-là, elle était jugée prête.

The initiation began with the sacrifice of a goat to the ancestors. This alone was almost more than I could stomach. The girl went to her knees and drank blood escaping from the goat's freshly slit throat. She vomited, then launched into a wild demonstration of singing and dancing, punctuated by more vomiting.

L'initiation commença par le sacrifice d'une chèvre aux ancêtres. À peine pouvais-je supporter cette scène : la jeune fille, à genoux, but le sang jaillissant de la gorge fraîchement tranchée de l'animal. Elle vomit, puis se lança dans une danse et des chants frénétiques, entrecoupés de nouveaux vomissements.

During an intermission, while the girl rested inside the house, the old diviner challenged me to test the powers of her novice. The bladder of the butchered goat had been tied to a stick, and I dispatched my cousin, who had come with me, to hide the thing. When the second stage began the girl worked herself into a trance. While on her knees in the dust she began to describe aloud the roundabout route taken by my cousin, tracing him right to the backyard, about a mile away, where even then he was hi-

ding the bladder in a tree, as I had instructed him. Urged on by the diviner, the girl got up, went to the distant yard, and fetched the stick and bladder in her hands. The crowd watching the ceremony greeted her triumphant return with joy. There was cheering and congratulations all around. For my part, it seemed an authentic divination. I could swear that no one had followed my cousin and tipped the girl off. But more importantly and the reason the onlookers were so happy—the girl had successfully passed her initiation, which meant that through possession she was at peace with her ancestors and would henceforth be able to help and heal others.

Pendant une pause, tandis que la jeune fille se reposait à l'intérieur, la vieille devineresse me défia de mettre à l'épreuve les pouvoirs de sa novice. La vessie de la chèvre égorgée avait été attachée à un bâton. J'envoyai mon cousin, qui m'accompagnait, la cacher. Lorsque la deuxième phase commença, la jeune fille entra en transe. À genoux dans la poussière, elle décrivit à haute voix le trajet sinueux emprunté par mon cousin, le suivant jusqu'à l'arrière-cour éloignée d'environ un mile, où il cachait justement la vessie dans un arbre, comme je le lui avais ordonné. Encouragée par la devineresse, elle se leva, se rendit à l'endroit indiqué et rapporta le bâton et la vessie. La foule en liesse acclama son retour triomphal. De mon côté, je dus admettre qu'il s'agissait d'une authentique divination. Je peux jurer que personne n'avait suivi mon cousin pour prévenir la jeune fille. Mais surtout – et c'est pourquoi les spectateurs étaient si joyeux –, elle avait réussi son initiation. Par la possession, elle était désormais en paix avec ses ancêtres et pourrait à son tour guérir les autres.

P166

One branch of Christianity that continues to make substantial numerical gains in South Africa is the Roman Catholic Church. The Catholics push hard on a grass-roots recruiting program. The priest in my own township increased his congregation from two thousand to six thousand in about five years.

Une branche du christianisme continue de progresser numériquement en Afrique du Sud : l'Église catholique romaine. Les catholiques mènent un recrutement actif à la base. Le prêtre de mon propre township a fait passer sa congrégation de deux mille à six mille fidèles en cinq ans environ.

One reason for the Catholics' success is that they preach nonracialism. Although many white Catholic laymen are among the most conservative in the community, Africans are welcome in the city cathedrals and some also attend mixed parish churches. The old Catholic reputation for conducting good schools still earns it new members, as well. African parents are desperate to get the quality education for their children that the parochial schools offer. In most cases, the children enrolled in these schools turn Catholic, if they were not already. This often sets up a conflict at home, since kids are taught that the tribal ways of their non-Catholic parents are «pagan.»

L'une des raisons de leur succès est leur prêche non racial. Bien que beaucoup de laïcs blancs catholiques comptent parmi les plus conservateurs de la communauté, les Africains sont les bienvenus dans les cathédrales des villes, et certains fréquentent même des paroisses mixtes. La réputation des catholiques en matière d'éducation joue aussi en leur faveur. Des parents africains, désespérés de offrir à leurs enfants une instruction de qualité, se tournent vers les écoles paroissiales. Dans la plupart des cas, les enfants scolarisés dans ces établissements se convertissent, s'ils ne l'étaient pas déjà. Cela crée parfois des tensions à la maison, car on leur enseigne que les coutumes tribales de leurs parents non catholiques sont «païennes».

Still other converts are Protestants who have quit their churches for various reasons. The criticism most often heard is that the Protestant missions are interested only in collecting money.

D'autres convertis sont des protestants ayant quitté leurs églises pour diverses raisons, la critique la plus fréquente étant que les missions protestantes ne s'intéressent qu'à collecter de l'argent.

The Catholics have their own problems, however. Their schools and seminaries have always been segregated. Until recent years, most orders of priests and nuns were closed to Africans. It is also said that Catholic hospitals and schools are directed primarily at serving the well-to-do white communities, where the students and patients—Catholic or not—can afford the stiff tuition costs and room fees.

Les catholiques ont leurs propres défis. Leurs écoles et séminaires ont toujours été ségrégués. Jusqu'à une date récente, la plupart des ordres religieux refusaient les Africains. On dit aussi que leurs hôpitaux et écoles desservent avant tout les communautés blanches aisées, où patients et élèves – catholiques ou non – peuvent payer les frais élevés.

Catholicism tries to get its converts to observe the laws of the Church strictly in their daily life, and to cut off entirely from familiar and lifelong customs and beliefs. But many of the converts are simple, uneducated people who are attracted by the trap-pings of the new religion and follow it blindly for a while. They join easily and as easily drift away. Try as he might, the priest doesn't really get through to them. While the church concentrates on preparing souls for heaven, the African has difficulty looking beyond his next meal. When his child is sick or he feels so oppressed that he swears his enemies have put a curse on him, it is to the medicine man that he goes.

Le catholicisme exige de ses fidèles une observance stricte des lois de l'Église dans la vie quotidienne, et une rupture totale avec les coutumes et croyances ancestrales. Mais beaucoup de convertis sont des gens simples, peu éduqués, attirés par les oripeaux de la nouvelle religion et qui la suivent aveuglément... pour un temps. Ils adhèrent facilement, et s'éloignent tout aussi facilement. Le prêtre peut s'évertuer : il ne parvient pas toujours à les toucher profondément. Tandis que l'Église se concentre sur la préparation des âmes pour le ciel, l'Africain peine à voir au-delà de son prochain repas. Quand son enfant est malade ou qu'il se sent accablé au point de croire à une malédiction jetée par ses ennemis, c'est vers le guérisseur traditionnel qu'il se tourne.

At the township level I have observed a number of young priests and ministers who realize that the Christian church must roll up its cassock sleeves and work directly to improve the lot of the people in this life, as well as the next, in the earthly houses of God as well as in heaven.

Au niveau des townships, j'ai observé plusieurs jeunes prêtres et pasteurs qui comprennent que l'Église chrétienne doit retrousser ses manches et travailler concrètement à améliorer le sort des gens dans cette vie, et pas seulement dans l'au-delà, dans les « maisons de Dieu » terrestres comme au ciel.

Zionist preacher delivers sermon. Deafening volume of inspiration by Holy Spirit

Un prédicateur zioniste délivre son sermon. Le volume assourdissant témoigne de l'inspiration par l'Esprit-Saint.

P168

Drummer intones hymn and congregation takes it up with gusto, swaying bodies as they sing. Soon they are carried away with emotion and begin dancing in the rhythm with the drum. Right : Man goes into a trance. He had received the Spirit and begins to «speak in tongues». Sermons and prayers follow, leading toward healing ceremony, which is central act of service

Le batteur entonne l'hymne, repris avec fougue par l'assemblée dont les corps se balancent au rythme du chant. Bientôt emportés par l'émotion, les fidèles se mettent à danser au son du tambour. À droite : un homme entre en transe. Saisi par l'Esprit, il se met à « parler en langues ». Sermons et prières suivent, menant vers la cérémonie de guérison, acte central du culte.

P170

At healing service, sick are called forward as others move in procession around prophet. He shuts his eyes, begins to pray; then he seizes one of the sick, shakes her and slaps her chest, calling on demon to depart. Right: During baptism by immersion, preacher tells woman she will drown if she has not confessed all her sins. Another woman (bottom) is led from baptismal rite. Zionists receive baptism repeatedly to benefit from its healing and purifying powers.

Lors de la cérémonie de guérison, les malades sont appelés à avancer tandis que les autres défilent en procession autour du prophète. Celui-ci ferme les yeux, commence à prier, puis saisit l'un des malades, le secoue et frappe sa poitrine en enjoignant au démon de partir. À droite : pendant un baptême par immersion, le prédicateur avertit une femme qu'elle se noiera si elle n'a pas confessé tous ses péchés. En bas

: une autre femme est conduite hors du rituel baptismal. Les zionistes reçoivent le baptême à répétition pour profiter de ses pouvoirs de guérison et de purification.

P172

This Zionist pastor - head of a tiny splinter church - is preaching to his entire flock in outdoor chapel.

Ce pasteur zioniste – à la tête d'une minuscule église dissidente – prêche devant son troupeau entier dans une chapelle en plein air.

P173

Zionist pilgrims crowd street to cheer Bishop Lekganyane (in naval uniform) as he leads procession through Morija, the Mecca of his church. They travel here yearly to pray, celebrate, and make their donations of money. Below: They inspect one result of their support: the bishop's newly-acquired mobile home. Bottom: A woman sips soda and eats dry bread after her trek to Morija. She is one of 50,000 who come to three-day festival.

Des pèlerins zionistes encombrant la rue pour acclamer l'évêque Lekganyane (en uniforme de marin) alors qu'il mène la procession à travers Morija, la Mecque de son église. Ils viennent chaque année prier, célébrer et faire leurs dons. En bas : ils admirent l'un des résultats de leur générosité : la nouvelle résidence mobile de l'évêque. Tout en bas : une femme sirote un soda et mange du pain sec après son pèlerinage à Morija. Elle fait partie des 50 000 fidèles venus pour le festival de trois jours.

P174

Children trot after Catholic missionary on his rounds in Mamelodi. People seek his help in problems other than spiritual. Opposite: Tribal convert, mystified by matter of bureaucratic procedure, comes to «Father» for an explanation. Right: Bishop in mitre makes his yearly visit to Mamelodi parish.

Des enfants trottent derrière un missionnaire catholique lors de sa tournée à Mamelodi. Les habitants sollicitent son aide pour des problèmes autres que spirituels. En face : un converti tribal, perplexe devant une procédure bureaucratique, vient demander une explication au « Père ». À droite : un évêque en mitre effectue sa visite annuelle dans la paroisse de Mamelodi.

P177

Priest gives Communion to sick woman. He is among few whites who experience first-hand the living conditions of Africans in townships. Catholic Church's role largely remains the traditional one of preparing souls for eternity. Below: Initiation ceremony of girl diviner. She drinks blood of sacrificial goat as part of purification rite to prepare her for possession by ancestral spirit.

Un prêtre donne la communion à une femme malade. Il fait partie des rares Blancs à connaître de première main les conditions de vie des Africains dans les townships. Le rôle de l'Église catholique reste largement traditionnel : préparer les âmes pour l'éternité. En bas : cérémonie d'initiation d'une jeune devineresse. Elle boit le sang d'une chèvre sacrifiée dans le cadre du rituel de purification préparant à la possession par un esprit ancestral.

P179

Above: Diviner studies bones to see what spirit desires for the initiate (left). Right: Possession ceremony of initiate (girl wearing strands of beads) may involve days or months of ritual dancing and singing to beat of sacred drum until irresistible force of spirit enters girl.

Ci-dessus : une devineresse étudie les os pour discerner ce que l'esprit attend de l'initié (à gauche). À droite : la cérémonie de possession de l'initié (la jeune fille porte des colliers de perles) peut durer des

jours ou des mois, au rythme du tambour sacré, jusqu'à ce que la force irrésistible de l'esprit pénètre en elle.

P180

AFRICAN MIDDLE CLASS

LA CLASSE MOYENNE AFRICAINE

At the peak of the black population structure of South Africa there is a relatively privileged group which can be called middle class. Exactly how many it numbers I cannot say. Probably not more than a few thousand. It contains those fortunate enough to have one of the few vocations which offer a black man the chance to earn a moderate income, and a somewhat larger intellectual elite distinguished by a high school or college education and an aptitude for speaking English.

Au sommet de la pyramide démographique noire d'Afrique du Sud se trouve un groupe relativement privilégié que l'on peut qualifier de classe moyenne. Je ne saurais dire exactement combien ils sont. Probablement quelques milliers tout au plus. Ce groupe comprend ceux qui ont la chance d'exercer l'une des rares professions offrant à un Noir la possibilité de gagner un revenu modeste, ainsi qu'une élite intellectuelle plus nombreuse, distinguée par un diplôme de lycée ou d'université et une maîtrise de l'anglais.

The economically well-endowed include doctors, lawyers, merchants, storekeepers, and most likely some shebeen owners and other operators on, or over, the edge of the law. Compared to the bottom layers of black society, they are wealthy, though not by the standards of the European and American mid-dle classes. The marks of their success are modest: a better home than the Government-built matchboxes of the townships and a better plot of land, a car-sometimes an expensive one, decent clothes, a glow of health and well-being that comes from adequate diet.

Sur le plan économique, cette classe comprend des médecins, des avocats, des commerçants, des épiciers, et sans doute quelques tenanciers de shebeens ainsi que d'autres acteurs opérant en marge – ou au-delà – de la légalité. Comparés aux couches les plus défavorisées de la société noire, ils sont aisés, bien que loin des standards des classes moyennes européennes ou américaines. Les signes de leur réussite sont discrets : une maison plus confortable que les boîtes d'allumettes construites par le gouvernement dans les townships, un terrain mieux situé, une voiture – parfois même un modèle coûteux –, des vêtements décents, et cette lueur de santé et de bien-être qui vient d'une alimentation suffisante.

The educated usually have little enough to show for their achievement. Teachers, even at the professional level, are poorly paid. So are social workers. So are those lawyers whose practice is confined to clients in the poverty-ridden townships. Thus there are many accomplished men and women whose clothes are in tatters. Yet in South Africa's discriminatory society, possession of special educational qualifications is as important as money in setting a man apart from, or above, the millions of menial laborers and rural agriculturists who are the depressed majority.

Les diplômés, eux, ont souvent peu à montrer pour leurs efforts. Les enseignants, même au niveau universitaire, sont mal payés. Il en va de même pour les travailleurs sociaux et les avocats dont la clientèle se limite aux habitants des townships plongés dans la misère. Ainsi, nombreux sont les hommes et femmes accomplis dont les vêtements sont en lambeaux. Pourtant, dans la société discriminatoire de l'Afrique du

Sud, la possession de qualifications éducatives spéciales est aussi importante que l'argent pour se distinguer des millions de travailleurs manuels et d'agriculteurs ruraux qui forment la majorité opprimée.

Taken together, the moneyed and the educated are the only Africans who have in any measure risen above the degradation imposed by the white community. Other blacks see their small triumphs as the only hope of escape from systematic repression. Whites view them with hatred as a threat to their supremacy.

Ensemble, les nantis et les éduqués sont les seuls Africains à s'être, dans une certaine mesure, élevés au-dessus de la dégradation imposée par la communauté blanche. Les autres Noirs voient leurs petits triomphes comme le seul espoir d'échapper à la répression systématique. Les Blancs, eux, les considèrent avec haine comme une menace pour leur suprématie.

These advantaged ones exist through a combination of circumstances. Some professional men are needed to handle the legal and medical problems of blacks that whites are loath to mix in. Someone must teach African children the shabby rudiments of Bantu Education. Merchants and storekeepers inevitably flourish through their control of the meager trade of black customers. Shebeen owners profit on the forgetfulness sold with their brew.

Ces privilégiés doivent leur existence à une combinaison de circonstances. Certains professionnels sont nécessaires pour gérer les problèmes juridiques et médicaux des Noirs que les Blancs répugnent à traiter. Il faut bien quelqu'un pour enseigner aux enfants africains les rudiments misérables de l'éducation bantoue. Les commerçants et épiciers prospèrent inévitablement grâce au contrôle qu'ils exercent sur le commerce limité de leurs clients noirs. Les tenanciers de shebeens profitent de l'oubli que procure leur alcool.

Some families have inherited old tribal wealth. Others are the descendants of mission-trained Africans and have known education and middle-class values for three or four generations. Among individual men and women in their forties and fifties there are many beneficiaries of the slightly more relaxed policies of an earlier time. The most onerous repressions, after all, are only a generation old. These people can still exert the force of intelligence sharpened in the days before higher education for blacks was cut back.

Quelques familles ont hérité de anciennes richesses tribales. D'autres sont les descendants d'Africains formés par les missions et connaissent l'éducation et les valeurs de la classe moyenne depuis trois ou quatre générations. Parmi les individus dans la quarantaine ou la cinquantaine, beaucoup ont bénéficié des politiques légèrement moins répressives d'une époque révolue. Après tout, les répressions les plus oppressantes ne datent que d'une génération. Ces personnes conservent encore la vivacité d'esprit aiguisée à une époque où l'enseignement supérieur pour les Noirs n'avait pas encore été restreint.

P181

And finally there is the tenacity of human spirits which will not be downed. This may sound overly emotional, but it is so. For people who have nothing, the drive to achieve something can be so all-consuming as to be almost irresistible. The obstacles placed in the path of education and opportunity and self-realization for the black man are so difficult and disheartening that many people find themselves fighting to overcome them. The situation is so miserable that there is nothing else to do, so hopeless that one is bound to win something. This is how penniless washerwomen accumulate the pennies to send a youngster to college, how a deprived and uncultivated child proves able to bring forth an artistic talent, how a man shackled by restrictions manages to teach or heal or inspire others.

Enfin, il y a la ténacité de l'esprit humain, qui refuse de se laisser abattre. Cela peut sembler excessivement émotionnel, mais c'est une réalité. Pour ceux qui n'ont rien, la volonté d'accomplir quelque chose peut être si dévorante qu'elle en devient presque irrésistible. Les obstacles placés sur le chemin de l'éducation, des opportunités et de l'épanouissement personnel pour les Noirs sont si difficiles et décourageants que beaucoup se battent simplement pour les surmonter. La situation est si misérable qu'il n'y a rien d'autre à faire, si désespérée qu'on est forcément gagné à force de persévérance. C'est ainsi que des blanchisseuses sans le sou parviennent à économiser pour envoyer un jeune au collège, qu'un enfant privé et inculte

révèle un talent artistique insoupçonné, qu'un homme entravé par les restrictions parvient à enseigner, soigner ou inspirer les autres.

The whites do not understand this. They continue stubbornly to claim that they know the African better than he knows himself, but they do not. Whites have no idea how the African thinks or feels, or what he wants from life or to what degree he will work to get it. The white baas, with his unswerving belief in predestination, acknowledges no levels or distinctions among Africans. He has carried only one image around with him all his life—that of the docile native, the submissive, ignorant, obsequious black. Whether you have made yourself a doctor or lawyer or college professor, to him you are still a semi-literate barbarian» and called only by the derogatory term «Kaffir» or «Bantu.»

Les Blancs ne comprennent pas cela. Ils continuent d'affirmer obstinément qu'ils connaissent les Africains mieux qu'ils ne se connaissent eux-mêmes, mais ce n'est pas vrai. Les Blancs n'ont aucune idée de la manière dont les Africains pensent ou ressentent les choses, de ce qu'ils veulent de la vie ou jusqu'où ils sont prêts à aller pour l'obtenir. Le baas blanc, avec sa croyance inébranlable en la prédestination, ne reconnaît aucun niveau ni distinction parmi les Africains. Il n'a qu'une seule image en tête, celle du natif docile, soumis, ignorant et obséquieux. Que vous soyez devenu médecin, avocat ou professeur d'université, pour lui, vous restez un « barbarie semi-illettré », qu'il ne désigne que par les termes méprisants de « Kaffir » ou « Bantu ».

When he encounters independence or ambition in a black man he is surprised and offended. To attempt to improve oneself is simply being uppity, a form of misbehavior. «What right have you got to rise up?» he asks irritably. It is as though he has uncovered a strain of nippiness in an otherwise satisfactory breed of dog. He prefers things uncomplicated and unchanged. «Give me the raw Kaffir, anytime,» he says.

Quand il rencontre de l'indépendance ou de l'ambition chez un Noir, il est surpris et offensé. Chercher à s'améliorer, c'est simplement faire preuve d'arrogance, une forme de mauvaise conduite. « Quel droit as-tu de t'élever ? » demande-t-il avec irritation. C'est comme s'il découvrait une veine de rébellion chez une race de chiens par ailleurs satisfaisante. Il préfère que les choses restent simples – et inchangées. « Donnez-moi plutôt un Kaffir brut de décoffrage, n'importe quand », dit-il.

It is hard to avoid the feeling that white men fear any evidence of African intelligence. Certainly they ridicule and belittle it—as in the joke Africans tell about the white baas and his black assistant who were planting a tall flagpole. As the African holds the pole in place, the baas orders: «Boy, climb up to the top and lower a tape so we can measure how long the pole is.»

Il est difficile de ne pas ressentir que les Blancs craignent toute preuve d'intelligence africaine. Ils la ridiculisent et la minimisent systématiquement, comme dans cette blague que les Africains racontent à propos d'un baas blanc et de son assistant noir en train de planter un mât. Alors que l'Africain maintient le mât en place, le baas ordonne : « Garçon, grimpe en haut et descends un mètre ruban pour qu'on puisse mesurer sa longueur. »

«Wouldn't it be easier,» the African suggests, «just to lay the pole on the ground and measure it that way?»

« Ne serait-il pas plus simple, » suggère l'Africain, « de poser le mât par terre et de le mesurer ainsi ? »

«Kaffir,» says the baas, «don't try to be so clever. I want to know the height, not the length.»

« Kaffir, » répond le baas, « ne cherche pas à être trop malin. Je veux connaître la hauteur, pas la longueur. »

This bitter humor of frustration illustrates the plight of clever Africans. Whatever their abilities, there is no recognition of them in the white world of South Africa. Among themselves, the skills and advantages they have acquired, whether by effort, by circumstance, or by luck, confer status and respect-ability. And however precarious these may be, Africans consider them worth striving for, retaining, and passing on in any way possible to their children. To this extent their example is an encouragement to blacks lower down on the social scale.

Cet humour amer de la frustration illustre le sort des Africains intelligents. Quelles que soient leurs compétences, elles ne sont pas reconnues dans le monde blanc d'Afrique du Sud. Parmi eux, en revanche, les talents et avantages qu'ils ont acquis, que ce soit par l'effort, les circonstances ou la chance, leur confèrent un statut et un respect. Et aussi précaires que ceux-ci puissent être, les Africains les considèrent comme dignes d'être poursuivis, conservés et transmis à leurs enfants par tous les moyens possibles. À ce titre, leur exemple encourage les Noirs situés plus bas dans l'échelle sociale.

Unfortunately, the possibilities of progress for upper-level Africans are so severely limited that ambitions become distorted and growth takes strange forms. The drive for individual status becomes so passionate that there is no heart for the nobler cause of helping to improve the lot of all Africans. «Do not live above your people,» urges the National Council of African Women, which has been working patiently and quietly among the deprived for many years. «If you can rise, bring someone with you.»

Malheureusement, les possibilités de progression pour les Africains des couches supérieures sont si sévèrement limitées que les ambitions se déforment et que la croissance prend des formes étranges. La quête de statut individuel devient si passionnée qu'il n'y a plus de place pour la noble cause d'améliorer le sort de tous les Africains. « Ne vivez pas au-dessus de votre peuple, » exhorte le Conseil national des femmes africaines, qui travaille patiemment et discrètement parmi les défavorisés depuis de nombreuses années. « Si vous pouvez vous élever, emmenez quelqu'un avec vous. »

But the advice is generally unheeded, and success is measured as much by one's distance from those below as by one's nearness to those above.

Mais ce conseil est généralement ignoré, et le succès se mesure autant par la distance qui vous sépare de ceux d'en bas que par votre proximité avec ceux d'en haut.

Every possible distinction from the common lot is seized upon and magnified. A person who has been the first to accomplish something automatically acquires status and assumes he is the best. A man who had made a brief trip to the United States as a member of some international sports mission or other never let anyone forget it. For years after-ward, whenever he had a chance to speak publicly, he referred to the one fact that differentiated him from his neighbors: «When I was in America «He had a common name, like Duma, but everyone knew which Duma he was. Throughout the township they called him Mr. «When-I-Was-in-America» Duma.

Chaque distinction possible par rapport au commun des mortels est saisie et amplifiée. Une personne qui a été la première à accomplir quelque chose acquiert automatiquement un statut et se considère comme la meilleure. Un homme qui a effectué un bref voyage aux États-Unis dans le cadre d'une mission sportive internationale n'a jamais cessé de le rappeler. Des années plus tard, chaque fois qu'il avait l'occasion de prendre la parole en public, il mentionnait le fait qui le différenciait de ses voisins : « Quand j'étais en Amérique... » Il portait un nom commun, comme Duma, mais tout le monde savait de quel Duma il s'agissait. Dans tout le township, on l'appelait M. « Quand-j'étais-en-Amérique » Duma.

Education per se becomes a fetish. People with a college degree may tack it onto their names, sign-in-letters or referring to themselves publicly as «Mr. Soanso, B.A.»

L'éducation en elle-même devient un fétiche. Les personnes titulaires d'un diplôme universitaire peuvent l'ajouter à leur nom, signant des lettres ou se présentant en public comme « M. Untel, licencié ès lettres ».

P182

All things English are a touchstone. It was under British rule that Africans first believed avenues of advancement were opening for them, and the momentum of these futile hopes is evident in the continuing attraction of English words and English ways.

Tout ce qui est anglais devient une référence. C'est sous la domination britannique que les Africains ont cru pour la première fois que des voies de progrès s'ouvraient à eux, et l'élan de ces espoirs vains se manifeste dans l'attrait persistant pour les mots et les manières anglaises.

The ability to speak English is such a distinction that educated Africans may insist on using it in talking to unschooled Africans, who have no idea what is being said.

La capacité à parler anglais est une distinction si importante que les Africains éduqués peuvent insister pour l'utiliser en s'adressant à des Africains non scolarisés, qui n'y comprennent rien.

As far as they are able, middle-class African families will try to behave like Englishmen, copying their dress, their conversational quirks, their mannerisms, and the way they raise their children. The resemblance often is close, except that no amount of posturing can obscure the fact that they are black.

Dans la mesure du possible, les familles africaines de classe moyenne tentent de se comporter comme des Anglais, imitant leur façon de s'habiller, leurs tics de conversation, leurs manières et leur manière d'élever leurs enfants. La ressemblance est souvent frappante, à ceci près qu'aucun comportement ne peut effacer le fait qu'ils sont noirs.

Such people choose their associations with care and move only among Africans they consider to be their equals. The tsotsis contemptuously call them «situations»; because they try to reject all but the topmost social situations. They may refuse to sit on a school board because they consider some of the other members beneath them intellectually. Or they may refuse membership in the National Council of African Women because some of those worthy souls are domestic servants. Or, once in an organization, they may prove to have no stomach for hard work; escapism is easier and less troubling. Their township neighbors, irritated by what seems discrimination as senseless as the whites', call them «westernized snobs» and save their admiration for the truly educated.

Ces personnes choisissent leurs fréquentations avec soin et ne côtoient que les Africains qu'elles considèrent comme leurs égaux. Les tsotsis les surnomment méprisamment « situations » parce qu'elles rejettent tout ce qui n'est pas la crème de la société. Elles peuvent refuser de siéger au conseil d'une école parce qu'elles jugent certains membres intellectuellement inférieurs. Ou refuser d'adhérer au Conseil national des femmes africaines parce que certaines de ces âmes méritantes sont des domestiques. Ou encore, une fois membres d'une organisation, se révéler incapables de fournir un travail acharné ; l'évasion est plus facile et moins troublante. Leurs voisins du township, irrités par ce qui leur semble être une discrimination aussi insensée que celle des Blancs, les appellent « snobs westernisés » et réservent leur admiration aux véritablement éduqués.

Perhaps most poignant is the effort to cross the great chasm and make friends with whites. It is possible, though less so every day. A few churchmen, a few liberals, a few fellow members of a few biracial organizations will invite blacks to their homes for tea or tennis or dinner. There is little to be gained, except in terms of status, for the Government is clamping down ever more tightly to prevent interracial contacts. But repression breeds a desperate hunger for identity and approval, and blacks are tempted to let them from whosever hand they are offered. In the comfort of a white home, exchanging sprightly and intelligent conversation while sipping tea from a fine china cup, a black man can feel he has escaped the aridity of his township and the monumental dullness of his unlettered neighbors.

Peut-être le plus poignant est l'effort pour franchir le grand fossé et se lier d'amitié avec les Blancs. C'est possible, bien que de moins en moins. Quelques ecclésiastiques, quelques libéraux, quelques membres de rares organisations biraciales invitent des Noirs chez eux pour le thé, le tennis ou le dîner. Il y a peu à gagner, si ce n'est en termes de statut, car le gouvernement resserre de plus en plus son étai pour empêcher les contacts interraciaux. Mais la répression engendre une faim désespérée d'identité et de reconnaissance, et les Noirs sont tentés de les accepter de quiconque les leur offre. Dans le confort d'un foyer blanc, échangeant une conversation spirituelle et intelligente tout en sirotant du thé dans une tasse en fine porcelaine, un Noir peut avoir l'impression d'avoir échappé à l'aridité de son township et à la monotonie monumentale de ses voisins illettrés.

Gratitude for being welcomed across the barrier can lead to conviction that the leap has been made not symbolically or experimentally, but on merit, and the pursuit of invitations and the cultivation of white friends may become almost a way of life. Yet by their vulnerability to friendship, Africans may become

captivated. They lose sight of the fact of their unalterable blackness and the realities to which this condemns them. By liking and wanting to be liked they may well suffer more than the rejected black who has the distraction and solace of hostility.

La gratitude d'être accueilli de l'autre côté de la barrière peut mener à la conviction que ce franchissement n'est pas symbolique ou expérimental, mais mérité, et la poursuite des invitations et la culture des amitiés blanches peuvent devenir une véritable raison de vivre. Pourtant, par leur vulnérabilité à l'amitié, les Africains peuvent se laisser captiver. Ils perdent de vue le fait de leur noirceur inaltérable et les réalités auxquelles celle-ci les condamne. En aimant et en voulant être aimés, ils peuvent souffrir bien plus que le Noir rejeté, qui trouve distraction et réconfort dans l'hostilité.

False values and muddled objectives have not only confused middle-class Africans socially, but weakened them as a political force and as a source of political leadership. Because of their emotional alliance with whites, they have compromised their own effectiveness. They have clung to the dream of a multiracial society and eagerly accepted the advice and help of white friends. When these have proved undependable, the African's disillusionment has been bitter. But the reality was always there to see. The Government strives for apartheid, not together-ness, so that pursuit of the dream has only brought on more repression.

Les fausses valeurs et les objectifs confus n'ont pas seulement semé la confusion chez les Africains de classe moyenne sur le plan social, mais ont aussi affaibli leur force politique et leur capacité à fournir un leadership politique. En raison de leur alliance émotionnelle avec les Blancs, ils ont compromis leur propre efficacité. Ils se sont accrochés au rêve d'une société multiraciale et ont volontiers accepté les conseils et l'aide de leurs amis blancs. Quand ceux-ci se sont révélés peu fiables, le désenchantement des Africains a été amer. Pourtant, la réalité était toujours là, sous leurs yeux. Le gouvernement œuvre pour l'apartheid, non pour l'unité, si bien que la poursuite de ce rêve n'a fait qu'engendrer plus de répression.

Ultimately, the tragedy of the educated middle-class African is that he offends the Afrikaner's basic image of him as inherently inferior, hence ignorant and submissive, yet withal happy. Anything more than this is cheek, a misguided effort to become an imitation white man. The irony is that every step of the black man's struggle to equip himself for life in a multiracial dream world has alienated the Afrikaner and justified his refusal to grant it. Today there is simply no role for middle-class Africans to play as mediators or peacemakers or exemplars or forerunners in leading the blacks out of bondage. The river is wide and there is no bridge to cross.

En définitive, la tragédie de l'Africain éduqué de classe moyenne est qu'il heurte l'image fondamentale que l'Afrikaner se fait de lui : un être intrinsèquement inférieur, donc ignorant et soumis, mais malgré tout heureux. Tout ce qui dépasse ce cadre est de l'insolence, une tentative malavisée de devenir un Blanc de pacotille. L'ironie est que chaque étape de la lutte du Noir pour s'équiper en vue d'une vie dans un monde multiracial idéalisé a aliéné l'Afrikaner et justifié son refus de le lui accorder. Aujourd'hui, il n'y a tout simplement plus de rôle à jouer pour les Africains de classe moyenne en tant que médiateurs, pacificateurs, modèles ou précurseurs menant les Noirs hors de l'oppression. Le fleuve est large et il n'y a pas de pont pour le traverser.

P184

Left: Old traditions at modern wedding. Women greet couple with symbols of wife's duties to husband and family. Below: Rented car is status symbol at middle-class marriage. Expensive wedding can leave couple broke for a year. Right: Edith Mkehele leads group discussion at African extension of white YWCA. She was first African woman to get degree at white South African college. Below right: Miss NonWhite South Africa contest. At microphone is Pete Rezant, director of many social events for Africans. He teaches contestants how to walk, talk, conduct themselves in Western society.

À gauche : Des traditions anciennes lors d'un mariage moderne. Des femmes accueillent le couple avec des symboles des devoirs de l'épouse envers son mari et sa famille. En bas : Une voiture de location, symbole de statut lors d'un mariage de classe moyenne. Un mariage coûteux peut laisser le couple ruiné pour un an. À droite : Edith Mkehele anime une discussion de groupe à l'antenne africaine de la YWCA blanche.

Elle fut la première femme africaine à obtenir un diplôme dans une université sud-africaine blanche. En bas à droite : Concours de Miss Non-Blanche d'Afrique du Sud. Au micro, Pete Rezant, organisateur de nombreux événements sociaux pour les Africains. Il apprend aux candidates à marcher, parler et se comporter dans la société occidentale.

P186

Dr. Mkombo, at NCAW conference: «We are not a servant race. We too have a soul that yearns for freedom and self-determination-not development that is prescribed and proscribed.»Delegates (below) are women who have dedicated lives to advancement of their people. Opposite: Lillian Ngoyi, member of since-banned African National Conference, at meeting of white liberals. Middle class sees itself as bridge between races. Bottom: Albert Luthuli, president of ANC, en route to Oslo with wife to receive Nobel Peace Prize for 1960. Then-as now-he was officially in banishment.

Dr. Mkombo, lors d'une conférence du NCAW : « Nous ne sommes pas une race de serviteurs. Nous aussi, nous avons une âme qui aspire à la liberté et à l'autodétermination, et non à un développement imposé et restreint. » En bas : Les déléguées sont des femmes qui ont consacré leur vie à l'avancement de leur peuple. En face : Lillian Ngoyi, membre de l'African National Conference (depuis interdit), lors d'une réunion de libéraux blancs. La classe moyenne se voit comme un pont entre les races. En bas : Albert Luthuli, président de l'ANC, en route pour Oslo avec son épouse pour recevoir le prix Nobel de la paix 1960. À l'époque – comme aujourd'hui – il était officiellement en exil intérieur.

P188

BANISHMENT

L'EXIL INTÉRIEUR

Banishment is the cruelest and most effective weapon that the South African Government has yet devised to punish its foes and to intimidate potential opposition. Its legal base is a forty-year-old law, the Native Administration Act of 1927. This law empowers the Government, «whenever it is deemed expedient in the general public interest,» to move any individual African, or an entire tribe, for that matter, from any place within South Africa to any other place. In effect, this means that any African suspected by the white authorities of being, or thinking about being, a troublemaker can be summarily taken from his home and banished to a remote and desolate detention camp. No prior notice is required. No trial is necessary, no appeal possible, and no time limit set. Banishment can stretch into eternity.

L'exil intérieur est l'arme la plus cruelle et la plus efficace que le gouvernement sud-africain ait jamais conçue pour punir ses ennemis et intimider l'opposition potentielle. Son fondement juridique est une loi vieille de quarante ans, le Native Administration Act de 1927. Cette loi permet au gouvernement, « chaque fois qu'il est jugé expédient dans l'intérêt public général », de déplacer tout Africain individuel – ou même une tribu entière – d'un endroit quelconque d'Afrique du Sud vers un autre. En pratique, cela signifie que tout Africain suspecté par les autorités blanches d'être, ou de songer à devenir, un fauteur de troubles peut être arraché à son foyer et exilé dans un camp de détention isolé et désolé. Aucune notification préalable n'est requise. Aucun procès n'est nécessaire, aucun recours possible, et aucune limite de temps n'est fixée. L'exil intérieur peut durer éternellement.

Since 1950, when the current Nationalist administration began implementing the law, some one hundred and forty African men and women have been banished. Most of them once were tribal chiefs, village headmen, or simply men with leadership qualities-in short, influential men whom the Government would wish to neutralize.

Depuis 1950, date à laquelle l'actuelle administration nationaliste a commencé à appliquer cette loi, quelque cent quarante hommes et femmes africains ont été exilés. La plupart d'entre eux étaient autrefois des chefs tribaux, des chefs de village, ou simplement des hommes dotés de qualités de leader – en bref, des personnes influentes que le gouvernement souhaitait neutraliser.

What have they done? Where they have been active they have protested or opposed Government policy or a Government-appointed official. Where they have been inactive, it has been a case of representing a threat that must be removed. In recent years the few remaining tribal areas have reacted against Government policies imposed without consideration of, or consultation with, the people affected. There also has been resistance in the so-called Bantustans, areas set up by the Government as black «home-lands.» These total 13.7 per cent of the land area of South Africa, but most of it, like American Indian reservations, is arid and inarable, and none of it may be owned by Africans. It is the Government's hope eventually to transfer the entire black population into these enclaves, where they may develop ethnic civilizations independently of the white man and to the limit of their ability.

Que leur reproche-t-on ? Là où ils ont été actifs, ils ont protesté ou opposé une résistance à la politique gouvernementale ou à un fonctionnaire nommé par le gouvernement. Là où ils sont restés inactifs, ils représentaient une menace qu'il fallait éliminer. Ces dernières années, les rares zones tribales restantes se sont révoltées contre les politiques gouvernementales imposées sans consultation ni considération pour les populations concernées. Il y a également eu des résistances dans les soi-disant Bantoustans, des zones établies par le gouvernement comme « patries » noires. Ceux-ci représentent 13,7 % de la superficie de l'Afrique du Sud, mais la plupart de ces terres, à l'instar des réserves indiennes américaines, sont arides et incultes, et aucune ne peut être possédée par des Africains. Le gouvernement espère transférer un jour l'ensemble de la population noire dans ces enclaves, où elle pourra développer des civilisations ethniques indépendamment des Blancs et dans les limites de ses capacités.

But the whites give with one hand and take with the other. Since landholding is forbidden to Africans, it is clear that the whites consider even the black homelands still to be theirs, and it follows that they want their own black man keeping an eye on things.

Mais les Blancs donnent d'une main et reprennent de l'autre. Puisque la propriété foncière est interdite aux Africains, il est clair que les Blancs considèrent encore les Bantoustans comme leurs territoires, et qu'ils veulent y maintenir un Africain à leur solde pour surveiller les lieux.

This invariably runs counter to old tribal laws, customs, and usages, and clashes with the authority of hereditary chiefs. To outsiders the Government makes much of the fact that the Bantustans have their own native leaders, but usually they are pup-pets, with no standing in the black community. Anyone who protests, however, risks banishment.

Cela entre inévitablement en conflit avec les anciennes lois, coutumes et usages tribaux, et se heurte à l'autorité des chefs héréditaires. À l'extérieur, le gouvernement met en avant le fait que les Bantoustans ont leurs propres dirigeants autochtones, mais ceux-ci ne sont généralement que des pantins, sans aucune légitimité au sein de la communauté noire. Quiconque proteste risque l'exil intérieur.

Why not jail them, instead? Because even by the arbitrary laws of South Africa there often is no criminal charge that can be brought against them. And, anyway, for a specific crime there is a prescribed punishment. In several years a man would have to be released and could resume his former position

Pourquoi ne pas les emprisonner, tout simplement ? Parce que, même selon les lois arbitraires de l'Afrique du Sud, il n'y a souvent aucun chef d'accusation criminel à retenir contre eux. Et de toute façon, pour un

crime spécifique, il existe une peine prescrite. Au bout de quelques années, un homme devrait être libéré et pourrait reprendre sa position antérieure.

P189

The brilliance of banishment is that it is inde-terminate, a limbo which has none of the legal and procedural trappings of prison, yet effectively removes leaders from circulation and breaks up the cohesiveness and forward momentum of the people they left behind.

Le génie de l'exil intérieur réside dans son caractère indéterminé, un état de limbes qui n'a aucune des garanties juridiques et procédurales de la prison, mais qui élimine efficacement les leaders de la circulation et brise la cohésion et l'élan progressiste des populations qu'ils laissent derrière eux.

Perhaps half of those banished over the years have been released-but only after promising the authorities to toe the line. A dozen or so have died in exile. A few have escaped. Today between thirty-five and forty Africans still are in banishment.

Peut-être la moitié des exilés ont-ils été libérés au fil des ans – mais seulement après avoir promis aux autorités de se soumettre. Une dizaine sont morts en exil. Quelques-uns se sont évadés. Aujourd'hui, entre trente-cinq et quarante Africains sont encore en exil intérieur.

The number is small; the enormity is that banishment can happen at all.

Le nombre est faible ; l'énormité est qu'une telle pratique puisse exister.

Not many people are aware that it does. The only official recognition that the banished even exist is a list of their names pasted once a year in the House of Parliament. All I knew about it I had learned from occasional references in the newspapers, but I was determined to visit a banishment camp and see for myself.

Peu de gens savent que c'est le cas. La seule reconnaissance officielle de l'existence des exilés est une liste de leurs noms affichée une fois par an à la Chambre du Parlement. Tout ce que j'en savais, je l'avais appris par des références occasionnelles dans les journaux, mais j'étais déterminé à visiter un camp d'exil et à voir par moi-même.

The one I picked was Frenchdale, an isolated outpost in the northern reaches of Cape Province, near the border of Botswana, reputedly the worst camp in the system. I made my trip in 1964, driving from Johannesburg in my well-used Volkswagen. My first stop was Mafeking, fifty-six miles away from Frenchdale and still the nearest large town to it.

J'ai choisi Frenchdale, un avant-poste isolé dans les confins septentrionaux de la province du Cap, près de la frontière avec le Botswana, réputé pour être le pire camp du système. J'ai fait mon voyage en 1964, conduisant depuis Johannesburg dans ma Volkswagen bien usagée. Ma première étape fut Mafeking, à cinquante-six miles de Frenchdale et encore la ville la plus proche.

Here I picked up an acquaintance to help with the car. I wanted to stay in the camp for the better part of a week, but was afraid to have a car with a TJ (Johannesburg) registration hanging about. This is dangerous in outlying areas where whites consider all urban Africans to be cheeky, trouble-making Kaffirs, and are likely to give them a hard time. The acquaintance agreed to drop me off, take the car, and return for me in five days.

Là-bas, j'ai embarqué un ami pour m'aider avec la voiture. Je voulais rester dans le camp pendant une bonne partie de la semaine, mais je craignais de laisser traîner une voiture immatriculée à Johannesburg (plaque TJ). Cela peut être dangereux dans les régions reculées où les Blancs considèrent tous les Africains urbains comme des « Kaffirs » insolents et fauteurs de troubles, et sont susceptibles de leur chercher des noises. Mon ami a accepté de me déposer, de reprendre la voiture et de revenir me chercher cinq jours plus tard.

We drove for several hours down a dirt road that stretched through miles of flat nothingness. It was arid, semidesert country, treeless and barely able to support scrub. Late at night we reached the

banishment camp. At first all I could see was the faint glow of hot coals, the remains of an open cook-fire. Then a few black huts took shape, a dozen of them squatting forlornly in a cluster against the long, low skyline. Outside one hut a lone man stood waiting as we approached. We introduced ourselves. He was Piet Mokoena, formerly a tribal leader in the Orange FreeState, several hundred miles away, who had been in Frenchdale for ten years.

Nous avons roulé pendant plusieurs heures sur une route de terre qui traversait des miles de néant plat. C'était un pays aride, semi-désertique, sans arbres et à peine capable de supporter une végétation clairsemée. Tard dans la nuit, nous avons atteint le camp d'exil. Au début, tout ce que j'ai pu voir était la lueur faible de braises, les restes d'un feu de cuisine à ciel ouvert. Puis quelques huttes noires ont pris forme, une douzaine d'entre elles, accroupies misérablement en groupe contre la longue ligne d'horizon basse. Devant l'une des huttes, un homme solitaire se tenait debout, attendant notre approche. Nous nous sommes présentés. Il s'agissait de Piet Mokoena, ancien chef tribal de l'Orange Free State, à plusieurs centaines de miles de là, qui était à Frenchdale depuis dix ans.

Soon everybody in the camp came together to greet us. They were so glad to see us, to see anyone. There were six of them-five men and one woman. The youngest was in his thirties. The others were much older. For five days and nights I stayed in Frenchdale with these people. I shared their cook-fires and slept in their huts. As I listened to their stories and took the photographs shown here, I got to know something of their feeling of emptiness.

Bientôt, tous les habitants du camp se sont rassemblés pour nous accueillir. Ils étaient si heureux de nous voir, de voir quelqu'un. Ils étaient six – cinq hommes et une femme. Le plus jeune avait la trentaine. Les autres étaient bien plus âgés. Pendant cinq jours et cinq nuits, j'ai séjourné à Frenchdale avec ces personnes. J'ai partagé leurs feux de cuisine et dormi dans leurs huttes. En écoutant leurs histoires et en prenant les photographies présentées ici, j'ai pu comprendre quelque chose de leur sentiment de vide.

The first thing about the camp that strikes the visitor is the quiet. There were no children's voices, no yipping dogs, none of the murmuring sounds of daily living; there was not even the faraway background hum of passing cars. Nothing. In the sand track we arrived on there was no trace of the tire marks of any other car. I later learned that people who had lived in Mafeking for most of their lives had never heard that there were exiles here.

La première chose qui frappe le visiteur dans ce camp est le silence. Aucun son d'enfants, aucun aboiement de chiens, aucun des murmures de la vie quotidienne ; il n'y avait même pas le bourdonnement lointain des voitures qui passent. Rien. Sur la piste de sable où nous étions arrivés, il n'y avait aucune trace de pneus d'une autre voiture. J'ai appris plus tard que des personnes ayant vécu à Mafeking pendant la majeure partie de leur vie n'avaient jamais entendu parler des exilés d'ici.

Shortly after we had been made welcome, my friend departed in the car; the little VW was just too conspicuous. And within a few minutes I began to feel as though I were in banishment myself

Peu après notre arrivée, mon ami est parti avec la voiture ; la petite Volkswagen était tout simplement trop voyante. Et en quelques minutes, j'ai commencé à me sentir comme si j'étais moi-même en exil.

The huts of the banished had dirt floors, concrete walls, and thatch roofs. There were no lavatories or baths, and no electricity. The only light was the fee-ble glow of a tiny paraffin lamp with a wick of string. The nearest water was three-quarters of a mile away, and early each evening, as coolness crept over the land, a trek was made to fill the water cans for the next day.

Les huttes des exilés avaient des sols en terre battue, des murs en béton et des toits de chaume. Il n'y avait ni toilettes ni baignoires, et pas d'électricité. La seule lumière était la lueur faible d'une petite lampe à pétrole avec une mèche en ficelle. L'eau la plus proche se trouvait à trois quarts de mile de là, et chaque soir, dès que la fraîcheur s'installait sur la terre, une expédition était organisée pour remplir les bidons d'eau pour le lendemain.

Food was a problem. There never was enough. The Government says coolly that banishment is not legal incarceration, like jail, and that therefore it is under no obligation to feed or clothe or equip the banished. In recent years it has allotted each of the banished four rand (\$5.60) per month, three in meal and one in cash which goes to purchase extras. This comes not as a right, but as a favor. Once each month the group hikes twelve miles to a village to receive their grants and to spend them at the one store there. Then they hike home again. It is an ordeal for these aging people, but it is also the big event of their month.

La nourriture était un problème. Il n'y en avait jamais assez. Le gouvernement affirme froidement que l'exil intérieur n'est pas une incarcération légale, comme la prison, et qu'il n'est donc pas obligé de nourrir, vêtir ou équiper les exilés. Ces dernières années, il a alloué à chacun des exilés quatre rands (5,60 \$) par mois, trois en nature et un en espèces pour l'achat de produits supplémentaires. Cela ne leur est pas accordé comme un droit, mais comme une faveur. Une fois par mois, le groupe parcourt douze miles jusqu'à un village pour recevoir leurs allocations et les dépenser dans le seul magasin sur place. Puis ils rentrent à pied. C'est une épreuve pour ces personnes âgées, mais c'est aussi le grand événement de leur mois.

P190

One of the men owned a pressure cooker. The others prepared their meals over open fires, brew-ing a porridge that grew thinner as the month pro-gressed. Occasionally there were gifts of food or milk from compassionate Africans living in the vicinity. The several sacks of flour and maize meal I had brought along were gratefully accepted; on the way co Frenchdale they also had served as hiding places for my cameras (each in its plastic bag) in case the police should become curious and stop me.

L'un des hommes possédait une cocotte-minute. Les autres préparaient leurs repas sur des feux ouverts, cuisinant une bouillie qui devenait de plus en plus claire au fil du mois. De temps en temps, il y avait des dons de nourriture ou de lait de la part d'Africains compatissants vivant dans les environs. Les quelques sacs de farine et de maïs que j'avais apportés ont été acceptés avec gratitude ; sur le chemin de Frenchdale, ils avaient aussi servi de cachette pour mes appareils photo (chaque appareil dans son sac plastique) au cas où la police aurait été curieuse et m'aurait arrêté.

Aside from a few goats and chickens, the people of Frenchdale grew none of their own food. «If only we had hoes or shovels,» Pict Mokoena cold me, «any tools at all to farm with, we could start agarden and cry to make something grow in this sand.» One day while I was there three tiny chicks turned up on the roasting fire: They had frozen to death the night before.

Mis à part quelques chèvres et poulets, les habitants de Frenchdale ne cultivaient aucune nourriture. « Si seulement nous avions des houes ou des pelles, » m'a dit Piet Mokoena, « n'importe quel outil pour cultiver, nous pourrions commencer un jardin et essayer de faire pousser quelque chose dans ce sable. » Un jour où j'étais là, trois petits poussins se sont retrouvés sur le feu de cuisson : ils étaient morts de froid la nuit précédente.

Piet Mokoena, I learned, had once had a chance to leave Frenchdale. The authorities had offered to lee him go home if he promised never again to say or do anything against the Government. Stubbornly, he refused. «At the time you cook me away from my home; he cold them, «you said my people had cold you I was bad. Now you have had me for ten years. Am I no longer bad? And if so, how did chat bad turn to good?»

J'ai appris que Piet Mokoena avait eu une fois la possibilité de quitter Frenchdale. Les autorités lui avaient proposé de le laisser rentrer chez lui s'il promettait de ne plus jamais dire ou faire quoi que ce soit contre le gouvernement. Avec entêtement, il a refusé. « Au moment où vous m'avez éloigné de chez moi, » leur a-t-il dit, « vous avez affirmé que mon peuple vous avait dit que j'étais mauvais. Maintenant, vous m'avez gardé pendant dix ans. Ne suis-je plus mauvais ? Et si c'est le cas, comment ce mauvais est-il devenu bon ? »

Piet's hue was immaculately clean, asgn chat he had not yet entirely given up. Except for one old chair there was no furniture. No bed. He slept on goatskins, the contribution of animals he had raised himself. Here he spent his days in meditation.

La hutte de Piet était impeccablement propre, signe qu'il n'avait pas encore tout à fait abandonné. À part une vieille chaise, il n'y avait aucun meuble. Pas de lit. Il dormait sur des peaux de chèvre, offertes par des animaux qu'il avait élevés lui-même. C'est là qu'il passait ses journées en méditation.

Paulus Mopeli, a Basotho chief and grandson of the great leader, Moshesh, had been in Frenchdale for fourteen years. Fortunately, after three years in banishment he had been reunited with his wife, Treacy, when she too was banished. At the time of my visit, she was sixty-six and the only woman in the camp. Her face was as worn and wrinkled as her tattered hat, and she still worried over the fate of a six-year-old grandchild who had been pushed out by the police and cold to fend for himself the night Treacy was picked up.

Paulus Mopeli, un chef Basotho et petit-fils du grand chef Moshesh, était à Frenchdale depuis quatorze ans. Heureusement, après trois ans d'exil, il avait été réuni avec son épouse, Treacy, quand elle aussi avait été exilée. Au moment de ma visite, elle avait soixante-six ans et était la seule femme du camp. Son visage était aussi usé et ridé que son vieux chapeau déchiré, et elle s'inquiétait encore du sort d'un petit-fils de six ans qui avait été poussé dehors par la police et laissé à lui-même la nuit où Treacy avait été arrêtée.

The chief refused on principle to accept his meager monthly grant from the Government. He got by on small gifts mailed from home and on help from the others. His crime had been to refuse to cull his herd. The Government tries to reduce the headcount of native cattle because it says there are more animals than the land will support. But the tribesmen often resist, saying that it is not a matter of too many animals, but of too little land. Owning cattle is of great importance to them; a good herd makes the tribe independent. So, the Government first goes the leading resisters like Chief Paulus out of the way and then culls the herd.

Le chef refusait par principe d'accepter la modeste allocation mensuelle du gouvernement. Il survivait grâce à de petits dons envoyés de chez lui et à l'aide des autres. Son crime avait été de refuser de réduire son troupeau. Le gouvernement tente de diminuer le nombre de têtes de bétail indigène, arguant qu'il y a plus d'animaux que la terre ne peut en supporter. Mais les tribus résistent souvent, affirmant que ce n'est pas une question de trop d'animaux, mais de trop peu de terre. Posséder du bétail est d'une grande importance pour eux ; un bon troupeau rend la tribu indépendante. Ainsi, le gouvernement commence par écarter les principaux résistants – comme le chef Paulus – puis réduit le troupeau.

The chief would not allow me to photograph him. «I've been in banishment too long. Nothing will free me. All I'm waiting for is death.»

Le chef n'a pas voulu que je le photographie. « Je suis en exil depuis trop longtemps. Rien ne me libérera. Tout ce que j'attends, c'est la mort. »

Still another man, Alex Tekane, did not know what crime he had been banished for. He remembered that he and a friend had been accused of insulting a Government-installed chief and had been fined £25 (\$70) apiece. They had appealed and won, and the next thing he knew the police were at his home reading a banishment order to him in English, which he does not understand. He was put on a train, under escort, and delivered to Frenchdale. After five years of banishment he was still sitting there, wondering why.

Un autre homme, Alex Tekane, ne savait pas pour quel crime il avait été exilé. Il se souvenait que lui et un ami avaient été accusés d'avoir insulté un chef installé par le gouvernement et avaient été condamnés à une amende de 25 livres (70 \$) chacun. Ils avaient fait appel et gagné, et la prochaine chose qu'il savait, c'était la police chez lui, lui lisant un ordre d'exil en anglais, une langue qu'il ne comprend pas. Il avait été mis dans un train, sous escorte, et conduit à Frenchdale. Après cinq ans d'exil, il était toujours là, se demandant pourquoi.

Theophilus Tshangela is tired and sickly. He spends much of his time lying on an old jute mattress stuffed with grass and reading his Bible. With an old man's finickiness he has arranged his clothes on wire hooks around the walls of his hut. Is there no doctor for him? Yes, there is a district surgeon, but he turns up in his own good time. Even then he does not stay long. He rarely examines anyone, just

says, «Here is some medicine. Take it.» The patients have no idea what is being prescribed and fear that it may harm more than help; often they throw it away.

Theophilus Tshangela est fatigué et malade. Il passe beaucoup de temps allongé sur un vieux matelas de jute rempli d'herbe et lit sa Bible. Avec le soin méticuleux d'un vieux monsieur, il a disposé ses vêtements sur des crochets en fil de fer autour des murs de sa hutte. N'y a-t-il pas de médecin pour lui ? Si, il y a un chirurgien de district, mais il vient quand bon lui semble. Même alors, il ne reste pas longtemps. Il examine rarement qui que ce soit, se contentant de dire : « Voici des médicaments. Prenez-les. » Les patients ne savent pas ce qui leur est prescrit et craignent que cela ne leur fasse plus de mal que de bien ; souvent, ils jettent les médicaments.

The banished ones told me that some time back they had had a young wife in the camp who realized that she was going to give birth prematurely. Her husband walked the twelve miles to the village in order to call the district surgeon, and he promised to come. Several days later he did. By that time the woman had undergone a premature delivery unattended. For a while, at least, Frenchdale heard the lively sound of a baby crying.

Les exilés m'ont raconté qu'un jour, une jeune femme du camp, réalisant qu'elle allait accoucher prématurément, avait envoyé son mari marcher les douze miles jusqu'au village pour appeler le chirurgien de district, qui avait promis de venir. Plusieurs jours plus tard, il est effectivement venu. Entre-temps, la femme avait accouché prématurément, sans assistance. Pendant un certain temps, au moins, Frenchdale a entendu le son vivant d'un bébé qui pleurait.

Only one man held tightly to his hopes for the future. This was Leonford Ganyile, the youngest of the group. He continued steadfastly to study for his matriculation with texts sent to him by friends and sympathizers on the outside. Longafterward I heard that he had escaped from Frenchdale.

Un seul homme gardait espoir pour l'avenir. Il s'agissait de Leonford Ganyile, le plus jeune du groupe. Il continuait à étudier assidûment pour son baccalauréat avec des manuels envoyés par des amis et des sympathisants de l'extérieur. Longtemps après, j'ai appris qu'il s'était évadé de Frenchdale.

P191

Not surprisingly, a few of the banished had lost count of the days. Monday looks like Friday in Frenchdale. Nothing breaks the monotony. Nothing breaks the unvarying routine. There are no youngsters at home on Saturday, no church bells on Sunday, no rush and hurry of shopping days and laundry days during the week. What is Christmas like? Like every other day. Only sunrise and sunset marked the days. The passage from light to darkness was their calendar.

Sans surprise, certains des exilés avaient perdu le compte des jours. À Frenchdale, le lundi ressemble au vendredi. Rien ne rompt la monotonie. Rien ne rompt la routine immuable. Il n'y a pas de jeunes à la maison le samedi, pas de cloches d'église le dimanche, pas de précipitation des jours de courses et de lessive pendant la semaine. À quoi ressemble Noël ? Comme tous les autres jours. Seuls le lever et le coucher du soleil marquaient les jours. Le passage de la lumière à l'obscurité était leur calendrier.

Most men, I learned, refused to allow their wives and children to accompany them into banishment. Paulus was the exception; but he and Treacy were old and a comfort to each other in their declining years. For younger people, the choice was clear. With no schools available and no employment, there would be no sense in imprisoning one's family, as well. If a man was lucky, he might be visited once or twice a year by his family, despite the one bus from Mafeking to the village and the hard, twelve-mile walk to the camp.

La plupart des hommes, ai-je appris, refusaient de laisser leurs femmes et leurs enfants les accompagner en exil. Paulus était l'exception ; mais lui et Treacy étaient vieux et se réconfortaient mutuellement dans leurs années déclinantes. Pour les plus jeunes, le choix était clair. Sans écoles ni emploi, il n'y avait aucun sens à emprisonner aussi sa famille. Si un homme avait de la chance, il pouvait être visité une ou deux fois

par an par sa famille, malgré le seul bus reliant Mafeking au village et la marche difficile de douze miles jusqu'au camp.

Some families, of course, do not know where their husband and father has gone. The police have no obligation to inform a man where he is being taken, none to tell his wife and children where they can find him. Paulus Mopeli was separated from Treacy for years because she, too, was banished while he was being detained, first in jail and then at Uitkyk, a tribal area in the bush. It was only by accident that Treacy was also sent there and that they were transferred to Frenchdale together.

Certaines familles, bien sûr, ne savent pas où leur mari et père a été emmené. La police n'a aucune obligation d'informer un homme de l'endroit où il est conduit, ni de dire à sa femme et à ses enfants où ils peuvent le trouver. Paulus Mopeli a été séparé de Treacy pendant quatre ans parce qu'elle aussi avait été exilée alors qu'il était détenu, d'abord en prison puis à Uitkyk, une zone tribale dans le bush. Ce n'est que par hasard que Treacy a également été envoyée là-bas et qu'ils ont été transférés ensemble à Frenchdale.

Aside from rare and bittersweet visits from relatives, the banished are almost entirely cut off from society. The Government's lack of interest is profound. There have been cases when the officials in charge have not known whether a man had been released or was still vegetating in a camp.

Mis à part de rares et douces-amères visites de parents, les exilés sont presque entièrement coupés de la société. Le désintérêt du gouvernement est profond. Il y a eu des cas où les responsables n'ont pas su si un homme avait été libéré ou végétait encore dans un camp.

Drowning in dullness, the once-keen intellects of the banished rehash old grievances, engage in old they yellow and crumble.

Noyés dans l'ennui, les esprits autrefois vifs des exilés ressassent de vieilles doléances, s'engagent dans de vieilles querelles jusqu'à ce que les mots s'estompent, jaunissent et se désagrègent.

One day during my stay brought excitement into the life of the camp and would be remembered more vividly than the rest. This was when the police van from the village came to call. We had plenty of warning. The dust it stirred up could be seen from a distance. I went out and hid in the bush, the endless bush surrounding the camp. Whatever else might have been wrong, I was an unauthorized visitor and had no right to be there. Actually, as I later learned, they had seen the tracks of my Volkswagen. They knew that the road to the camp was almost never used and had become suspicious. The banished ones were most unhelpful. They fell silent, staring at the police with vacant and listless eyes. They had little to fear from their noncooperation. There was nothing the police could do; the banished already were at the end of the line. Eventually, when the police could find no trace of my car or me, and could elicit no answers to their questions, they went away. A plume of dust trailed their car back down the track. The sound of its motor dwindled away. Soon the customary silence settled over the camp, and the banished idled away the remaining hours till evening fell.

Un jour, pendant mon séjour, un événement a apporté de l'excitation dans la vie du camp et serait remarqué plus vivement que le reste. C'était lorsque la camionnette de police venue du village a fait son apparition. Nous avions eu ample avertissement. La poussière qu'elle soulevait était visible de loin. Je suis sorti et me suis caché dans le bush, l'interminable bush entourant le camp. Qu'il y ait eu autre chose de mal ou non, j'étais un visiteur non autorisé et je n'avais pas le droit d'être là. En réalité, comme je l'ai appris plus tard, ils avaient vu les traces de ma Volkswagen. Ils savaient que la route menant au camp était presque jamais utilisée et étaient devenus suspicieux. Les exilés n'ont pas été très coopératifs. Ils sont devenus silencieux, fixant la police avec des yeux vides et apathiques. Ils avaient peu à craindre de leur non-coopération. Il n'y avait rien que la police puisse faire ; les exilés étaient déjà au bout du rouleau. Finalement, lorsque la police n'a trouvé aucune trace de ma voiture ou de moi-même, et n'a obtenu aucune réponse à ses questions, elle est partie. Un nuage de poussière a traîné derrière leur voiture le long de la piste. Le bruit de leur moteur s'est estompé. Bientôt, le silence habituel s'est réinstallé sur le camp, et les exilés ont passé les heures restantes jusqu'à ce que la nuit tombe.

For them an infinity of unremarkable days stretched ahead. For me the frightful nothingness of Frenchdale was about to end. In another day or so my friend came back for me in the Volkswagen, as we had arranged, and after saying our good-byes we drove away. We reached home without incident. Ironically, as I reentered the restricted black life of Johannesburg I felt free.

Pour eux, une infinité de jours sans histoire s'étendait devant eux. Pour moi, le néant effrayant de Frenchdale était sur le point de prendre fin. Un jour ou deux plus tard, mon ami est revenu me chercher dans la Volkswagen, comme nous l'avions prévu, et après nos adieux, nous sommes partis. Nous sommes rentrés sans incident. Ironiquement, en réintégrant la vie noire restreinte de Johannesburg, je me suis senti libre.

P192

Frenchdale banishment camp : twelve huts with nothing around them but miles of barren veld

Camp d'exil de Frenchdale : douze huttes sans rien autour d'elles, à part des miles de veld stérile.

P195

The six Africans living in Frenchdale are completely cut off from the world. Seen through the doorway of man's hut is never-changing view of neighboring huts and sunbaked veldt.

Les six Africains vivant à Frenchdale sont totalement coupés du monde. À travers la porte d'une hutte, on voit une vue immuable des huttes voisines et du veld desséché par le soleil.

P197

Treaty Mopeli's face and hat are battered by years of banishment. She still won't let go of a grandchild she made homeless the night she was taken by police. Her husband Paulus (below), once a Basotho chief, was banished in 1950. Above: chicks that died from night cold roast on Treaty's stove.

Le visage et le chapeau de Treacy Mopeli sont marqués par des années d'exil. Elle s'inquiète toujours pour un petit-fils laissé sans abri la nuit où elle a été arrêtée par la police. Son mari Paulus (en bas), ancien chef Basotho, a été exilé en 1950. Ci-dessus : des poussins morts de froid pendant la nuit rôtissent sur le poêle de Treacy.

P198

«Water from a borehole three-quarters of a mile away is fetched in early morning and evening, when sun has lost its sting. Frenchdale is in semidesert area, very hot during day, very cold at night. At the end of a day there is nothing to do but sleep. Far right: Leonford Ganyile was hopeful for future and studied for his matriculation by the light of a paraffin lamp. He later escaped across Botswana border.

« L'eau, puisée à un forage situé à trois quarts de mile, est rapportée tôt le matin et le soir, quand le soleil a perdu de sa morsure. Frenchdale se trouve dans une zone semi-désertique, très chaude le jour et très froide la nuit. À la fin de la journée, il n'y a rien d'autre à faire que dormir. » Tout à droite : Leonford Ganyile gardait espoir pour l'avenir et étudiait pour son baccalauréat à la lueur d'une lampe à pétrole. Il s'est ensuite évadé en traversant la frontière du Botswana.

P201

Theophilus Tshangela (above) lies alone in his sickness and reads his prayer book. His mattress is jute bag, filled with grass. Left: Little news filters in from outside, and conversation on the same old topics sometimes flares with irritation. Right: Piet Mokoena spends hours meditating, reading and rereading old letters and the Bible

Theophilus Tshangela (ci-dessus) est allongé, malade et seul, et lit son livre de prières. Son matelas est un sac de jute rempli d'herbe. À gauche : Peu de nouvelles filtrent de l'extérieur, et les conversations sur les

mêmes vieux sujets s'enflamment parfois d'irritation. À droite : Piet Mokoena passe des heures à méditer, à lire et relire de vieilles lettres et la Bible.

P203

Piet fall asleep with Bible on his face. Africans say: »When the Europeans came, they had the Bible and we had the land. Now we have the Bible, and they have our land.

Piet s'endort avec la Bible sur le visage. Les Africains disent : « Quand les Européens sont arrivés, ils avaient la Bible et nous avions la terre. Maintenant, nous avons la Bible, et eux ont notre terre. »

P206

BLACKINGENUITY - JAMES SANDERS

L'INGÉNIOUSITÉ NOIRE – JAMES SANDERS

Ernest Cole appears to have prepared a tentative section for House of Bondage, loosely titled «Black Ingenuity.» Although we do not know why he abandoned plans to include the chapter, he gathered the contact sheets together into a similar grouping to the other chapters and marked a number of images for inclusion-a selection of which are included here. «Black Ingenuity» examines the possibilities for Black cultural production while also mourning Apartheid's suffocation of such spaces.

Ernest Cole semble avoir préparé une section provisoire pour House of Bondage, intitulée « Black Ingenuity » (L'Ingéniosité noire). Bien que nous ignorions pourquoi il a abandonné l'idée d'inclure ce chapitre, il avait rassemblé les planches-contact en un groupe similaire aux autres chapitres et marqué un certain nombre d'images pour inclusion – une sélection en est présentée ici. « Black Ingenuity » examine les possibilités de production culturelle noire tout en déplorant l'étouffement de ces espaces par l'apartheid.

Historian Jacob Dlamini challenges the facile idea that «black life under apartheid ... existed as one vast moral desert ... as if blacks produced no art, literature, or music» in his book Native Nostalgia (2009). He proceeds to analyze how one can feel a reflective nostalgia for elements of the apartheid past-township life, humor, and slang, for example-without wishing to reinstitute apartheid. He explains, quoting cultural theorist Svetlana Boym, that reflective nostalgia «lingers on ruins, the patina of time and history, in the dreams of another place and another time.»

Dans son livre Native Nostalgia (2009), l'historien Jacob Dlamini remet en cause l'idée simpliste selon laquelle « la vie noire sous l'apartheid... n'était qu'un vaste désert moral... comme si les Noirs ne produisaient ni art, ni littérature, ni musique ». Il analyse ensuite comment on peut éprouver une nostalgie réfléchie pour certains éléments du passé de l'apartheid – la vie dans les townships, l'humour, l'argot, par exemple – sans pour autant souhaiter le rétablissement de ce régime. Il explique, citant la théoricienne culturelle Svetlana Boym, que la nostalgie réfléchie « s'attarde sur les ruines, la patine du temps et de l'histoire, dans les rêves d'un autre lieu et d'une autre époque ».

Ernest Cole in his intuitive way is trying to say something similar by concentrating on Dorkay House, based in Eloff Street, Johannesburg, the fabled home of the African Music and Drama Association and the Union of South African Artists devoted to protecting performers' rights. Cole is determined to acknowledge the Drum magazine moment in South African cultural history, reflecting the significant

achievements of the 1950s thltt were nearing extinction in 1966. But he was also keen to insist that all that was left were «rem-nants»-shades of an archaeological dig. The farewell concert for Sophiatown's Father Trevor Huddleston in 1956 had aimed to bequeath a structure to support the nascent urban African musical culture and sustain the memory of the bulldozed township. Dorkay House attempted to sustain the spirit of Sophiatown albeit in a dif-ferent place and time. Cole had scribbled notes on the cover of the chapter folder, «Remnants of everything, of joy, of peace and harmony, of culture, of creativity, and of all the things they failed to stamp out.» Dorkay House was the place where the urban «New African,» if not born, was raised.

À sa manière intuitive, Ernest Cole tente de dire quelque chose de similaire en se concentrant sur la Dorkay House, située Eloff Street à Johannesburg, foyer légendaire de l'African Music and Drama Association et de l'Union of South African Artists, dédiée à la protection des droits des artistes. Cole est déterminé à rendre hommage au moment Drum magazine de l'histoire culturelle sud-africaine, reflétant les réalisations significatives des années 1950 qui étaient en voie de disparition en 1966. Mais il tenait aussi à souligner que tout ce qui restait n'était que des « vestiges » – des traces d'une fouille archéologique. Le concert d'adieu organisé en 1956 pour le Père Trevor Huddleston de Sophiatown visait à léguer une structure pour soutenir la naissante culture musicale urbaine africaine et perpétuer la mémoire du township rasé. La Dorkay House a tenté de perpétuer l'esprit de Sophiatown, bien que dans un autre lieu et une autre époque. Cole avait griffonné des notes sur la couverture du dossier du chapitre : « Vestiges de tout, de joie, de paix et d'harmonie, de culture, de créativité, et de toutes les choses qu'ils n'ont pas réussi à éradiquer. » La Dorkay House était l'endroit où le « Nouvel Africain » urbain, sinon né, a été élevé.

In addition to providing a rehearsal space for musicians of the caliber of the African Jazz Pioneers, Hugh Masekela, Miriam Makeba, Dolly Rathebe, Letta Mbulu, Kippie Moeketsi, and Dollar Brand (Abdullah Ibrahim), Dorkay House is where Todd Matshikiza's musical King Kong (1959) was conceived and developed. The «all-African jazz opera,» King Kong, was a stunning portrayal of the «Sad Times, Bad Times» of heavyweight boxer, Ezekiel Dlamini, popularly known as «King Kong.» The musical was a massive hit in South Africa and traveled around the world. King Kong proffered a subtle form of resistance with entertaining anti-apartheid clues and signs for the audience to savor. It was also an incredible success for a multiracial team of artists genuinely pooling their talent. «The father of African theater,» Gibson Kente, and the legendary Athol Fugard also honed their craft at Dorkay House. Dorkay House finally closed in 1971.

En plus d'offrir un espace de répétition à des musiciens de la trempe des African Jazz Pioneers, Hugh Masekela, Miriam Makeba, Dolly Rathebe, Letta Mbulu, Kippie Moeketsi et Dollar Brand (Abdullah Ibrahim), la Dorkay House est le lieu où la comédie musicale King Kong (1959) de Todd Matshikiza a été conçue et développée. « L'opéra jazz entièrement africain », King Kong, était une représentation saisissante des « Sad Times, Bad Times » du boxeur poids lourd Ezekiel Dlamini, populairement connu sous le nom de « King Kong ». La comédie musicale a été un énorme succès en Afrique du Sud et a fait le tour du monde. King Kong offrait une forme subtile de résistance, avec des indices et des signes anti-apartheid divertissants que le public pouvait savourer. Ce fut aussi un succès incroyable pour une équipe d'artistes multiraciale unissant véritablement leurs talents. « Le père du théâtre africain », Gibson Kente, et le légendaire Athol Fugard y ont également perfectionné leur art. La Dorkay House a finalement fermé ses portes en 1971.

Although no text or drafts of captions were in Cole's material, repatriated from Stockholm in 2017, the numbering on the empty folder (66-16, which follows Magnum Photos' system of the time) reveals that Cole originally planned to insert «Black Ingenuity» between «The Consolation of Religion» and «African Middle Class.» This would have been quite jarring for the reader, colliding with two chapters that are critical and conservative in equal measure. Another number on the file (66-22) suggests that Cole either considered positioning the chapter at the end of the book or that he was beginning to find no place for «Black Ingenuity» in House of Bondage. Cole eventually changed the title of the folder to «miscellaneous.»

Bien qu'aucun texte ni brouillon de légende ne figure dans les archives de Cole, rapatriées de Stockholm en 2017, la numérotation sur le dossier vide (66-16, suivant le système de l'époque de Magnum Photos)

révèle que Cole prévoyait initialement d'insérer « Black Ingenuity » entre « The Consolation of Religion » et « African Middle Class ». Cela aurait été assez déstabilisant pour le lecteur, en collision avec deux chapitres à la fois critiques et conservateurs. Un autre numéro sur le dossier (66-22) suggère que Cole a soit envisagé de placer le chapitre à la fin du livre, soit commencé à ne plus trouver de place pour « Black Ingenuity » dans *House of Bondage*. Cole a finalement renommé le dossier « divers ».

Cole was particularly attracted to areas of creativity that had been undervalued or dis-missed by white audiences-note there are very few white people included in the photographs. I think it is fair to say that photography itself was one of these areas of creativity. Most of these nodes of creativity were by their nature junction points in the popular arts. Some spaces of opportunity were undoubtedly in the sport-ing arena although Cole only devotes a small amount of his visual assessment to boxing and completely neglects soccer, which was, as now, particularly popular with Black supporters. He also chose not to portray writers-how fantastic it would have been to see a photographic narra-tive of Lewis Nkosi or Nat Nakasa at work. But Black writers were not visual entertainers in the sense that Cole seems keen to portray.

Cole était particulièrement attiré par les domaines de créativité sous-évalués ou ignorés par le public blanc – notez qu'il y a très peu de Blancs sur les photographies. Il est juste de dire que la photographie elle-même était l'un de ces domaines de créativité. La plupart de ces nœuds de créativité étaient par nature des points de jonction dans les arts populaires. Certains espaces d'opportunité se trouvaient sans doute dans le domaine sportif, bien que Cole ne consacre qu'une petite partie de son évaluation visuelle à la boxe et néglige complètement le football, qui était, comme aujourd'hui, particulièrement populaire parmi les supporters noirs. Il a également choisi de ne pas représenter les écrivains – comme il aurait été fantastique de voir un récit photographique de Lewis Nkosi ou Nat Nakasa au travail. Mais les écrivains noirs n'étaient pas des divertisseurs visuels au sens où Cole semblait vouloir les représenter.

P207

Cole is insistent on portraying his subjects in acts of volition, creating and consuming Black culture. The musicians, for example, are full of agency. The studious pianist is not merely performing or practicing, he is composing, writing music (pages 208-9). Gibson Kente is directing actors and dancers in the rehearsal spaces of Dorkay House (pages 214-15). The audience at the 1964 Castle Lager Jazz festival in Johannesburg's Orlando Stadium, organized by Union Artists, is generous and celebratory as they acknowledge the groundbreaking talents of the Malombo Jazzmen, featuring Philip Tabane on guitar, Abbey Cindi on flute, and Julian Bahula on African drums (pages 218-19). Struan Robertson believed that Cole also recorded the Malombo Jazzmen's prize-winning performance.

Cole insiste pour montrer ses sujets en train d'exercer leur libre arbitre, créant et consommant la culture noire. Les musiciens, par exemple, sont pleins d'agence. Le pianiste studieux ne se contente pas de jouer ou de répéter, il compose, écrit de la musique (pages 208-9). Gibson Kente dirige des acteurs et des danseurs dans les espaces de répétition de la Dorkay House (pages 214-15). Le public du Castle Lager Jazz Festival de 1964 au stade Orlando de Johannesburg, organisé par Union Artists, est généreux et festif alors qu'il acclame les talents révolutionnaires des Malombo Jazzmen, avec Philip Tabane à la guitare, Abbey Cindi à la flûte et Julian Bahula aux tambours africains (pages 218-19). Struan Robertson croit que Cole a également enregistré la performance primée des Malombo Jazzmen.

Yet Cole is equally careful to expose the limits of Black creativity-how easily Black ingenuity can be manipulated, extinguished, or turned into an instrument of oppression. Cole seems particularly interested in how the Black body is represented and who are the consumers of that representation. He demonstrates and challenges Black culture as a space for agency in his pictures of the shoppers for Black African art who are primarily white, and shown both in an attitude of disdain (page 220) and admiration (pages 222-23). But when the white art aficiona-dos surround the Black artist and listen to her attentively, the Black bystanders look surprised, highlighting that, what could appear as a banal scene, is actually rather an unusual event. Cole's portrayal of the two artists demonstrates the duality between

the arts as a site of Black agency and exchange between people from disparate worlds and the threat of stereotyping and marginalization by the dominant white marketplace.

Pourtant, Cole prend soin de révéler les limites de la créativité noire – la facilité avec laquelle l'ingéniosité noire peut être manipulée, étouffée ou transformée en instrument d'oppression. Cole semble particulièrement intéressé par la représentation du corps noir et par les consommateurs de cette représentation. Il démontre et remet en question la culture noire en tant qu'espace d'agence dans ses images des acheteurs d'art africain noir, principalement blancs, montrés tantôt avec dédain (page 220), tantôt avec admiration (pages 222-23). Mais lorsque les amateurs d'art blancs entourent l'artiste noire et l'écoutent attentivement, les spectateurs noirs ont l'air surpris, soulignant que ce qui pourrait sembler une scène banale est en réalité un événement plutôt inhabituel. La représentation par Cole des deux artistes met en lumière la dualité des arts en tant que lieu d'agence noire et d'échange entre des personnes de mondes disparates, ainsi que la menace de stéréotypage et de marginalisation par le marché de l'art dominant blanc.

Perhaps it is no surprise that Cole opted to drop the chapter. In 1967, it was difficult enough to tell the visual story of apartheid without opening the reader up to a nuanced, sophisticated understanding of Black cultural production and representation and the inherent contradictions of Black life in South Africa. Fifty-five years later, a chapter on «Black Ingenuity» can be discussed in a very different way.

Peut-être n'est-il pas surprenant que Cole ait choisi d'abandonner ce chapitre. En 1967, il était déjà suffisamment difficile de raconter l'histoire visuelle de l'apartheid sans ouvrir le lecteur à une compréhension nuancée et sophistiquée de la production et de la représentation culturelles noires et des contradictions inhérentes à la vie noire en Afrique du Sud. Cinquante-cinq ans plus tard, un chapitre sur « Black Ingenuity » peut être discuté de manière très différente.